NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

THÉÂTRE

DE

MOLIÈRE



LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

ÉDITIONS JOUAUST

THÉATRE

DE MOLIÈRE

Il a été imprimé en sus du tirage ordinaire .

500 exemplaires sur papier de Hollande (nos 61 à 560).
30 — sur papier de Chine (nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (nos 31 à 60).

560 exemplaires, numérotés.

Il a été fait en outre un tirage en GRAND PAPIER (format in-8°), ainsi composé :

170 exemplaires sur papier de Hollande (nos 31 à 200).
15 — sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15 — sur papier Whatman (nos 16 à 30).

200 exemplaires, numérotés.

Tous les exemplaires de ce dernier tirage sont ornés d'un PORTRAIT.

THÉATRE COMPLET
DE J.-B. POQUELIN
DE MOLIÈRE

PUBLIÉ PAR D. JOUAUST

EN HUIT VOLUMES

AVEC LA PRÉFACE DE 1682

ANNOTÉE PAR G. MONVAL

TOME PREMIER

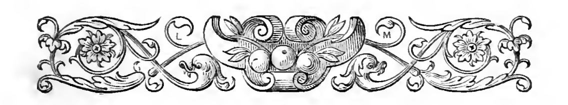


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXII



NOTE DE L'ÉDITEUR

Une préface à Molière est devenue aujourd'hui chose bien difficile. Une préface, en général, doit, ce nous semble, en appréciant la valeur littéraire de l'auteur, se reporter aux circonstances de sa vie et aux événements de son temps qui ont pu motiver ou modifier la composition de ses œuvres. Or, l'appréciation de Molière se trouve dans tous les esprits ; les milliers de lecteurs et de spectateurs réunis chaque jour autour de ses œuvres sont un hommage perpétuel rendu à la grandeur et à l'éclat de son génie, et celui-là risquerait fort de passer pour un outrecuidant qui élèverait actuellement la prétention de nous apprendre ce que c'est que Molière.

Quant à sa vie, elle ne présente pas d'incidents bien remarquables, et le peu qu'on en sait se trouve en tant d'endroits qu'il serait oiseux de venir répéter ce qu'on a déjà si souvent imprimé. Il nous paraît préférable, pour la vie de Molière, de renvoyer le lecteur à l'excellente notice que M. Victor Fournel lui a consacrée dans la *Nouvelle Biographie générale ;* nous ne pensons pas qu'on ait jamais fait mieux.

Il y a bien, dans l'existence de notre grand poète comique, des points obscurs qui ne cessent de solliciter la curiosité des chercheurs et des érudits, et que plusieurs fois on a tenté d'élucider ; mais on en est encore aux conjectures, et, pour certains faits, un mystère continue à planer

sur cet homme, qui, entre autres singularités, a tant écrit sans qu'on ait encore pu retrouver une page de son écriture.

Nous n'avons pas voulu, cependant, que notre édition fût entièrement dépourvue de préface, et nous avons cru devoir prendre celle qui se trouve en tête de la première édition des œuvres complètes de Molière, publiée en 1682 par les soins de Lagrange et Vinot : elle est celle qui contient sur lui les détails les plus authentiques. Seulement, au lieu de nous borner à une simple réimpression, comme on l'a fait jusqu'à présent, nous donnons cette préface augmentée de notes importantes dues à M. Monval, l'érudit archiviste de la Comédie-Française, qui en a fait ainsi, à vrai dire, une œuvre nouvelle.

Pour l'établissement de notre texte, nous avons suivi la seule méthode acceptable, et qui est mise aujourd'hui en pratique par tous les éditeurs de Molière : elle consiste à reproduire les éditions originales des pièces publiées du vivant de l'auteur, et, pour celles qui n'ont paru qu'après sa mort, à suivre l'édition de 1682, qui offre les plus sérieuses garanties d'exactitude.

On trouvera aussi quelques notes à la fin de chaque volume. Sans chercher à les multiplier, nous n'avons pas hésité à en donner une chaque fois qu'un passage présentait ou quelque obscurité, ou une singularité qui aurait pu faire croire à une erreur de notre part. Nous avons aussi introduit dans ces notes une petite notice historique sur chaque pièce, ainsi que nous l'avions fait pour la grande édition dont le premier volume a paru en 1876.

Ce premier volume, que nous rappelons ici, contenait un avertissement qui commençait ainsi :

« Que deviennent les éditions de Molière? Telle est la question qu'on est tenté de se poser quand on songe qu'il n'est pas une bibliothèque, même la plus modeste, qui ne porte depuis longtemps sur ses rayons les œuvres de notre grand auteur comique, et que néanmoins elles se réimpriment sans cesse dans tous les formats et à tous les prix. Et qu'on veuille bien le remarquer, un Molière, quelque défraîchi qu'il puisse être, quelque peu séduisante que soit la forme sous laquelle il se présente, ne subit jamais l'affront d'être jeté aux vieux papiers ; on se le transmet religieuse-

ment de père en fils ; le Molière d'aujourd'hui ne chasse pas celui d'hier, pas plus qu'il ne sera chassé lui-même par celui de demain. Telle est la magie de ce nom, Molière ! que, toutes les fois qu'on le fait briller de nouveau aux yeux du public les instincts littéraires ou bibliophiliques se réveillent de tous côtés; pour Molière les bourses s'ouvrent toujours, pour lui la place se fait, comme par enchantement, dans les bibliothèques les plus encombrées. »

Nous croyons avoir aujourd'hui moins que jamais à justifier la publication d'une nouvelle édition de Molière, puisque nous le faisons entrer dans notre *Nouvelle Bibliothèque Classique*, où il devrait depuis longtemps tenir la place d'honneur. Si pourtant nous avions encore à nous expliquer sur ce point, nous ajouterions que la multiplicité des éditions de Molière ne doit pas plus étonner que les fréquentes représentations de ses œuvres. Notre époque est toute à Molière, et ce retour vers le vrai et le beau ne sera pas un de nos moindres mérites. Il y a quelque quarante ans, la gloire de notre grand poète comique avait paru un peu sommeiller, et Alfred de Musset avait pu commencer ainsi sa charmante pièce d'*Une Soirée perdue* :

J'étais seul, l'autre soir, au Théâtre-Français,
Ou presque seul; l'auteur n'avait pas grand succès:
Ce n'était que Molière !

Mais ce sommeil n'a pas été de longue durée. Ce n'est plus devant des banquettes dégarnies, mais en présence d'une foule toujours enthousiaste, que les comédiens ordinaires de la nation représentent les chefs-d'œuvre du grand Poquelin. On ne pouvait manquer de revenir à lui, parce qu'il est l'auteur éternellement vivant. Nul mieux que lui ne sait encore remuer nos entrailles, parce que c'est dans nos entrailles mêmes que son génie a été prendre ses traits les plus éclatants. Que de pièces, parmi les bonnes, qui n'ont pas un demi-siècle d'existence, et qui tombent déjà de décrépitude, tandis qu'une pièce de Molière, jouée devant un public quelque peu lettré, lui donne toujours les vives sensations d'une œuvre nouvelle !

Un autre auteur semble devoir partager avec Molière ce privilège de ne pas vieillir : c'est justement Alfred de Musset, qui a eu pour lui une admiration profonde, et à qui cette admiration a porté bonheur. Nous faisons ici appel à tous les lettrés qui ont assisté récemment à quelque représentation de sa comédie, *On ne badine pas avec l'amour*, et nous leur demandons si cette pièce, qui n'a pas été faite pour le théâtre, ne produit pas encore sur la scène un effet plus réellement saisissant que la plupart des œuvres modernes.

Et d'ailleurs, si Alfred de Musset a tant d'attachement pour Molière, n'est-ce pas parce qu'ils sont, l'un et l'autre, quelque peu de la même famille? Tout le monde a dans la mémoire ces vers de la poésie que nous citions tout à l'heure, et où Musset exprime si vivement l'enthousiasme que lui inspire l'auteur du *Misanthrope :*

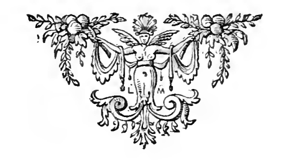
J'écoutais cependant cette simple harmonie,
Et comme le bon sens fait parler le génie ;
J'admirais quel amour pour l'âpre vérité
Eut cet homme si fier en sa naïveté,
Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde,
Quelle mâle gaîté, si triste et si profonde
Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer.
. . . .
O notre maître à tous! si ta tombe est fermée,
Laisse-moi dans ta cendre, un instant ranimée,
Trouver une étincelle, et je vais t'imiter!

Musset l'a trouvée, cette étincelle, et c'est elle qui le sauvera de l'oubli, sinon pour toujours, du moins pendant bien longtemps.

Quant à Molière, son nom est à jamais gardé de périr. Les générations qui vont se succéder trouveront toujours en lui le meilleur médecin de l'âme. Quand aujourd'hui on est ou fatigué de ces platitudes auxquelles s'attache parfois un succès éphémère, ou écœuré de cette littérature qui se fait un mérite d'aller fouiller les bas-fonds de la société, c'est encore dans les œuvres de Molière qu'on vient se

retremper de préférence : car, on ne saurait trop le dire, lui seul est l'auteur éternellement jeune ; dans la calme sérénité de son génie, il regarde en pitié les misérables efforts de ceux qui, n'ayant pas cet inappréciable mérite, que nous avons qualifié d'un mot si purement français, le *naturel*, cherchent à le remplacer par un travers analogue affublé d'un nom barbare qui en grimace l'imitation. Sans doute Molière est appelé à en voir encore bien d'autres, sans que sa gloire en doive être atteinte, et l'on peut, au moyen d'une légère variante, appliquer à ce véritable immortel, qui ne fut pas de l'Académie, les vers célèbres que Marie-Joseph Chénier a consacrés à l'auteur de l'*Iliade :*

Deux cents *ans ont passé sur* le nom de Molière,
Et depuis deux cents *ans* Molière, *respecté*,
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.



NOTE SUR LA PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1682

Cette préface est attribuée par les uns à Marcel, par les autres à La Grange et Vinot. L'auteur anonyme de la *Vie de Molière* placée en tête de l'édition d'Amsterdam, 1725 (Bruzen de La Martinière, selon les *Mémoires* de Bruys), dit : « Nous ne manquons point d'écrivains qui ont effleuré la vie de cet excellent comique. Le plus ancien que je connaisse est l'auteur d'une Vie assez courte qui a été longtemps en tête des éditions de Molière. On l'attribue à *Marcel*, qui joignait à la profession de comédien celle d'homme de lettres. Cette Vie n'est qu'un petit abrégé qui contient des dates assez justes et quelques circonstances qui ne sont pas à mépriser. »

Vingt ans après, les frères Parfait, dans le tome VIII de leur *Histoire du Théâtre françois* (1746), disaient, sur la foi d'une note manuscrite de M. de Trallage :

« Cette préface fut composée par M. Vinot et M. de La Grange; le premier avoit été intime ami de l'auteur, et sçavoit presque tous ses ouvrages par cœur, et l'autre, acteur de la troupe de M. de Molière, étoit un homme d'un vrai mérite, docile et poli ; Molière s'étoit donné des soins pour le former et pour l'instruire. »

De Charles Varlet de La Grange M. Ed. Thierry a tout dit, et bien dit, dans sa belle Introduction au fameux *Registre* publié en 1876.

M. Paul Lacroix, après avoir cru trouver dans Vinot un comédien, puis un « composeur de sauces », le regarde aujourd'hui comme un *curieux*, un amateur d'estampes et

tableaux, qui se serait spécialement occupé de l'illustration des *Œuvres*, confiée, comme on sait, à P. Brissart et J. Sauvé[1].

Quant à Marcel, dont on ne connaît que la comédie en cinq actes et en vers, *le Mariage sans mariage*, un madrigal et deux épitaphes de Molière, s'il joignait à la profession d'homme de lettres celle de comédien, comme le dit Bruzen de La Martinière, ce dut être dans quelque troupe de province ou de l'étranger : car on ne trouve son nom à aucune date dans le personnel du Théâtre du Marais, où fut représenté son *Mariage sans mariage*, en 1671. Comment expliquer, d'ailleurs, que l'auteur de cette comédie dirigée contre Molière se soit mis à le louer, dix-huit mois après, en madrigal et en épitaphes, et ait écrit, neuf ans plus tard, la préface panégyrique que nous annotons aujourd'hui? Autant de *points obscurs* signalés à la sagacité de M. Jules Loiseleur.

Quoi qu'il en puisse être, cette différence d'attribution ne saurait infirmer la valeur du document, puisque Marcel n'aurait écrit, en tout cas, que sous le contrôle et avec l'agrément de La Grange et Vinot, les éditeurs d'il y a deux siècles.

G. M.

---

1. *Le Moliériste*, t. II, p. 214.



PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1682.

VOICY *une nouvelle édition*[1] *des œuvres de feu Monsieur de Moliere*[2], *augmentée de sept comedies*[3] *et plus correcte que les precedentes*[4], *dans lesquelles la negligence des imprimeurs avoit laissé quantité de fautes*

---

1. La précédente avait paru en 1674-75, chez D. Thierry et Cl. Barbin, 7 vol. in-12. Elle est d'une grande rareté, et M. P. Lacroix l'a baptisée « la véritable édition originale des œuvres de Molière ».

2. Il est à noter que Molière ne prit jamais le *de* comme ses camarades de La Grange, de La Thorillière, de Brécourt, de Brie, etc. Dans *l'Impromptu de Versailles*, il appelle sa femme « mademoiselle Molière », et lui-même a toujours signé : J. B. P. MOLIÈRE.

3. *Don Garcie de Navarre, Don Juan, Mélicerte, l'Impromptu de Versailles, les Amans magnifiques, la Comtesse d'Escarbagnas* et *le Malade imaginaire*. Le libraire Thierry paya 500 écus (1500 livres) à la veuve de Molière pour ces pièces qui n'avaient pas été imprimées du vivant de l'auteur. Mais il ne voulut pas y joindre ce que Molière avait traduit du *De rerum natura* de Lucrèce, comme « trop fort contre l'immortalité de l'âme ». — (V. *notes mss.* de Trallage.)

4. C'est-à-dire celles de 1673 et de 1664-66, sans parler

considerables, jusqu'à omettre ou changer des vers en beaucoup d'endroits. On les trouvera rétablis dans celle-cy, et ce n'est pas un petit service rendu au public par ceux qui ont pris ce soin, puisque les nombreuses assemblées qu'on voit encore tous les jours aux representations des comedies de ce fameux auteur [1] *font assez connoistre le plaisir qu'on se fera de les avoir dans leur pureté. On peut dire que jamais homme n'a mieux sceu que luy remplir le precepte qui veut que la comedie instruise en divertissant* [2]. *Lors qu'il a raillé les hommes sur leurs deffauts, il leur a appris à s'en corriger, et nous verrions peut-estre encore aujourd'huy regner les mêmes sottises qu'il a condamnées, si les portraits qu'il a faits d'aprés nature n'avoient esté autant de miroirs dans lesquels ceux qu'il a jouez se sont reconnus. Sa raillerie estoit delicate, et il la tournoit d'une maniere si fine que, quelque satyre qu'il fist, les interessez, bien loin de s'en offenser, rioient eux-mêmes du ridicule qu'il leur faisoit remarquer en eux* [3].

---

des éditions d'Amsterdam de 1675 et de 1679, et de la contrefaçon qui porte la date de 1681.

1. En 1681, la Comédie avait représenté, tant à la Cour qu'à la ville, vingt-quatre comédies de Molière, de deux à douze fois chacune : *le Cocu* et *l'Ecole des maris* furent le plus souvent jouées.

2. Fidèle au *Miscuit utile dulci*, l'ancien théâtre avait pris la devise : *Castigat ridendo;* que l'on voyait même écrite sur le rideau de la Comédie-Italienne.

3. Voici ce que Le Pays, dans ses *Titres de noblesse de la*

Son nom fut Jean-Baptiste[1] *Poquelin; il estoit Parisien, fils d'un valet de chambre tapissier du Roy*[2], *et avoit esté receu dés son bas âge en survivance de cette charge*[3], *qu'il a depuis exercée dans son quartier*[4] *jusques à sa mort*[5]. *Il fit ses humanitez au college de Clermont*[6]; *et, comme il eut l'avantage de suivre feu Monsieur le Prince de Conty*[7] *dans toutes ses classes,*

Muse Amourette, disait d'Aristophane, qui avait trouvé, malgré le proverbe, le secret de dire la vérité sans se faire haïr :

Quoyque dans tous ses vers, quoy qu'en tous ses discours,
Il raillât leurs défauts d'une étrange maniere,
Les nobles le suivoient toûjours,
Ainsi que nos Marquis suivent toûjours MOLIERE,
Quoyqu'il les berne tous les jours.

(*Nouv. Lettres et aut. œuv. de M. Le Pays*, Paris, Ch. de Sercy, 1691, t. II, p. 338.)

1. L'acte de baptême du 15 janvier 1622 est celui d'un « *Jean*, fils de Jean Pouguelin, tapissier, et de Marie Cresé, sa femme, demeurant rue Saint-Honoré ».

2. Jean Poquelin, le père de Molière, ne fut reçu tapissier-valet de chambre du Roy, en remplacement de Nicolas Poquelin, son frère, que le 22 avril 1631.

3. A quinze ans, le 14 décembre 1637.

4. C'est-à-dire par trimestre. Le sien courait d'avril à juin, et, à partir de 1663, de janvier à mars.

5. Jacques Loire lui succéda dans cette charge de « tapissier de la Chambre ».

6. *Collegium Claromontanum Societatis Jesu*, ou Collége des Jésuites de la rue Saint-Jacques, fondé au XVIe siècle (1551), aujourd'hui Lycée Louis-le-Grand.

7. Armand de Bourbon, né le 11 octobre 1629, avait sept ans de moins que le futur Molière. Il mourut le 21 février 1666.

la vivacité d'esprit qui le distinguoit de tous les autres luy fit acquerir l'estime et les bonnes graces de ce prince, qui l'a toûjours honoré de sa bienveillance et de sa protection[1]. *Le succés de ses études fut tel qu'on pouvoit l'attendre d'un genie aussi heureux que le sien. S'il fut fort bon humaniste*[2], *il devint encore plus grand philosophe*[3]. *L'inclination qu'il avoit pour la poësie le fit s'appliquer à lire les poëtes avec un soin tout particulier : il les possedoit parfaitement, et sur tout Terence*[4]. *Il l'avoit choisi comme le plus excellent modele qu'il eust à se proposer, et jamais personne ne l'imita si bien qu'il a fait*[5]. *Ceux qui conçoivent toutes les beautez de son* AVARE *et de son* AMPHITRYON[6]

---

1. Son frère aîné, le grand Condé, fut aussi le protecteur déclaré de Molière.

2. Molière fit ses humanités en trois ou quatre ans.

3. Il étudia la philosophie sous le célèbre Pierre Gassendi (1592-1655), qui arriva à Paris au commencement de 1641, et qui eut pour autres élèves Chapelle, Hesnault, Bernier et Cyrano de Bergerac.

4. Fameux poète comique latin, dont six comédies seulement nous sont parvenues.

5. Molière, qu'on a souvent appelé le « Térence français », ce qui n'est certes pas assez dire, s'est inspiré des *Adelphes* pour son *École des maris*, du *Phormion* pour les *Fourberies de Scapin*.

6. Comédies représentées toutes deux en 1668, la première le 9 septembre, la deuxième le 13 janvier. Déjà Rotrou avait imité Plaute dans ses *Sosies* (1636). Dans les éditions de 1682 et 1697, l'*Amphitryon* de Molière porte pour sous-titre : *les Deux Sosies*.

soutiennent qu'il a surpassé Plaute[1] *dans l'un et dans l'autre.*

Au sortir des écoles de droit[2] *il choisit la profession de comedien par l'invincible penchant qu'il se sentoit pour la comedie*[3]. *Toute son étude et son application ne furent que pour le théatre. On sçait de quelle maniere il y a excellé, non seulement comme acteur par des talens extraordinaires, mais comme auteur, par le grand nombre d'ouvrages qu'il nous a laissez, et qui ont tous leurs beautez proportionnées aux sujets qu'il a choisis.*

Il tâcha dans ses premieres années[4] *de s'établir à Paris avec plusieurs enfans de famille*[5] *qui, par son exemple, s'engagerent comme luy dans le party de la*

---

1. Molière a imité les *Ménechmes* de Plaute dans une scène de *M. de Pourceaugnac.*

2. A Orléans, selon l'*Elomire hypocondre.* Et en effet, les grandes Ecoles d'Orléans étaient justement célèbres à cette époque et attiraient de tous les pays un grand concours d'étudiants. Les Universités d'Orléans et de Poitiers pouvaient seules, alors, conférer des grades pour le droit civil.

3. Au lendemain de l'édit rendu par Louis XIII en faveur des comédiens. (*Déclaration* du 16 avril 1641.)

4. En 1642, âgé de vingt ans à peine.

5. Joseph, Madeleine et Geneviève Béjart, enfants d'un huissier-audiencier au tribunal de la Table de marbre ; Denis Beys, d'une ancienne famille de libraires parisiens ; Germain Clérin, sieur de Villobé ; Nicolas Bonnenfant ; Georges Pinel, dit La Cousture, maître écrivain ; Madeleine Malingre ; Catherine de Surlis, fille d'Etienne de Surlis, commis

*comedie sous le titre de l'*ILLUSTRE THEATRE[1] *; mais, ce dessein ayant manqué de succés (ce qui arrive à beaucoup de nouveautez)[2], il fut obligé de courir par les provinces du royaume[3], où il commença de s'acquerir une fort grande reputation.*

*Il vint à Lyon en 1653[4], et ce fut là qu'il exposa au public sa premiere comedie; c'est celle de l'*ESTOURDY[5]. *S'estant trouvé quelque temps aprés en Languedoc, il alla offrir ses services à feu Monsieur le Prince de Conty, gouverneur de cette province et viceroy de Catalogne. Ce prince, qui l'estimoit et qui alors[6] n'aimoit rien tant que la comedie, le receut avec des marques de bonté tres-obligeantes, donna des*

---

au greffe du Conseil privé du Roi, et de Françoise Lesguillon, d'une bonne famille de Montargis.

1. L'acte de Société de l'Illustre-Théâtre fut passé en la maison de la veuve Béjard, Marie Hervé, le 30 juin 1643.

En 1644, la troupe est entretenue par Son Altesse Royale Gaston, duc d'Orléans, oncle du jeune Roi, mort le 2 février 1660, à Blois, où il s'était retiré en 1652.

2. La troupe joua successivement au jeu de paume des Métayers, sur les fossés de Nesles, et à celui de la Croix-Noire, rue des Barres, près de l'Ave-Maria, dans le quartier Saint-Paul.

3. Partie de Paris à la fin de 1646, la troupe nomade visite successivement Toulouse et Bordeaux ; Nantes et Fontenay-le-Comte (1648) ; Châteauroux, Angoulême, Limoges, Toulouse (1649) ; Narbonne et Agen (1650).

4. Peut-être même dès le mois de décembre 1652. Ce fut à cette époque qu'il visita Vienne, qui n'était qu'à une journée de Lyon (huit lieues).

5. « L'an 1655 », selon le Registre de La Grange.

6. Il n'avait pas encore écrit son *Traité de la Comédie et*

appointemens à sa troupe[1], *et l'engagea à son service, tant auprés de sa personne*[2] *que pour les états de Languedoc*[3].

La seconde comedie de M. de Moliere fut representée aux états de Beziers[4], *sous le titre du* DÉPIT AMOUREUX[5].

En 1658[6], *ses amis luy conseillerent de s'approcher de Paris, en faisant venir sa troupe dans une ville voisine : c'estoit le moyen de profiter du credit que son merite luy avoit acquis auprés de plusieurs personnes de consideration qui, s'interessant à sa gloire, luy avoient promis de l'introduire à la Cour. Il avoit passé le carnaval à Grenoble*[7], *d'où il partit aprés Pasques*[8], *et vint s'établir à Roüen*[9]. *Il y sejour-*

---

des Spectacles selon la tradition de l'Eglise, où Molière n'est pas épargné. Cet ouvrage ne parut qu'après la mort du prince, en 1667.

1. Elle prit le titre de « Troupe de M. le prince de Conti ».

2. A son château de La Grange-des-Prés, près Pézenas.

3. Les états se tinrent successivement à Montpellier (1653-54-55), à Pézenas (1655-56), à Béziers (1656-57) et à Pézenas (1657-58).

4. Présidés par M. le comte de Bioule, lieutenant pour le Roi, du 17 novembre 1656 au 1er juin 1657.

5. En décembre 1656.

6. En janvier et février, la troupe est à Lyon.

7. Grenoble, siège d'un parlement et séjour ordinaire du gouverneur du Dauphiné, était une ville de divertissements. On y trouve, dix ans plus tard, la troupe des *Comédiens Dauphins* (1668).

8. En 1658, Pâques tomba le 21 avril.

9. Probablement au jeu de paume des Bracques, ou à

na pendant l'esté, et, aprés quelques voyages qu'il fit à Paris secretement, il eut l'avantage de faire agréer ses services et ceux de ses camarades à MONSIEUR, *frere unique de Sa Majesté* [1], *qui, luy ayant accordé sa protection et le titre de sa troupe, le presenta en cette qualité au Roy et à la Reine mere.*

Ses compagnons [2], *qu'il avoit laissez à Roüen, en partirent aussi-tost, et, le* 24 *octobre* 1658, *cette troupe commença de paroistre devant Leurs Majestez et toute la Cour, sur un theatre que le Roy avoit fait dresser dans la Salle des Gardes du vieux Louvre* [3]. NICOMEDE [4], *tragedie de Monsieur de Corneille l'aisné* [5], *fut la piece qu'elle choisit pour cet éclatant debut. Ces nouveaux acteurs ne déplurent point, et on fut*

---

celui des Deux-Mores. En juin et août, deux représentations y sont données au profit des pauvres de l'Hôtel-Dieu.

La troupe naissante de l'*Illustre-Théâtre* avait déjà séjourné à Rouen dans l'automne de 1643.

1. Mgr Philippe d'Orléans, duc d'Anjou (1640-1701).

2. C'étaient Ch. Dufresne, Joseph et Louis Béjart, Du Parc, De Brie, et les quatre actrices citées plus loin; en tout, dix associés, plus un gagiste, le sieur Croisac.

3. Aujourd'hui Salle des Cariatides.

4. Vingt et unième pièce de Corneille, représentée en 1651. Heureux choix, très habile de la part de Molière, qui pouvait appliquer à ce rôle de haute comédie, plus que de tragédie, sa méthode de diction naturelle et familière. Les déclamateurs à grands poumons de l'Hôtel de Bourgogne durent être bien surpris de l'entendre « réciter comme l'on parle ».

5. Pierre Corneille avait dix-neuf ans de plus que son frère Thomas.

sur tout fort satisfait de l'agrément et du jeu des femmes[1].

Les fameux comediens[2], *qui faisoient alors si bien valoir l'Hostel de Bourgogne*[3], *estoient presens à cette representation. La piece estant achevée, Monsieur de Moliere vint sur le theatre, et aprés avoir remercié Sa Majesté, en des termes tres-modestes, de la bonté qu'elle avoit euë d'excuser ses deffauts et ceux de toute sa troupe, qui n'avoit paru qu'en tremblant devant une assemblée si auguste, il luy dit que l'envie qu'ils avoient euë d'avoir l'honneur de divertir le plus grand Roy du monde leur avoit fait oublier que Sa Majesté avoit à son service d'excellens originaux*[4], *dont ils n'estoient que de tres-foibles copies; mais que, puis qu'Elle avoit bien voulu souffrir leurs manieres de campagne, il la supplioit tres-humblement d'avoir agreable qu'il luy donnast un de ces petits divertissemens qui luy avoient acquis quelque reputation, et dont il regaloit les provinces.*

Ce compliment, dont on ne rapporte que la sub-

---

1. Madeleine Béjart, Marquise du Parc, Catherine de Brie et Mlle Hervé (Geneviève Béjart)

2. C'étaient Floridor, Montfleury, Beauchâteau, de Villiers, Hauteroche, Mlles Beauchâteau et de Villiers, que Molière parodiera, sauf Floridor, cinq ans plus tard, dans son *Impromptu de Versailles*.

3. Rue Mauconseil et rue Françoise, près des Halles.

4. Les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne avaient le titre de « Troupe Royale » et recevaient une subvention de Sa Majesté depuis les premières années de Louis XIII.

stance, fut si agreablement tourné, et si favorablement receu, que toute la Cour y applaudit, et encore plus à la petite comedie, qui fut celle du DOCTEUR AMOUREUX[1]. *Cette comedie, qui ne contenoit qu'un acte, et quelques autres de cette nature*[2] *n'ont point esté imprimées*[3]. *Il les avoit faites sur quelques idées plaisantes, sans y avoir mis la derniere main; et il trouva à propos de les supprimer, lors qu'il se fut proposé pour but dans toutes ses pieces d'obliger les hommes à se corriger de leurs deffauts*[4]. *Comme il y avoit longtemps qu'on ne parloit plus de petites comedies*[5], *l'invention en parut nouvelle, et celle qui fut representée ce jour-là divertit autant qu'elle surprit tout le monde. Monsieur de Moliere faisoit le Docteur, et la maniere dont il s'acquitta de ce personnage le mit dans une si grande estime que Sa Majesté donna ses*

---

1. Boileau regrettait la perte de cette farce. Voici ce qu'on lit dans le *Bolæana :* « M. Despréaux, qui ne se lassoit point d'admirer Molière..., regrettoit fort qu'on eût perdu sa petite comédie du *Docteur amoureux,* parce qu'il y a toujours quelque chose de saillant et d'instructif dans ses moindres ouvrages. »

2. *Le Maître d'école, les Trois Docteurs rivaux, Gros-René écolier, le Docteur pédant, la Jalousie de Gros-René, Gorgibus dans le sac,* etc., etc.

3. En 1819, Viollet Le Duc publia, chez Desoer, *la Jalousie du Barbouillé* et *le Médecin volant,* dont un manuscrit est conservé à la Bibliothèque Mazarine.

4. « *L'Ecole des maris* est le premier ouvrage que je mets *de moi-même* au jour », dit Molière dans l'*Epître* dédicatoire à Monsieur, placée en tête de cette comédie.

5. Depuis la mort des farceurs de l'Hôtel de Bourgogne.

ordres pour établir sa troupe à Paris. La salle du Petit Bourbon[1] *luy fut accordée pour y representer la comedie alternativement avec les Comediens Italiens*[2]. *Cette troupe, dont Monsieur de Moliere estoit le chef, et qui, comme je l'ay déja dit, prit le titre de la troupe de* MONSIEUR[3], *commença à representer en public le* 3 *novembre* 1658[4], *et donna pour nouveautez* L'ESTOURDY *et* LE DÉPIT AMOUREUX, *qui n'avoient jamais esté joüez à Paris*[5].

En 1659, *Monsieur de Moliere fit la comedie des*

---

1. L'hôtel du Petit-Bourbon était situé le long de la Seine, entre le Vieux-Louvre et Saint-Germain l'Auxerrois. Sa grand'salle, dans laquelle s'étaient tenus les états généraux de 1614, avait servi l'année suivante au grand ballet donné devant le Roi. Les Italiens y avaient joué plusieurs fois depuis Henri III, et presque régulièrement depuis 1645. D'après Sauval, « c'était la plus large, la plus haute et la plus longue de tout le royaume » (18 pas communs de largeur sur 35 toises de long).

2. C'étaient, à cette époque, Tiberio Fiurelli, dit *Scaramouche*, Romagnesi (Horatio), Domenico Lucatelli (Trivelin), Jean Doucet, le pantalon Turi, le docteur Angelo Lolli, Béatrix (soubrette) et la femme de Romagnesi, *Aurelia* (Brigida Bianchi). Les Italiens jouaient les mardis, vendredis et dimanches. Molière eut les jours extraordinaires, lundis, mercredis, jeudis et samedis, et dut payer 1,500 liv. aux Italiens.

3. Avec 300 livres promises à chaque acteur.

4. « Le jour des Trespassez », dit La Grange. Ce serait donc le 2 novembre.

5. Ces deux pièces ne furent imprimées qu'en 1662. Les éditions originales portent la date de 1663.

PRECIEUSES RIDICULES[1]. *Elle eut un succés qui passa ses esperances : comme ce n'estoit qu'une piece d'un seul acte qu'on representoit aprés une autre de cinq*[2], *il la fit joüer le premier jour au prix ordinaire*[3]*; mais le peuple y vint en telle affluence*[4], *et les applaudissemens qu'on luy donna furent si extraordinaires, qu'on redoubla le prix dans la suite*[5]*; ce qui réussit parfaitement à la gloire de l'auteur et au profit de la troupe.*

L'année suivante il fit LE COCU IMAGINAIRE[6], *qui eut un succés pareil à celuy des* PRECIEUSES.

Au mois d'octobre de la mesme année[7], *la salle du Petit Bourbon fut démolie pour ce grand et magnifique portail du Louvre*[8], *que tout le monde admire aujourd'huy. Ce fut pour Monsieur de Moliere une occasion nouvelle d'avoir recours aux bontez du Roy,*

---

1. Représentée pour la première fois le mardi 18 novembre 1659.

2. *Cinna, Alcionée, Rodogune, le Cid, les Horaces, Zénobie, Scévole, D. Bertrand, Jodelet Maître, le Dépit, l'Étourdy*, etc.

3. Quinze sols au parterre, « au simple », comme on disait alors.

4. La première recette fut de 533 livres.

5. Mardi 2 décembre, à l'Extraordinaire, ou « au double », trente sols au parterre, recette : 1,400 livres.

6. Représenté pour la première fois le dimanche 30 mai 1660.

7. Le lundy 11 octobre 1660. (Reg. de La Grange.)

8. Elevé seulement en 1664, sur les plans de Claude Perrault, préférés par Colbert à ceux de Le Vau et du cavalier Bernin.

qui luy accorda la salle du Palais Royal, où Monsieur le cardinal de Richelieu avoit donné autrefois des spectacles dignes de sa magnificence[1]. *L'estime dont Sa Majesté l'honnoroit augmentoit de jour en jour, aussi bien que celle des courtisans les plus éclairez, le merite et les bonnes qualitez de Monsieur de Moliere faisant de tres-grands progrez dans tous les esprits. Son exercice de la comedie ne l'empeschoit pas de servir le Roy dans sa charge de valet de chambre*[2], *où il se rendoit tres-assidu. Ainsi, il se fit remarquer à la Cour pour un homme civil et honneste, ne se prevalant point de son merite et de son credit, s'accommodant à l'humeur de ceux avec qui il estoit obligé de vivre, ayant l'ame belle, liberale : en un mot, possedant et exerçant toutes les qualitez d'un parfaitement honneste-homme.*

Quoy qu'il fust tres-agreable en conversation lors que les gens luy plaisoient, il ne parloit guere en compagnie, à moins qu'il ne se trouvast avec des

---

1. Ouverte en 1641 par la tragi-comédie de *Mirame*, dans la partie du Palais-Cardinal située sur l'emplacement actuel de la rue de Valois. Rien n'égalait la beauté et la richesse de cette salle, qui aurait coûté 300,000 écus.

2. Comme tel, Molière était officier domestique et commensal de la Maison du Roy ; il avait qualité d'écuyer. Selon l'*Etat de la France* de 1669, « les valets de chambre-tapissiers font tous les jours avec les valets de chambre le lit du Roy. Ils sont obligez de garder les meubles de campagne pendant leur quartier et de faire les meubles de Sa Majesté quand elle l'ordonne. Quand la Cour marche en campagne, etc. »

personnes pour qui il eust une estime particuliere : cela faisoit dire à ceux qui ne le connoissoient pas qu'il estoit réveur et mélancolique; mais, s'il parloit peu, il parloit juste, et d'ailleurs il observoit les manieres et les mœurs de tout le monde; il trouvoit moyen en suite d'en faire des applications admirables dans ses comedies, où l'on peut dire qu'il a joüé tout le monde, puisqu'il s'y est joüé le premier en plusieurs endroits sur des affaires de sa famille[1], *et qui regardoient ce qui se passoit dans son domestique. C'est ce que ses plus particuliers amis ont remarqué bien des fois.*

En 1661, il donna la comedie de L'ESCOLE DES MARIS[2] *et celle des* FACHEUX[3]; *en 1662, celle de* L'ESCOLE DES FEMMES[4] *et* LA CRITIQUE[5], *et ensuite plusieurs pieces de theatre*[6] *qui luy acquirent une si grande reputation que Sa Majesté ayant étably, en 1663, des gratifications pour un certain nombre de gens de lettres, Elle voulut qu'il y fust compris sur le pied de mille francs*[7].

---

1. Notamment dans *l'Ecole des femmes, le Misanthrope* et *le Malade imaginaire.*

2. Représentée au Palais-Royal le vendredi 24 juin.

3. Représentée d'abord à Vaux-le-Vicomte pour le surintendant Foucquet (16 août), et à Paris le 4 novembre.

4. Première représentation le mardi 26 décembre.

5. Représentée pour la première fois non pas en 1662, mais le vendredi 1er juin 1663.

6. Molière ne donna aucune pièce nouvelle entre *la Critique* et *le Mariage forcé,* représenté le 15 février 1664.

7. De La Place a publié la liste de ces gratifications dans

La troupe qui representoit ses comedies étoit si souvent employée pour les divertissemens du Roy qu'au mois d'aoust 1665, *Sa Majesté trouva à propos de l'arrester tout-à-fait à son service*[1], *en luy donnant une pension de* 7,000 *livres*[2]; *Monsieur de Moliere et les principaux de ses compagnons allerent prendre congé de* MONSIEUR, *et luy faire leurs treshumbles remerciemens de la protection qu'il avoit eu la bonté de leur donner.*

Son Altesse Royale s'applaudit du choix qu'il avoit fait d'eux, puisque le Roy les trouvoit capables de contribuer à ses plaisirs, et particulierement à toutes les belles festes qui se faisoient à Versailles[3], *à*

---

le tome Ier de ses *Pièces intéressantes et peu connues* (1785). Pierre Corneille y est porté pour 2,000 livres; Le Clerc, 600; Desmaretz, 1,200; l'abbé de Pure, 1,000; Boyer, 800; Thomas Corneille, 1,000; Benserade, 1,500; Racine, 800; Conrart, 1,500; de La Chambre, 2,000; Chapelain, comme « le plus grand poëte françois qui ait jamais été, et du plus solide jugement », pour 3,000 livres! Enfin Ménage reçoit 2,000 livres, et Cotin 1,200. Vadius et Trissotin sont mieux traités que le futur auteur des *Femmes savantes!*

Ce fut à cette occasion que Molière écrivit le *Remercîment au Roy* qu'on trouve imprimé dans ses *Œuvres.*

1. Lors du voyage de Saint-Germain-en-Laye.

2. Six mille livres. Ce ne fut qu'en 1671 que la pension fut portée à 7,000. L'Hôtel de Bourgogne recevait 12,000, la troupe italienne 15,000.

3. On connaît les relations des *Festes de Versailles* de 1664 et 1668 imprimées dans un grand nombre d'éditions de Molière.

Saint-Germain[1], *à Fontainebleau*[2] *et à Chambord*[3], *et en mesme temps ce prince leur donna des marques obligeantes de la continuation de son estime.*

La troupe changea de titre, et prit celuy de la troupe du Roy[4], *qu'elle a toujours retenu jusques à la jonction qui a été faite en* 1680.

Aprés qu'elle fut à Sa Majesté, Monsieur de Moliere continua de donner plusieurs pieces au theatre, tant pour les plaisirs du Roy que pour les divertissemens du public, et s'acquit par-là cette haute reputation qui doit éterniser sa memoire.

Toutes ses pieces n'ont pas d'égales beautez, mais on peut dire que dans ses moindres il y a des traits qui n'ont pû partir que de la main d'un grand maistre, et que celles qu'on estime les meilleures, comme LE MISANTROPE, LE TARTUFFE, LES FEMMES SÇAVANTES[5], *etc., sont des chefs-d'œuvre qu'on ne sçauroit assez admirer.*

---

1. On compte jusqu'à treize voyages de la troupe de Molière à Saint-Germain-en-Laye.

2. En juillet et août 1661 et en juillet 1664.

3. En octobre 1669 (*M. de Pourceaugnac*), et octobre 1670 (*le Bourgeois gentilhomme*).

4. « Troupe du Roy au Palais-Royal. » L'Hôtel de Bourgogne s'intitulait : « Seule troupe Royale », ce qui n'empêchait pas les comédiens de la Vieille-Rue-du-Temple de se dénommer : « Troupe *Royale* du Marais ».

5. Ce sont encore, au bout de deux siècles, et peut-être même dans l'ordre indiqué ici, les trois grands chefs-d'œuvre de Molière.

Ce qui estoit cause de cette inégalité dans ses ouvrages, dont quelques-uns semblent negligez en comparaison des autres, c'est qu'il estoit obligé d'assujettir son genie à des sujets qu'on luy prescrivoit [1] *et de travailler avec une tres-grande precipitation* [2], *soit par les ordres du Roy, soit par la necessité des affaires de la troupe, sans que son travail le détournast de l'extreme application et des études particulieres qu'il faisoit sur tous les grands roles qu'il se donnoit dans ses pieces* [3]. *Jamais homme n'a si bien entré que luy dans ce qui fait le jeu naïf du theâtre. Il a épuisé toutes les matieres qui luy ont pu fournir quelque chose; et, si les critiques n'ont pas esté entierement satisfaits du dénoüement de quelques-unes de ses comedies* [4], *tant de beautez avoient prévenu pour luy l'esprit de ses auditeurs qu'il estoit aisé de faire grace à des taches si legeres.*

Enfin, en 1673, *aprés avoir reüssi dans toutes les pieces qu'il a fait representer, il donna celle du* MALADE IMAGINAIRE [5] *par laquelle il a finy sa car-*

---

1. La scène du chasseur des *Fâcheux*, *la Princesse d'Elide*, *les Amans magnifiques*, etc.

2. *Les Fâcheux*, « ouvrage conçu, fait, appris et représenté en quinze jours » (*Préface*); *l'Amour médecin*, « proposé, fait, appris et représenté en cinq jours » (*Avis au lecteur*).

3. Mascarille de *l'Étourdi* et des *Précieuses*, Arnolphe, Alceste, Orgon, Sosie, Harpagon, Chrysalde, Argan.

4. Notamment le père Rapin prétendait que « les dénoûmens de Molière ne sont point heureux ».

5. La première représentation eut lieu le 10 février.

riere, à l'âge de cinquante-deux ou cinquante-trois ans[1]*. Il y joüoit la Faculté de medecine en corps, aprés avoir joüé les medecins en particulier dans plusieurs autres*[2] *où il a trouvé moyen de les placer; ce qui a fait dire que les medecins estoient pour Moliere ce que le vieux poëte*[3] *estoit pour Terence*[4].

Lors qu'il commença les representations de cette agreable comedie, il estoit malade, en effet, d'une fluxion sur la poitrine qui l'incommodoit beaucoup et à laquelle il estoit sujet depuis quelques années. Il s'estoit joüé luy-mesme sur cette incommodité dans la cinquiéme scene du second acte de L'AVARE, *lors qu'Arpagon dit à Frosine :* Je n'ay pas de grandes incommoditez, Dieu mercy : il n'y a que ma fluxion

---

1. Ce qui reporte sa naissance à 1621 ou à 1620, dates acceptées pendant deux siècles, jusqu'à la découverte de l'acte de baptême par M. Beffara (1821).

2. *Don Juan, l'Amour médecin, le Médecin malgré lui, Monsieur de Pourceaugnac.*

3. « *Poeta vetus* », dit le prologue du *Phormio.* C'était l'éternel ennemi de Térence, Luscius Lavinius, vieux poète comique dont les ouvrages sont perdus. C'est de lui que parle l'abbé de Marolles dans cette petite épigramme qui accompagne un portrait de Térence :

> *Mes écrits sont connus depuis deux mille hivers ;*
> *Pamphile et Parménon surmontent la manie,*
> *Le chagrin, le dépit du jaloux* Lavinie :
> *Il est mort, ce jaloux, et je vis dans mes vers !*

4. Térence parle encore du « vieux poète » jaloux et malveillant dans ses prologues de l'*Andrienne* et de l'*Eunuque.*

qui me prend de temps en temps. *A quoy Frosine répond:* Vostre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grace à tousser. *Cependant c'est cette toux qui a abregé sa vie de plus de vingt ans. Il estoit d'ailleurs d'une tres-bonne constitution, et, sans l'accident qui laissa son mal sans aucun remede, il n'eust pas manqué de forces pour le surmonter.*

Le 17 février, jour de la quatriéme representation[1] *du* MALADE IMAGINAIRE, *il fut si fort travaillé de sa fluxion qu'il eut de la peine à joüer son rôle; il ne l'acheva qu'en souffrant beaucoup, et le public connut aisément qu'il n'estoit rien moins que ce qu'il avoit voulu joüer : en effet, la comedie estant faite, il se retira promptement chez luy*[2], *et à peine eut-il le temps de se mettre au lit que la toux continuelle dont il estoit tourmenté redoubla sa violence. Les efforts qu'il fit furent si grands qu'une veine se rompit dans ses poulmons. Aussi-tost qu'il se sentit en cet estat, il tourna toutes ses pensées du costé du Ciel*[3]*; un mo-*

---

1. La deuxième avait été donnée le dimanche 12 et la troisième le mardi 14. Le samedi 11, Molière avait tenu sur les fonts de Saint-Sauveur la fille d'un comédien, Jean Biet de Beauchamps.

2. Rue de Richelieu, dans la maison qui porte actuellement le n° 40, appartenant alors à René Baudellet, dont Molière ne fut le locataire que six mois.

3. Aux termes de la requête adressée par la veuve à l'archevêque de Paris, Molière aurait « témoigné des marques de repentir de ses fautes et voulu mourir en bon chrétien. A l'effet de quoy avecq instances il demanda un prêtre pour recevoir les sacremens et envoya par plusieurs fois son valet

ment aprés il perdit la parole, et fut suffoqué en demie heure par l'abondance du sang qu'il perdit par la bouche.

Tout le monde a regretté un homme si rare, et le regrette encore tous les jours, mais particulierement les personnes qui ont du bon goust et de la delicatesse. On l'a nommé le Terence de son siecle[1] *: ce seul mot renferme toutes les loüanges qu'on luy peut donner. Il n'estoit pas seulement inimitable dans la maniere dont il soustenoit tous les caracteres de ses comedies; mais il leur donnoit encore un agrément tout particulier par la justesse qui accompagnoit le jeu des acteurs; un coup d'œil, un pas, un geste, tout y estoit observé avec une exactitude qui avoit esté inconnue jusque-là sur les theatres de Paris.*

Sa mort, dont on a parlé diversement, fit inconti-

---

et servante à Saint-Eustache, sa paroisse, lesquels s'adresserent à MM. Lenfant et Lechat, deux prestres habitués en ladite paroisse, *qui refuserent plusieurs fois de venir*, ce qui obligea le sieur Jean Aubry d'y aller luy-même pour en faire venir, et, de fait, fit lever le nommé Paysant, autre prestre habitué audit lieu ; et, comme toutes ces allées et venues tarderent plus d'une heure et demie, pendant lequel temps ledit feu Moliere décéda, ledit sieur Paysant arriva comme il venoit d'expirer. » — (*Le Conservateur*, an VIII, t. II, p. 384.)

1. *Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,*
Et cependant le seul Molière y gît !

dit l'épitaphe que La Fontaine a consacrée à la mémoire de son ami.

nent paroistre quantité de madrigaux ou epitaphes[1]. *La pluspart estoient sur les medecins vangez*[2], *qu'on pretendoit l'avoir laissé mourir sans secours par ressentiment de ce qu'il les avoit trop bien joüez dans ses comedies. De tout ce qu'on fit sur cette mort, rien ne fut plus approuvé que ces quatre vers latins qu'on a trouvé à propos de conserver*[3]. *Le lecteur observera que, sur la fin de la comedie, le Malade imaginaire, qui estoit representé par cet excellent auteur, contrefait le mort.*

Roscius hic situs est tristi Molierus in urna,
 Cui genus humanum ludere ludus erat.
Dum ludit Mortem, Mors indignata jocantem
 Corripit, et mimum fingere sæva negat.

Aprés la mort de Monsieur de Moliere, le Roy eut dessein de ne faire qu'une troupe de celle qui venoit

---

1. Plus de soixante nous sont parvenus.

2. *Les Médecins vangez*, sous-titre de la comédie d'*Elomire hypocondre* (1670), attribuée par M. Paul Lacroix à un médecin. C'est le titre d'une pièce de vers publiée après la mort de Molière avec ce sous-titre : *ou la Suite funeste du Malade imaginaire.*

3. Ce quatrain *Sur la mort de Molière*, l'une des meilleures pièces qui parurent alors, était l'œuvre d'un médecin du Roi, Estienne Bachot, né à Sens, vers 1610. Il avait pris le grade de docteur à la Faculté de Paris en 1648; ami de Ménage, de Gomberville, de Benserade, de Charpentier, etc., il mourut en 1687. C'est à la page 40 d'un recueil de vers et de prose intitulé : Parerga, *seu Horæ subsecivæ Stephani Bachot, medici, quibus continentur poemata latina et gallica* (Paris, Gabr. Martin, 1686, in-12), que se

de perdre son illustre chef et des acteurs qui occupoient l'hostel de Bourgogne; mais, les divers interests des familles des comediens n'ayant pû s'accommoder, ils supplierent Sa Majesté d'avoir la bonté de laisser les troupes separées comme elles étoient, ce qui leur fut accordé, à la reserve de la salle du Palais Royal, qui fut destinée pour la representation des operas en musique. Ce changement obligea les compagnons de Monsieur de Moliere à chercher un autre lieu, et ils s'établirent, avec permission et sur les ordres de Sa Majesté, ruë Mazarini, au bout de la ruë Guenegaud, toûjours sous le mesme titre de la Troupe du Roy.

Les commencemens de cet establissement ont esté heureux, et les suites tres-avantageuses, les comediens compagnons de Monsieur de Moliere ayant suivy les maximes de leur fameux fondateur, et soutenu sa reputation d'une maniere si satisfaisante pour le public qu'enfin il a plû au Roy d'y joindre tous les acteurs et actrices des autres troupes de comediens qui estoient dans Paris, pour n'en faire qu'une seule compagnie. Ceux du Marais y avoient esté incorporez

---

trouvent les quatre vers latins dont voici la traduction française donnée par le *Mercure* de janvier 1736 :

Cette urne est le dépôt des cendres de Moliere.
Il se faisoit un jeu de jouer les humains;
Mais, en jouant la Mort, il passa par ses mains :
La cruelle, à l'instant, lui ravit la lumiere.

en 1673, suivant les intentions de Sa Majesté, et, par ordonnance de Monsieur de La Reynie, lieutenant general de la police, donnée le 25[1] *juin de la mesme année, ce theatre fut supprimé pour toûjours.*

Les comediens de l'Hostel de Bourgogne, qui depuis un si grand nombre d'années portoient le titre de la seule Troupe Royale, ont esté réünis avec la troupe du Roy le 25 aoust 1680; cela s'est fait suivant l'ordre de Sa Majesté, donné à Charleville, le 18 du mesme mois, par Monsieur le duc de Crequy, gouverneur de Paris, premier gentilhomme de la Chambre en année, et confirmé par une lettre de cachet en date du 21 octobre[2].

Cette réünion des deux troupes, qui a mis les comediens italiens en possession du theatre de l'Hostel de Bourgogne[3]*, a esté d'autant plus agreable à Sa Majesté qu'elle avoit eu dessein de la faire, comme on l'a déja expliqué, incontinent aprés la mort de Monsieur de Moliere. Il n'y a plus presentement dans Paris que cette seule compagnie de comediens du Roy entretenus par Sa Majesté*[4]*; elle est établie en son*

---

1. Lisez 23. — On trouve le texte de cette ordonnance dans le *Théâtre françois* de Chappuzeau (page 156 de l'édition Monval, Paris, Bonnassies, 1876).

2. Le texte se trouve à la page 240 du *Registre de La Grange.*

3. Où ils restèrent jusqu'en 1697. Au lieu de donner leur spectacle seulement trois fois par semaine, les Italiens jouèrent alors tous les jours, excepté le vendredi.

4. Sur le pied de 12,000 livres par an à partir de 1682.

Hostel, ruë Mazarini, et represente tous les jours sans interruption [1]*; ce qui a esté une nouveauté utile aux plaisirs de cette superbe ville, dans laquelle, avant la jonction, il n'y avoit comedie que trois fois chaque semaine, sçavoir : le mardy, le vendredy et le dimanche, ainsi qu'il s'estoit toûjours pratiqué.*

Cette troupe est si nombreuse [2] *que fort souvent il y a comedie à la Cour et à Paris en mesme jour* [3]*, sans que la Cour ny la ville s'apperçoivent de cette division. La comedie en est beaucoup mieux joüée, tous les bons acteurs estant ensemble pour le serieux et pour le comique.*

---

1. Sauf la clôture annuelle de Pâques, les relâches de l'Ascension, de la Fête-Dieu, de la Pentecôte, de l'Assomption, de la Toussaint, des veille et jour de Noël, de la Chandeleur, etc., etc. On lit dans les Registres de la Comédie, à la date du 27 mai 1688: « Donné relâche pour le respect de la Feste de l'Ascension glorieuse de Nostre-Seigneur. » Cet usage s'est maintenu jusqu'à la Révolution.

2. A la rentrée de Pâques 1681, la troupe était composée de quinze acteurs et de douze actrices, formant un total de vingt et une parts et un quart.

3. Mardi 15 avril 1681 : à Paris, *les Coquettes*; à Saint-Cloud, *Zaïde* et *les Précieuses*. Samedi 3 mai : à Paris, *l'Ecole des femmes* et *la Critique;* à Versailles, *Iphigénie* et *le Fou de qualité*. Mardy 18 novembre : à Paris, *Hercule;* à Saint-Germain, *Pourceaugnac*. Etc., etc.

G. M.



L'ESTOURDY

OU

LES CONTRETEMPS

COMEDIE

Representée sur le Theatre du Palais Royal.

ACTEURS.

LELIE, fils de Pandolphe.
CELIE, esclave de Trufaldin.
MASCARILLE, valet de Lelie.
HYPOLITE, fille d'Anselme.
ANSELME, vieillard.
TRUFALDIN, vieillard.
PANDOLFE, vieillard.
LEANDRE, fils de famille.
ANDRÉS, crû Egyptien.
ERGASTE, valet.
UN COURRIER.
DEUX TROUPPES DE MASQUES.

La scene est à Messine.



L'ESTOURDY

OU

LES CONTRETEMPS

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LELIE.

Hé bien ! Leandre, hé bien ! il faudra contester;
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter,
Qui, dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de son rival portera plus d'obstacle.
Preparez vos efforts, et vous defendez bien,
Seur que de mon costé je n'espargneray rien.

SCENE II

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

Ah ! Mascarille.

MASCARILLE.

Quoy?

LELIE.

Voicy bien des affaires ;
J'ay dans ma passion toutes choses contraires :
Leandre ayme Celie, et, par un trait fatal,
Malgré mon changement, est toûjours mon rival.

MASCARILLE.

Leandre ayme Celie !

LELIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Hé ! ouy, tant pis: c'est là ce qui m'afflige.
Toutefois j'aurois tort de me desesperer ;
Puis que j'ay ton secours, je puis me r'asseurer :
Je sçay que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui luy fust difficile,
Qu'on te peut appeller le roy des serviteurs,
Et qu'en toute la terre....

MASCARILLE.

Hé! tréve de douceurs.

Quand nous faisons besoin, nous autres miserables,
Nous sommes les cheris et les incomparables ;
Et dans un autre temps, dés le moindre courroux,
Nous sommes les coquins qu'il faut roüer de coups.

LELIE.

Ma foy, tu me fais tort avec cette invective ;
Mais enfin discourons un peu de ma captive :
Dy si les plus cruels et plus durs sentimens
Ont rien d'impenetrable à des traits si charmans.
Pour moy, dans ses discours comme dans son visage,
Je voy pour sa naissance un noble témoignage,
Et je croy que le Ciel dedans un rang si bas
Cache son origine, et ne l'en tire pas.

MASCARILLE.

Vous estes romanesque avecque vos chimeres ;
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires ?
C'est, Monsieur, vostre pere, au moins à ce qu'il dit ;
Vous sçavez que sa bile assez souvent s'aigrit,
Qu'il peste contre vous d'une belle maniere
Quand vos deportemens luy blessent la visiere ;
Il est avec Anselme en parole pour vous,
Que de son Hypolite on vous fera l'espoux,
S'imaginant que c'est dans le seul mariage
Qu'il pourra rencontrer dequoy vous faire sage.
Et, s'il vient à sçavoir que, rebutant son choix,
D'un objet inconnu vous recevez les loix,
Que de ce fol amour la fatale puissance
Vous soustrait au devoir de vostre obeïssance,
Dieu sçait quelle tempeste alors éclatera,
Et de quels beaux sermons on vous régalera.

LELIE.

Ah ! trefve, je vous prie, à vostre rethorique.

MASCARILLE.

Mais vous, trefve plûtost à vostre politique;
Elle n'est pas fort bonne, et vous devriez tâcher....

LELIE.

Sçais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
Que chez moy les advis ont de tristes salaires,
Qu'un valet conseiller y fait mal ses affaires?

MASCARILLE.

[*À part.*] [*Haut.*]
Il se met en courroux! Tout ce que j'en ay dit
N'estoit rien que pour rire et vous sonder l'esprit.
D'un censeur de plaisir ay-je fort l'encolure,
Et Mascarille est-il ennemy de nature?
Vous sçavez le contraire, et qu'il est tres-certain
Qu'on ne peut me taxer que d'estre trop humain.
Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de pere;
Poussez vostre bidet, vous dis-je, et laissez faire;
Ma foy, j'en suis d'avis, que ces penards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
Et, vertueux par force, esperent par envie
Oster aux jeunes gens les plaisirs de la vie.
Vous sçavez mon talent: je m'offre à vous servir.

LELIE.

Ah! c'est par ces discours que tu peux me ravir.
Au reste, mon amour, quand je l'ay fait parestre,
N'a point esté mal veu des yeux qui l'ont fait naître;
Mais Leandre à l'instant vient de me declarer
Qu'à me ravir Celie il se va preparer.
C'est pourquoy dépeschons, et cherche dans ta teste
Les moyens les plus prompts d'en faire ma conqueste.
Treuve ruses, destours, fourbes, inventions,
Pour frustrer un rival de ses pretentions.

MASCARILLE.

Laissez-moy quelque temps réver à cette affaire.
[*A part.*]
Que ponrrois-je inventer pour ce coup necessaire?

LELIE.

Hé bien? le stratagesme?

MASCARILLE.

Ah! comme vous courez!
Ma cervelle tousjours marche à pas mesurez.
J'ay treuvé vostre fait : il faut... Non, je m'abuse;
Mais, si vous alliez...

LELIE.

Où?

MASCARILLE.

C'est une foible ruse.
J'en songeois une.

LELIE.

Et quelle?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien.
Mais ne pourriez-vous pas?...

LELIE.

Quoy?

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.
Parlez avec Anselme.

LELIE.

Et que luy puis-je dire?

MASCARILLE.

Il est vray, c'est tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LELIE.

Que faire?

MASCARILLE.

Je ne sçay.

LELIE.

C'en est trop à la fin;
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monsieur, si vous aviez en main force pistoles,
Nous n'aurions pas besoin maintenant de réver
A chercher les biays que nous devons trouver,
Et pourrions, par un prompt achat de cette esclave,
Empêcher qu'un rival vous previenne et vous brave.
De ces Egyptiens qui la mirent icy,
Trufaldin, qui la garde, est en quelque soucy,
Et, trouvant son argent qu'ils luy font trop attendre,
Je sçay bien qu'il seroit tres-ravy de la vendre:
Car enfin en vray ladre il a toûjours vescu,
Il se feroit fesser pour moins d'un quart d'escu,
Et l'argent est le Dieu que sur tout il revere;
Mais le mal c'est...

LELIE.

Quoy? c'est?

MASCARILLE.

Que monsieur vostre pere
Est un autre vilain qui ne vous laisse pas
Comme vous voudriez bien manier ses ducats;
Qu'il n'est point de ressort qui pour vôtre ressource
Peut faire maintenant ouvrir la moindre bource.
Mais tâchons de parler à Celie un moment
Pour sçavoir là dessus quel est son sentiment.
La fenestre est icy.

LELIE.

Mais Trufaldin pour elle
Fait de nuict et de jour exacte sentinelle;
Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurons en repos.
O bon-heur! la voila qui paroist à propos.

SCENE III.

LELIE, CELIE, MASCARILLE.

LELIE.

Ah! que le Ciel m'oblige en offrant à ma veuë
Les celestes attraits dont vous estes pourveuë!
Et, quelque mal cuisant que m'ayent causé vos yeux,
Que je prens de plaisir à les voir en ces lieux!

CELIE.

Mon cœur, qu'avec raison votre discours estonne,
N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne,
Et, si dans quelque chose ils vous ont outragé,
Je puis vous asseurer que c'est sans mon congé.

LELIE.

Ah! leurs coups sont trop beaux pour me faire une injure.
Je mets toute ma gloire à chérir ma blessure,
Et...

MASCARILLE.

Vous le prenez là d'un ton un peu trop haut,
Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut;

Profitons mieux du temps, et sçachons viste d'elle
Ce que...

TRUFALDIN, *dans la maison.*

Celie.

MASCARILLE.

Hé bien?

LELIE.

O rencontre cruelle!
Ce mal-heureux vieillard devoit-il nous troubler?

MASCARILLE.

Allez, retirez-vous; je sçauray luy parler.

SCENE IV.

TRUFALDIN, CELIE, MASCARILLE ET LELIE, RETIRÉ DANS UN COIN.

TRUFALDIN, *à Celie.*

Que faites-vous dehors? et quel soin vous talonne,
Vous à qui je deffend de parler à personne?

CELIE.

Autrefois j'ay connu cet honneste garçon;
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun soupçon.

MASCARILLE.

Est-ce là le seigneur Trufaldin?

CELIE.

Ouy, luy-mesme

MASCARILLE.

Monsieur, je suis tout vostre, et ma joye est extreme

De pouvoir salüer en toute humilité
Un homme dont le nom est par tout si vanté.

TRUFALDIN

Tres-humble serviteur

MASCARILLE.

J'incommode peut-estre;
Mais je l'ay veüe ailleurs, où, m'ayant fait connoistre
Les grands talens qu'elle a pour sçavoir l'avenir,
Je voulois sur un poinct un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoy! te mélerois-tu d'un peu de diablerie?

CELIE.

Non, tout ce que je sçay n'est que blanche magie

MASCARILLE.

Voicy donc ce que c'est. Le maistre que je sers
Languit pour un objet qui le tient dans ses fers;
Il auroit bien voulu du feu qui le devore
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore;
Mais un dragon, veillant sur ce rare thresor,
N'a pu, quoy qu'il ait fait, le luy permettre encor,
Et, ce qui plus le gesne et le rend miserable,
Il vient de découvrir un rival redoutable;
Si bien que, pour sçavoir si ses soins amoureux
Ont sujet d'esperer quelque succez heureux,
Je viens vous consulter, seur que de vostre bouche
Je puis aprendre au vray le secret qui nous touche.

CELIE.

Sous quel astre ton maistre a-t-il receu le jour?

MASCARILLE.

Sous un astre à jamais ne changer son amour.

CELIE.

Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soûpire,

La science que j'ay m'en peut assez instruire:
Cette fille a du cœur, et dans l'adversité
Elle sçait conserver une noble fierté;
Elle n'est pas d'humeur à trop faire connoistre
Les secrets sentimens qu'en son cœur on fait naître;
Mais je les sçay comme elle, et, d'un esprit plus doux,
Je vais en peu de mots vous les découvrir tous.

MASCARILLE.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique!

CELIE.

Si ton maistre en ce poinct de constance se pique,
Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'aprehende pas de soupirer en vain :
Il a lieu d'esperer, et le fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd aux traitez, et voudra bien se rendre.

MASCARILLE.

C'est beaucoup; mais ce fort dépend d'un gouverneur
Difficile à gagner.

CELIE.

C'est là tout le malheur.

MASCARILLE, *à part.*

Au diable le fâcheux qui toûjours nous éclaire!

CELIE.

Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

LELIE, *les joignant.*

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquieter:
C'est par mon ordre seul qu'il vous vient visiter;
Et je vous l'envoyois, ce serviteur fidelle,
Vous offrir mon service, et vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté,
Pourveu qu'entre nous deux le prix soit arresté.

MASCARILLE.

La peste soit la beste!

TRUFALDIN.

Ho! ho! qui des deux croire?
Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé;
Ne le sçavez-vous pas?

TRUFALDIN.

Je sçay ce que je sçay;
J'ay crainte icy dessous de quelque manigance.
[*A Celie.*]
Rentrez, et ne prenez jamais cette licence;
Et vous, filoux fieffez, ou je me trompe fort,
Mettez pour me joüer vos flutes mieux d'accord.

MASCARILLE.

C'est bien fait; je voudrois qu'encor, sans flatterie,
Il nous eust d'un baston chargez de compagnie.
A quoy bon se monter, et comme un estourdy
Me venir dementir de tout ce que je dy?

LELIE.

Je pensois faire bien.

MASCARILLE.

Ouy, c'estoit fort l'entendre.
Mais quoy! cette action ne me doit point surprendre:
Vous estes si fertile en pareils contretemps
Que vos escarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LELIE.

Ah! mon Dieu, pour un rien me voilà bien coupable;
Le mal est-il si grand qu'il soit irreparable?
Enfin, si tu ne mets Celie entre mes mains,
Songe au moins de Leandre à rompre les desseins;

Qu'il ne puisse acheter avant moy cette belle.
De peur que ma presence encor soit criminelle,
Je te laisse.

MASCARILLE.

Fort bien. A dire vray, l'argent
Seroit dans nostre affaire un seur et fort agent;
Mais, ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCENE V.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

Par mon chef, c'est un siecle étrange que le nôtre!
J'en suis confus; jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien.
Les debtes aujourd'huy, quelque soin qu'on employe,
Sont comme les enfans que l'on conçoit en joye,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement:
L'argent dans une bource entre agreablement;
Mais, le terme venu que nous devons le rendre,
C'est lors que les douleurs commencent à nous prendre.
Baste! ce n'est pas peu que deux mille francs, deus
Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus;
Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE, *à part.*

O Dieu! la belle proye
A tirer en volant! chut : il faut que je voye
Si je pourrois un peu de prés le carresser.

Je sçay bien les discours dont il le faut bercer.
[*A Anselme.*]
Je viens de voir, Anselme...

ANSELME.

Et qui?

MASCARILLE.

Vostre Nerine.

ANSELME.

Que dit-elle de moy, cette gente assassine?

MASCARILLE.

Pour vous elle est de flâme.

ANSELME.

Elle?

MASCARILLE.

Et vous ayme tant
Que c'est grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends contant!

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrette ne meure.
« Anselme, mon mignon, crie-t'elle à toute heure,
Quand est-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
Et que tu daigneras esteindre mes ardeurs? »

ANSELME.

Mais pourquoy jusqu'icy me les avoir celées?
Les filles, par ma foy, sont bien dissimulées!
Mascarille, en effet, qu'en dis-tu? quoy que vieux,
J'ay de la mine encore assez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Ouy, vrayment, ce visage est encor fort mettable;
S'il n'est pas des plus beaux, il est *desagreable.*

ANSELME.

Si bien donc...

MASCARILLE.

Si bien donc qu'elle est sotte de vous,
Ne vous regarde plus...

ANSELME.

Quoy?

MASCARILLE.

Que comme un espoux,
Et vous veut...

ANSELME.

Et me veut?

MASCARILLE.

Et vous veut, quoy qu'il tienne,
Prendre la bource.

ANSELME.

La...?

MASCARILLE.

La bouche avec la sienne.

ANSELME.

Ah! je t'entends. Viens çà; lors que tu la verras,
Vante luy mon merite autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laissez-moy faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE.

Que le Ciel vous conduise.

ANSELME.

Ah! vrayment je faisois une estrange sottise,
Et tu pouvois pour toy m'accuser de froideur:
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,

Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle
Sans du moindre present recompenser ton zele;
Tien, tu te souviendras...

MASCARILLE.

Ah! non pas, s'il vous plaist.

ANSELME.

Laisse-moy.

MASCARILLE.

Point du tout, j'agis sans interest.

ANSELME.

Je le sçay; mais pourtant...

MASCARILLE

Non, Anselme, vous dis-je,
Je suis homme d'honneur, cela me desoblige.

ANSELME

Adieu donc, Mascarille.

MASCARILLE.

O long discours!

ANSELME.

Je veux
Regaler par tes mains cet objet de mes vœux;
Et je vais te donner de quoy faire pour elle
L'achapt de quelque bague ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laissez vostre argent,
Sans vous mettre en soucy : je feray le present;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode
Qu'aprés vous payerez, si cela l'accommode

ANSELME.

Soit; donne-la pour moy; mais sur tout fay si bien
Qu'elle garde toûjours l'ardeur de me voir sien.

SCENE VI.

LELIE, ANSELME, MASCARILLE.

LELIE.

A qui la bource?

ANSELME.

Ah ! Dieux ! elle m'estoit tombée,
Et j'aurois aprés crû qu'on me l'eust dérobée ;
Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant
Qui m'épargne un grand trouble, et me rend mon argent.
Je vay m'en décharger au logis tout à l'heure.

MASCARILLE.

C'est estre officieux, et tres-fort, ou je meure.

LELIE.

Ma foy, sans moy l'argent estoit perdu pour luy.

MASCARILLE.

Certes vous faites rage, et payez aujourd'huy
D'un jugement tres-rare et d'un bonheur extréme.
Nous avancerons fort, continuez de mesme.

LELIE.

Qu'est-ce donc ? qu'ay-je fait ?

MASCARILLE.

Le sot, en bon françois,
Puis que je puis le dire, et qu'enfin je le dois.
Il sçait bien l'impuissance où son pere le laisse,
Qu'un rival qu'il doit craindre étrangement nous presse;
Cependant, quand je tente un coup pour l'obliger,
Dont je cours moy tout seul la honte et le danger...

LELIE.

Quoy! c'estoit ?...

MASCARILLE.

Ouy, bourreau, c'estoit pour la captive
Que j'attrappois l'argent dont votre soin nous prive.

LELIE.

S'il est ainsi, j'ay tort ; mais qui l'eust deviné ?

MASCARILLE.

Il falloit, en effet, estre bien raffiné.

LELIE.

Tu me devois par signe advertir de l'affaire.

MASCARILLE.

Ouy, je devois au dos avoir mon luminaire.
Au nom de Jupiter, laissez-nous en repos,
Et ne nous chantez plus d'impertinans propos :
Un autre aprés cela quitteroit tout peut-estre ;
Mais j'avois medité tantost un coup de maistre
Dont tout presentement je veux voir les effets,
A la charge que si...

LELIE.

Non, je te le promets,
De ne me mesler plus de rien dire ou rien faire.

MASCARILLE.

Allez donc : vostre veuë excite ma colere.

LELIE.

Mais surtout haste-toy, de peur qu'en ce dessein...

MASCARILLE.

Allez, encore un coup ; j'y vay mettre la main.
[*Seul.*]
Menons bien ce projet, la fourbe sera fine,
S'il faut qu'elle succede ainsi que j'imagine.
Allons voir... Bon, voicy mon homme justement.

SCENE VII.

PANDOLPHE, MASCARILLE.

PANDOLFE.

Mascarille.

MASCARILLE.

Monsieur.

PANDOLFE.

A parler franchement,
Je suis mal satisfait de mon fils.

MASCARILLE.

De mon maistre?
Vous n'estes pas le seul qui se plaigne de l'estre:
Sa mauvaise conduite, insupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE.

Je vous croirois pourtant assez d'intelligence
Ensemble.

MASCARILLE.

Moy, Monsieur? Perdez cette croyance :
Tousjours de son devoir je tasche à l'advertir,
Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir.
A l'heure mesme encor nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hypolite, où je le voy rebelle;
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offencer le respect paternel.

PANDOLFE.

Querelle?

MASCARILLE.

Ouy, querelle, et bien avant poussée.

PANDOLFE.

Je me trompois donc bien : car j'avois la pensée
Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appuy.

MASCARILLE.

Moy? Voyez ce que c'est que du monde aujourd'huy,
Et comme l'innocence est toûjours opprimée !
Si mon integrité vous estoit confirmée,
Je suis auprés de luy gagé pour serviteur,
Vous me voudriez encor payer pour precepteur ;
Ouy, vous ne pourriez pas luy dire davantage
Que ce que je luy dis pour le faire estre sage.
« Monsieur, au nom de Dieu, luy fay-je assez souvent,
Cessez de vous laisser conduire au premier vent,
Reglez-vous. Regardez l'honneste homme de pere
Que vous avez du Ciel : comme on le considere !
Cessez de luy vouloir donner la mort au cœur,
Et, comme luy, vivez en personne d'honneur. »

PANDOLFE.

C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre?

MASCARILLE.

Répondre? des chansons, dont il me vient confondre.
Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,
Il ne tienne de vous des semences d'honneur ;
Mais sa raison n'est pas maintenant la maistresse :
Si je pouvois parler avecque hardiesse,
Vous le verriez dans peu soûmis sans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'est un secret qui m'importeroit fort

S'il estoit découvert; mais à vostre prudence
Je puis le confier avec toute asseurance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sçachez donc que vos vœux sont trahis
Par l'amour qu'une esclave imprime à vostre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé; mais l'action me touche
De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez si je suis le secret confident...

PANDOLFE.

Vrayment je suis ravy de cela.

MASCARILLE.

Cependant
A son devoir sans bruit desirez-vous le rendre,
Il faut... J'ay toûjours peur qu'on nous vienne surprendre.
Ce seroit fait de moy s'il sçavoit ce discours.
Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours,
Acheter sourdement l'esclave idolatrée,
Et la faire passer en une autre contrée.
Anselme a grand accez auprés de Trufaldin :
Qu'il aille l'acheter pour vous dés ce matin;
Aprés, si vous voulez en mes mains la remettre,
Je connois des marchands, et puis bien vous promettre
D'en retirer l'argent qu'elle pourra couster,
Et, malgré vostre fils, de la faire écarter.
Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range
A cet amour naissant il faut donner le change
Et de plus, quand bien mesme il seroit resolu,
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,

Cet autre objet, pouvant réveiller son caprice,
Au mariage encor peut porter prejudice.

PANDOLFE.

C'est tres-bien raisonné; ce conseil me plaist fort.
Je vois Anselme; va, je m'en vay faire effort
Pour avoir promptement cette esclave funeste,
Et la mettre en tes mains pour achever le reste.

MASCARILLE.

Bon; allons avertir mon maistre de cecy:
Vive la fourberie et les fourbes aussi!

SCENE VIII.

HYPOLITE, MASCARILLE.

HYPOLITE.

Ouy, traistre, c'est ainsy que tu me rends service:
Je viens de tout entendre, et voir ton artifice;
A moins que de cela l'eusse-je soupçonné?
Tu couches d'imposture, et tu m'en as donné.
Tu m'avois promis, lâche, et j'avois lieu d'attendre
Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Leandre:
Que du choix de Lelie, où l'on veut m'obliger,
Ton adresse et tes soins sçauroient me dégager;
Que tu m'affranchirois du projet de mon pere:
Et cependant icy tu fais tout le contraire;
Mais tu t'abuseras: je sçais un seur moyen
Pour rompre cet achapt où tu pousses si bien,
Et je vais de ce pas...

MASCARILLE.

Ah ! que vous estes prompte !
La mouche tout d'un coup à la teste vous monte ;
Et, sans considerer s'il a raison ou non,
Vostre esprit contre moy fait le petit démon.
J'ay tort, et je devrois, sans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vray, puis qu'ainsi l'on m'outrage.

HYPOLITE.

Par quelle illusion penses-tu m'éblouïr?
Traistre, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr?

MASCARILLE.

Non ; mais il faut sçavoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre service ;
Que ce conseil adroit, qui semble estre sans fard,
Jette dans le panneau l'un et l'autre vieillard ;
Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Celie
Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lelie,
Et faire que, l'effet de cette invention
Dans le dernier excez portant sa passion,
Anselme, rebuté de son pretendu gendre,
Puisse tourner son choix du costé de Leandre.

HYPOLITE.

Quoy ! tout ce grand projet qui m'a mise en courroux,
Tu l'as formé pour moy, Mascarille ?

MASCARILLE.

Ouy, pour vous ;
Mais, puis qu'on reconnoist si mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la sorte essuyer vos caprices,
Et que, pour recompense, on s'en vient de hauteur
Me traiter de faquin, de lâche, d'imposteur,
Je m'en vais reparer l'erreur que j'ay commise,
Et dés ce mesme pas rompre mon entreprise.

HYPOLITE, *l'arrestant.*

Hé! ne me traite pas si rigoureusement,
Et pardonne aux transports d'un premier mouvement.

MASCARILLE.

Non, non, laissez-moy faire; il est en ma puissance
De détourner le coup qui si fort vous offence.
Vous ne vous plaindrez point de mes soins désormais:
Ouy, vous aurez mon maistre, et je vous le promets.

HYPOLITE.

Hé! mon pauvre garçon, que ta colere cesse :
J'ay mal jugé de toy, j'ay tort, je le confesse.
[*Tirant sa bource.*]
Mais je veux reparer ma faute avec cecy.
Pourrois-tu te resoudre à me quitter ainsi?

MASCARILLE.

Non, je ne le sçaurois, quelque effort que je fasse;
Mais vostre promptitude est de mauvaise grace.
Aprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur
Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

HYPOLITE.

Il est vray, je t'ay dit de trop grosses injures;
Mais que ces deux loüis guerissent tes blessures.

MASCARILLE.

Hé! tout cela n'est rien; je suis tendre à ces coups;
Mais desja je commence à perdre mon courroux:
Il faut de ses amis endurer quelque chose.

HYPOLITE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose,
Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis
Produise à mon amour le succez que tu dis?

MASCARILLE.

N'ayez point pour ce faict l'esprit sur des espines :

J'ay des ressorts tout prests pour diverses machines;
Et, quand ce stratagesme à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HYPOLITE

Croy qu'Hypolite au moins ne sera pas ingrate.

MASCARILLE.

L'esperance du gain n'est pas ce qui me flatte.

HYPOLITE.

Ton maistre te fait signe, et veut parler à toy :
Je te quitte ; mais songe à bien agir pour moy.

SCENE IX.

MASCARILLE, LELIE

LELIE.

Que diable fais-tu là? Tu me promets merveille;
Mais ta lenteur d'agir est pour moy sans pareille.
Sans que mon bon genie au devant m'a poussé,
Desja tout mon bon-heur eust esté renversé;
C'estoit fait de mon bien, c'estoit fait de ma joye;
D'un regret eternel je devenois la proye.
Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,
Anselme avoit l'esclave, et j'en estois frustré.
Il l'emmenoit chez luy; mais j'ay paré l'atteinte,
J'ay détourné le coup, et tant fait que par crainte
Le pauvre Trufaldin l'a retenuë.

MASCARILLE.

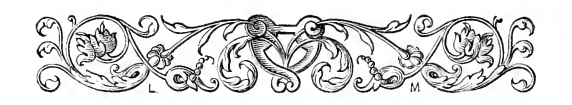
Et trois;
Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

C'estoit par mon adresse, ô cervelle incurable,
Qu'Anselme entreprenoit cet achapt favorable;
Entre mes propres mains on la devoit livrer;
Et vos soins endiablez nous en viennent sevrer.
Et puis pour vostre amour je m'emploirois encore?
J'aymerois mieux cent fois estre grosse pecore,
Devenir cruche, chou, lanterne, loupgarou,
Et que monsieur Sathan vous vint tordre le cou.

LELIE, [*seul*].

Il nous le faut mener en quelque hostellerie,
Et faire sur les pots décharger sa furie.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE, LELIE.

MASCARILLE.

A vos desirs enfin il a fallu se rendre.
Malgré tous mes sermens, je n'ay pû m'en deffendre,
Et pour vos interests, que je voulois laisser,
En de nouveaux perils viens de m'embarrasser.
Je suis ainsi facile, et si de Mascarille
Madame la Nature avoit fait une fille,
Je vous laisse à penser ce que ç'auroit esté.
Toutefois, n'allez pas, sur cette seureté,
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une bévuë et rompre mon attente :
Auprès d'Anselme encor nous vous excuserons
Pour en pouvoir tirer ce que nous desirons;
Mais, si doresnavant vostre imprudence éclatte,
Adieu, vous dy, mes soins pour l'objet qui vous flatte.

LELIE.

Non, je seray prudent, te dis-je, ne crains rien;

Tu verras seulement...

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien.
J'ay commencé pour vous un hardy stratagéme :
Vostre pere fait voir une paresse extréme
A rendre par sa mort tous vos desirs contens :
Je viens de le tuer, de parole, j'entens ;
Je fais courir le bruit que d'une apoplexie
Le bon-homme surpris a quitté cette vie ;
Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
J'ay fait que vers sa grange il a porté ses pas.
On est venu luy dire, et par mon artifice,
Que les ouvriers qui sont aprés son edifice,
Parmy les fondemens qu'ils en jettent encor,
Avoient fait par hazard rencontre d'un tresor.
Il a volé d'abord ; et, comme à la campagne
Tout son monde à present, hors nous deux, l'accompagne,
Dans l'esprit d'un chacun je le tuë aujourd'huy,
Et produis un fantosme ensevely pour luy.
Enfin je vous ay dit à quoy je vous engage ;
Joüez bien vostre rôle, et, pour mon personnage,
Si vous apercevez que j'y manque d'un mot,
Dittes absolument que je ne suis qu'un sot.

LELIE, *seul.*

Son esprit, il est vray, trouve une estrange voye
Pour adresser mes vœux au comble de leur joye ;
Mais, quand d'un bel objet on est bien amoureux,
Que ne feroit-on pas pour devenir heureux ?
Si l'amour est au crime une assez belle excuse,
Il en peut bien servir à la petite ruse
Que sa flâme aujourd'hui me force d'approuver
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.

Juste Ciel! qu'ils sont prompts! je les vois en parole;
Allons nous preparer à joüer nostre rôle.

SCENE II.

MASCARILLE, ANSELME.

MASCARILLE.
La nouvelle a subjet de vous surprendre fort.
ANSELME.
Estre mort de la sorte!
MASCARILLE.
Il a certes grand tort.
Je luy sçay mauvais gré d'une telle incartade.
ANSELME.
N'avoir pas seulement le temps d'estre malade!
MASCARILLE.
Non, jamais homme n'eut si haste de mourir.
ANSELME.
Et Lelie?
MASCARILLE.
Il se bat, et ne peut rien souffrir;
Il s'est fait en maints lieux contusion et bosse,
Et veut accompagner son papa dans la fosse;
Enfin, pour achever, l'excez de son transport
M'a fait en grande haste ensevelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hipocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allast semondre.
ANSELME.
N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir;

Outre qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,
Qui tost ensevelit bien souvent assassine,
Et tel est crû deffunct qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garentis trespassé comme il faut.
Au reste, pour venir au discours de tantost,
Lelie, et l'action luy sera salutaire,
D'un bel enterrement veut regaler son pere,
Et consoler un peu ce deffunct de son sort
Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.
Il herite beaucoup; mais, comme en ses affaires
Il se trouve assez neuf et ne voit encor gueres,
Que on bien la pluspart n'est point en ces quartiers,
Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers,
Il voudroit vous prier, en suitte de l'instance,
D'excuser de tantost son trop de violence,
De luy prester au moins pour ce dernier devoir...

ANSELME.

Tu me l'as desja dit, et je m'en vais le voir.

MASCARILLE.

Jusques icy du moins tout va le mieux du monde;
Taschons à ce progrés que le reste réponde,
Et, de peur de trouver dans le port un écüeil,
Conduisons le vaisseau de la main et de l'œil.

SCENE III.

LELIE, ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

Sortons; je ne sçaurois qu'avec douleur tres-forte
Le voir empaqueté de cette estrange sorte.
Las! en si peu de temps! il vivoit ce matin!

MASCARILLE.

En peu de temps par fois on fait bien du chemin.

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Mais quoy! cher Lelie, enfin il estoit homme.
On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire gare elle abbat les humains,
Et contr'eux de tout temps a de mauvais desseins.

LELIE.

Ah!

ANSELME

Ce fier animal, pour toutes les prieres,
Ne perdroit pas un coup de ses dents meurtrieres;
Tout le monde y passe.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prescher,
Ce deüil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME.

Si malgré ces raisons vostre ennuy persevere,
Mon cher Lelie, au moins faites qu'il se modere.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois son humeur.

ANSELME.

Au reste, sur l'advis de vostre serviteur,
J'aporte icy l'argent qui vous est necessaire
Pour faire celebrer les obseques d'un pere...

LELIE.

Ah! ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente sa douleur!
Il ne peut sans mourir songer à ce malheur.

ANSELME.

Je sçay que vous verrez, aux papiers du bon-homme,
Que je suis debiteur d'une plus grande somme;
Mais, quand par ces raisons je ne vous devrois rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vostre, et le feray paroistre.

LELIE, *s'en allant.*

Ah!

MASCARILLE.

Le grand déplaisir que sent monsieur mon maistre!

ANSELME.

Mascarille, je croy qu'il seroit à propos

Qu'il me fist de sa main un receu de deux mots.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Des evenemens l'incertitude est grande.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Faisons-luy signer le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las! en l'estat qu'il est, comment vous contenter?
Donnez-luy le loisir de se des-atrister;
Et, quand ses déplaisirs prendront quelque allegeance,
J'auray soin d'en tirer d'abord vostre asseurance.
Adieu; je sens mon cœur qui se gonfle d'ennuy,
Et m'en vay tout mon saoul pleurer avecque luy.
Ah!

ANSELME, *seul.*

Le monde est remply de beaucoup de traverses.
Chaque homme tous les jours en ressent de diverses,
Et jamais icy bas...

SCENE IV.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

Ah! bon Dieu, je fremy!
Pandolfe qui revient! Fust-il bien endormy!
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie!

Las! ne m'approchez pas de plus prés, je vous prie!
J'ay trop de repugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre transport?

ANSELME.

Dittes-moy de bien loin quel sujet vous ameine.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, et, veritablement,
Je me serois passé de vostre compliment.
Si vostre ame est en peine et cherche des prieres,
Las! je vous en promets, et ne m'effrayez gueres.
Foy d'homme espouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous que vous serez content.
Disparoissez donc, je vous prie,
Et que le Ciel par sa bonté
Comble de joye et de santé
Vostre deffuncte seigneurie.

PANDOLFE, *riant.*

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las! pour un trespassé, vous estes bien gaillart!

PANDOLFE.

Est-ce jeu, dittes-nous, ou bien si c'est folie,
Qui traitte de deffunct une personne en vie?

ANSELME.

Helas! vous estes mort, et je viens de vous voir.

PANDOLFE.

Quoy! j'aurois trespassé sans m'en appercevoir?

ANSELME.

Si-tost que Mascarille en a dit la nouvelle,
J'en ay senty dans l'ame une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin dormez-vous? estes-vous éveillé?
Me connoissez-vous pas?

ANSELME.

Vous estes habillé
D'un corps aërien qui contrefait le vostre,
Mais qui, dans un moment, peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un geant grandir,
Et tout vostre visage affreusement laidir.
Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure;
J'ay proû de ma frayeur en cette conjecture.

PANDOLFE.

En une autre saison, cette naïveté
Dont vous accompagnez vostre credulité,
Anselme, me seroit un charmant badinage,
Et j'en prolongerois le plaisir davantage;
Mais, avec cette mort, un tresor supposé
Dont parmy les chemins on m'a desabusé
Fomente dans mon ame un soupçon legitime.
Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remors,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME.

M'auroit-on joüé piece et fait supercherie?
Ah! vrayment, ma raison, vous seriez fort jolie!
Touchons un peu pour voir: en effet, c'est bien luy.
Malepeste du sot que je suis aujourd'huy!
De grace, n'allez pas divulguer un tel conte :
On en feroit joüer quelque farce à ma honte;
Mais, Pandolfe, aidez-moy vous-mesme à retirer
L'argent que j'ay donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dittes-vous? ah! c'est donc l'encloüeure:
Voilà le nœud secret de toute l'advanture;
A vostre dam. Pour moy, sans m'en mettre en soucy,
Je vais faire informer de cette affaire icy
Contre ce Mascarille, et, si l'on peut le prendre,
Quoy qu'il puisse couster, je veux le faire pendre.

ANSELME, [*seul*].

Et moy, la bonne duppe, à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'huy je perde et sang et bien?
Il me sied bien, ma foy, de porter teste grise,
Et d'estre encor si prompt à faire une sottise,
D'examiner si peu sur un premier rapport....
Mais je voy...

SCENE V.

LELIE, ANSELME.

LELIE.

Maintenant, avec ce passeport,
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, vostre douleur vous quitte?

LELIE.

Que dittes-vous? jamais elle ne quittera
Un cœur qui cherement toûjours la nourrira.

ANSELME.

Je reviens sur mes pas vous dire avec franchise

Que tantost avec vous j'ay fait une méprise;
Que, parmy ces loüis, quoy qu'ils semblent tres-beaux,
J'en ay sans y penser meslé que je tiens faux,
Et j'apporte sur moy dequoy mettre en leur place:
De nos faux monnoyeurs l'insuportable audace
Pullule en cet Estat d'une telle façon
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon.
Mon Dieu, qu'on feroit bien de les faire tous pendre !

LELIE.

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre;
Mais je n'en ay point veu de faux, comme je croy.

ANSELME.

Je les connoistray bien; montrez, montrez-les-moy.
Est-ce tout?

LELIE.

Ouy.

ANSELME.

Tant mieux : enfin je vous racroche,
Mon argent bien aymé; rentrez dedans ma poche;
Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc des gens qui se portent fort bien?
Et qu'auriez-vous donc fait sur moy, chetif beau pere?
Ma foy, je m'engendrois d'une belle maniere,
Et j'allois prendre en vous un beau fils fort discret!
Allez, allez mourir de honte et de regret.

LELIE, [*seul*].

Il faut dire: « J'en tiens. » Quelle surprise extréme!
D'où peut-il avoir sceu si-tost le stratagesme?

SCENE VI.

MASCARILLE, LELIE.

MASCARILLE.

Quoy! vous estiez sorty? Je vous cherchois par tout!
Hé bien! en sommes-nous enfin venus à bout?
Je le donne en six coups au fourbe le plus brave :
Çà, donnez-moy que j'aille acheter nostre esclave;
Vostre rival aprés sera bien estonné.

LELIE

Ah! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné.
Pourrois-tu de mon sort deviner l'injustice?

MASCARILLE.

Quoy? que seroit-ce?

LELIE.

Anselme, instruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prestoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-estre?

LELIE.

Il est trop veritable.

MASCARILLE.

Tout de bon?

LELIE.

Tout de bon; j'en suis inconsolable.
Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

MASCARILLE.

Moy, Monsieur? quelque sot: la colere fait mal,
Et je veux me choyer, quoy qu'enfin il arrive.
Que Celie aprés tout soit ou libre ou captive,
Que Leandre l'achepte, ou qu'elle reste là,
Pour moy, je m'en soucie autant que de cela.

LELIE.

Ah! n'aye point pour moy si grande indifference,
Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence;
Sans ce dernier malheur, ne m'avoüeras-tu pas
Que j'avois fait merveille, et qu'en ce feint trépas
J'éludois un chacun d'un deüil si vray-semblable
Que les plus clairvoyans l'auroient crû veritable?

MASCARILLE.

Vous avez en effet sujet de vous loüer.

LELIE.

Et bien, je suis coupable, et je veux l'advoüer;
Mais, si jamais mon bien te fut considerable,
Repare ce mal-heur, et me sois secourable.

MASCARILLE.

Je vous baise les mains; je n'ay pas le loisir.

LELIE.

Mascarille, mon fils!

MASCARILLE.

Point.

LELIE.

Fay-moy ce plaisir.

MASCARILLE.

Non, je n'en feray rien.

LELIE.

Si tu m'es inflexible,
Je m'en vais me tuer.

MASCARILLE.

Soit ; il vous est loisible.

LELIE.

Je ne te puis fléchir?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Vois-tu le fer prest?

MASCARILLE.

Ouy.

LELIE.

Je vais le pousser.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaist.

LELIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Adieu, Mascarille.

MASCARILLE.

Adieu, Monsieur Lelie.

LELIE.

Quoy!...

MASCARILLE.

Tuez-vous donc viste ; ah ! que de longs devis

LELIE.

Tu voudrois bien, ma foy, pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot, et que je me tuasse.

MASCARILLE.

Sçavois-je pas qu'enfin ce n'estoit que grimace;

Et, quoy que ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'huy si prompt à se tuer?

SCENE VII.

LEANDRE, TRUFALDIN, LELIE, MASCARILLE.

LELIE.
Que vois-je? mon rival et Trufaldin ensemble!
Il achette Celie; ah! de frayeur je tremble.

MASCARILLE.
Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,
Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.
Pour moy, j'en suis ravy : voilà la recompense
De vos brusques erreurs, de vostre impatience.

LELIE.
Que dois-je faire? dy, veüille me conseiller.

MASCARILLE.
Je ne sçay.

LELIE.
Laisse-moy, je vais le quereller.

MASCARILLE.
Qu'en arrivera-t-il?

LELIE.
Que veux-tu que je fasse
Pour empescher ce coup?

MASCARILLE.
Allez, je vous fais grace;
Je jette encore un œil pitoyable sur vous;

Laissez-moy l'observer par des moyens plus doux :
Je vay, comme je croy, sçavoir ce qu'il projette.

TRUFALDIN, [*sortant, à Leandre*].

Quand on viendra tantost, c'est une affaire faitte.

MASCARILLE, [*s'éloignant*].

Il faut que je l'atrappe, et que de ses desseins
Je sois le confident pour mieux les rendre vains.

LEANDRE, [*seul*].

Graces au Ciel, voila mon bonheur hors d'atteinte,
J'ay sceu me l'asseurer, et je n'ay plus de crainte:
Quoy que desormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

MASCARILLE, [*revenant*].

Ahi, ahi, à l'ayde, au meurtre, au secours, on m'assomme !
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ô traistre ! ô bourreau d'homme !

LEANDRE.

D'où procede cela? qu'est-ce? que te fait-on?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cent coups de baston.

LEANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lelie.

LEANDRE.

Et pourquoy?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle,
Il me chasse et me bat d'une façon cruelle.

LEANDRE.

Ah! vrayment il a tort.

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourray,

Ou je jure bien fort que je m'en vengeray.
Ouy, je te feray voir, batteur que Dieu confonde,
Que ce n'est pas pour rien qu'il faut roüer le monde,
Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur,
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,
Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront si sensible aux espaules;
Je te le dis encor, je sçauray m'en venger:
Une esclave te plaist, tu voulois m'engager
A la mettre en tes mains, et je veux faire en sorte
Qu'un autre te l'enleve, ou le diable m'emporte.

LEANDRE.

Escoute, Mascarille, et quitte ce transport;
Tu m'as pleu de tout temps, et je souhaitois fort
Qu'un garçon comme toy, plein d'esprit et fidele,
A mon service un jour pust attacher son zele;
Enfin, si le party te semble bon pour toy,
Si tu veux me servir, je t'arreste avec moy.

MASCARILLE.

Ouy, Monsieur, d'autant mieux que le destin propice
M'offre à me bien venger en vous rendant service,
Et que, dans mes efforts pour vos contentemens,
Je puis à mon brutal trouver des chastimens.
De Celie, en un mot, par mon adresse extréme...

LEANDRE.

Mon amour s'est rendu cet office luy-mesme :
Enflâmé d'un objet qui n'a point de defaut,
Je viens de l'achetter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoy! Celie est à vous?

LEANDRE.

Tu la verrois paroistre,

Si de mes actions j'estois tout à fait maistre;
Mais quoy! mon pere l'est; comme il a volonté,
Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me determiner à l'hymen d'Hypolite,
J'empesche qu'un rapport de tout cecy l'irrite.
Donc avec Trufaldin, car je sors de chez luy,
J'ay voulu tout exprés agir au nom d'autrui;
Et, l'achat fait, ma bague est la marque choisie
Sur laquelle au premier il doit livrer Celie:
Je songe auparavant à chercher les moyens
D'oster aux yeux de tous ce qui charme les miens,
A trouver promptement un endroit favorable
Où puisse estre en secret cette captive aymable.

MASCARILLE.

Hors de la ville un peu, je puis avec raison
D'un vieux parent que j'ay vous offrir la maison;
Là, vous pourrez la mettre avec toute asseurance,
Et de cette action nul n'aura connoissance.

LEANDRE.

Ouy, ma foy, tu me fais un plaisir souhaité.
Tien donc, et va pour moy prendre cette beauté.
Dés que par Trufaldin ma bague sera veuë,
Aussi-tost en tes mains elle sera renduë;
Et dans cette maison tu me la conduiras
Quand... Mais chut! Hypolite est icy sur nos pas.

SÇENE VIII.

HYPOLITE, LEANDRE, MASCARILLE.

HYPOLITE.

Je dois vous annoncer, Leandre, une nouvelle;
Mais la treuverez-vous agreable ou cruelle?

LEANDRE.

Pour en pouvoir juger, et répondre soudain,
Il faudroit la sçavoir.

HYPOLITE.

Donnez-moy donc la main
Jusqu'au Temple; en marchant je pourray vous l'apprendre.

LEANDRE, [*à Mascarille.*]

Va, va-t'en me faire servir sans davantage attendre.

MASCARILLE, [*seul.*]

Ouy, je te vais servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon?
O! que dans un moment Lelie aura de joye!
Sa maistresse en nos mains tomber par cette voye!
Recevoir tout son bien d'où l'on attend le mal,
Et devenir heureux par la main d'uu rival!
Aprés ce rare exploit, je veux que l'on s'appreste
A me peindre en heros un laurier sur la teste,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or :
Vivat Mascarillus, fourbum Imperator!

SCENE IX.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Hola!

TRUFALDIN.

Que voulez-vous?

MASCARILLE.

Cette bague connuë
Vous dira le sujet qui cause ma venuë.

TRUFALDIN.

Ouy, je reconnois bien la bague que voila;
Je vais querir l'esclave; arrestez un peu là.

SCENE X.

LE COURRIER, TRUFALDIN, MASCARILLE.

LE COURRIER.

Seigneur, obligez-moy de m'enseigner un homme.

TRUFALDIN.

Et qui?

LE COURRIER.

Je croy que c'est Trufaldin qu'il se nomme.

TRUFALDIN.

Et que luy voulez-vous? vous le voyez icy.

LE COURRIER.

Luy rendre seulement la lettre que voicy.

LETTRE.

Le Ciel, dont la bonté prend soucy de ma vie,
Vient de me faire oüir par un bruit assez doux
Que ma fille, à quatre ans par des voleurs ravie,
Sous le nom de Celie est esclave chez vous.

Si vous sceustes jamais ce que c'est qu'estre pere,
Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,
Conservez-moy chez vous cette fille si chere,
Comme si de la vostre elle tenoit le rang

Pour l'aller retirer, je pars d'icy moy-mesme,
Et vous vais de vos soins recompenser si bien
Que, par vostre bonheur, que je veux rendre extréme,
Vous bénirez le jour où vous causez le mien.

Dom Pedro de Gusman,
Marquis de Montalcane.

De Madrid.

Trufaldin.

Quoy qu'à leur nation bien peu de foy soit deuë,
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont venduë,
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer;
Et cependant j'allois, par mon impatience,
Perdre aujourd'huy les fruits d'une haute esperance.
[*Au courrier.*]
Un seul moment plus tard, tous vos pas estoient vains :
J'allois mettre en l'instant cette fille en ses mains;
Mais suffit, j'en auray tout le soin qu'on desire.
[*A Mascarille.*]
Vous-mesme, vous voyez ce que je viens de lire.

Vous direz à celuy qui vous a fait venir
Que je ne luy sçaurois ma parole tenir,
Qu'il vienne retirer son argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage
Que vous luy faites...

TRUFALDIN.

Va, sans causer davantage.

MASCARILLE.

Ah! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le sort a bien donné la baye à mon espoir,
Et bien à la male-heure est-il venu d'Espagne,
Ce courrier que la foudre ou la gresle accompagne!
Jamais certes, jamais plus beau commencement
N'eust en si peu de temps plus triste evenement.

SCENE XI.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quel beau transport de joye à present vous inspire?

LELIE.

Laisse-m'en rire encor avant que te le dire.

MASCARILLE.

Çà, rions donc bien fort : nous en avons sujet!

LELIE.

Ah! je ne seray plus de tes plaintes l'objet.
Tu ne me diras plus, toy qui toûjours me cries.

Que je gaste en brouïllon toutes tes fourberies :
J'ay bien joüé moy-mesme un tour des plus adroits.
Il est vray, je suis prompt et m'emporte par fois;
Mais pourtant, quand je veux, j'ay l'imaginative
Aussi bonne, en effet, que personne qui vive;
Et toy-mesme advoüras que ce que j'ay fait part
D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sçachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LELIE.

Tantost, l'esprit esmeu d'une frayeur bien vive
D'avoir veu Trufaldin avecque mon rival,
Je songeois à trouver un remede à ce mal,
Lors que, me ramassant tout entier en moy-mesme,
J'ay conceu, digeré, produit un stratagesme
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent sans contredit mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais qu'est-ce?

LELIE.

Ah! s'il te plaist, donne-toy patience.
J'ay donc feint une lettre avecque diligence,
Comme d'un grand seigneur écritte à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant sceu par un heureux destin
Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Celie
Est sa fille autrefois par des voleurs ravie,
Il veut la venir prendre, et le conjure au moins
De la garder toûjours, de luy rendre des soins;
Qu'à ce sujet il part d'Espagne, et doit pour elle
Par de si grands presens reconnoistre son zele
Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien.

LELIE.

Escoute donc; voicy bien le meilleur :
La lettre que je dis a donc esté remise;
Mais sçais-tu bien comment? en saison si bien prise
Que le porteur m'a dit que sans ce trait falot
Un homme l'emmenoit qui se trouvoit fort sot.

MASCARILLE.

Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable?

LELIE.

Ouy, d'un tour si subtil m'aurois-tu crû capable?
Louë au moins mon adresse et la dexterité
Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir loüer selon vostre merite
Je manque d'eloquence, et ma force est petite.
Ouy, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand et rare effet d'une imaginative
Qui ne cede en vigueur à personne qui vive,
Ma langue est impuissante, et je voudrois avoir
Celle de tous les gens du plus exquis sçavoir
Pour vous dire en beaux vers ou bien en docte prose
Que vous serez toûjours, quoy que l'on se propose,
Tout ce que vous avez esté durant vos jours;
C'est à dire un esprit chaussé tout à rebours,
Une raison malade et toûjours en débauche,
Un envers du bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une beste, un brusque, un estourdy,
Que sçay-je? un cent fois plus encor que je ne dy :
C'est faire en abregé vostre panegyrique.

LELIE.

Apprends-moy le sujet qui contre moy te pique;
Ay-je fait quelque chose? éclaircy-moy ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait; mais ne me suivez point.

LELIE.

Je te suivray par tout pour sçavoir ce mystere.

MASCARILLE.

Ouy? Sus donc, preparez vos jambes à bien faire,
Car je vais vous fournir dequoy les exercer.

LELIE.

Il m'eschappe! ô malheur qui ne se peut forcer!
Au discours qu'il m'a fait que sçaurois-je comprendre,
Et quel mauvais office aurois-je pû me rendre?





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE, seul.

Taisez-vous, ma bonté, cessez vostre entretien;
Vous estes une sotte, et je n'en feray rien;
Ouy, vous avez raison, mon courroux, je l'advouë :
Relier tant de fois ce qu'un broüillon dénouë,
C'est trop de patience, et je dois en sortir
Aprés de si beaux coups qu'il a sceu divertir.
Mais aussi raisonnons un peu sans violence :
Si je suis maintenant ma juste impatience,
On dira que je cede à la difficulté,
Que je me trouve à bout de ma subtilité;
Et que deviendra lors cette publique estime
Qui te vante par tout pour un fourbe sublime,
Et que tu t'es acquise en tant d'occasions
A ne t'estre jamais veu court d'inventions?
L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose :
A tes nobles travaux ne fais aucune pause;
Et, quoy qu'un maistre ait fait pour te faire enrager,

Acheve pour ta gloire, et non pour l'obliger.
Mais quoy ! que feras-tu que de l'eau toute claire,
Traversé sans repos par ce demon contraire ?
Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter,
Et que c'est battre l'eau de pretendre arrester
Ce torrent effrené qui de tes artifices
Renverse en un moment les plus beaux edifices.
Et bien, pour toute grace, encore un coup du moins,
Au hasard du succez sacrifions des soins;
Et, s'il poursuit encor à rompre nostre chance,
J'y consens, ostons-luy toute notre assistance.
Cependant nostre affaire encor n'iroit pas mal
Si par là nous pouvions perdre nostre rival,
Et que Leandre enfin, lassé de sa poursuitte,
Nous laissast jour entier pour ce que je medite.
Ouy, je roule en ma teste un trait ingenieux
Dont je promettrois bien un succez glorieux
Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre :
Bon, voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCENE II.

LEANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.
Monsieur, j'ay perdu temps ; vostre homme se dédit.
LEANDRE.
De la chose luy-mesme il m'a fait un récit;
Mais c'est bien plus : j'ay sceu que tout ce beau mystére
D'un rapt d'Egyptiens, d'un grand seigneur pour pere

Qui doit partir d'Espagne et venir en ces lieux,
N'est qu'un pur stratagesme, un trait facetieux,
Une histoire à plaisir, un conte dont Lelie
A voulu détourner nostre achat de Celie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe!

LEANDRE.

Et pourtant Trufaldin
Est si bien imprimé de ce conte badin,
Mord si bien à l'appas de cette foible ruse
Qu'il ne veut point souffrir que l'on le desabuse.

MASCARILLE.

C'est pourquoy desormais il la gardera bien,
Et je ne voy pas lieu d'y pretendre plus rien.

LEANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aymable,
Je viens de la treuver tout à fait adorable,
Et je suis en suspens si, pour me l'acquerir,
Aux extrémes moyens je ne dois point courir,
Par le don de ma foy rompre sa destinée,
Et changer ses liens en ceux de l'hymenée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouser?

LEANDRE.

Je ne sçay; mais enfin,
Si quelque obscurité se treuve en son destin,
Sa grace et sa vertu sont de douces amorces
Qui, pour tirer les cœurs, ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dittes-vous ?

LEANDRE.

Quoy ? que murmures-tu ?
Acheve, explique-toy sur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monsieur, vostre visage en un moment s'altere,
Et je feray bien mieux peut-estre de me taire.

LEANDRE

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Hé bien donc, tres-charitablement,
Je vous veux retirer de vostre aveuglement.
Cette fille...

LEANDRE.

Poursuy.

MASCARILLE.

N'est rien moins qu'inhumaine ;
Dans le particulier elle oblige sans peine,
Et son cœur, croyez-moy, n'est point roche aprés tout
A quiconque la sçait prendre par le bon bout ;
Elle fait la sucrée, et veut passer pour prude ;
Mais je puis en parler avecque certitude :
Vous sçavez que je suis quelque peu d'un mestier
A me devoir connoistre en un pareil gibier.

LEANDRE.

Celie ?...

MASCARILLE.

Ouy : sa pudeur n'est que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal la place,
Et qui s'évanoüit, comme l'on peut sçavoir,
Aux rayons du soleil qu'une bource fait voir.

LEANDRE.

Las ! que dis-tu ? croiray-je un discours de la sorte ?

MASCARILLE.

Monsieur, les volontez sont libres; que m'importe?
Non, ne me croyez pas, suivez vostre dessein,
Prenez cette matoise et luy donnez la main :
Toute la ville en corps reconnoistra ce zele,
Et vous espouserez le bien public en elle.

LEANDRE.

Quelle surprise estrange !

MASCARILLE, [*à part*].

Il a pris l'hameçon ;
Courage ! s'il s'y peut enferrer tout de bon,
Nous nous ostons du pied une fâcheuse espine.

LEANDRE.

Ouy, d'un coup estonnant ce discours m'assassine.

MASCARILLE.

Quoy ! vous pourriez ?...

LEANDRE.

Va-t-en jusqu'à la poste, et voy
Je ne sçay quel paquet qui doit venir pour moy.
[*Seul.*]
Qui ne s'y fust trompé ? Jamais l'air d'un visage,
Si ce qu'il dit est vray, n'imposa davantage.

SCENE III.

LELIE, LEANDRE.

LELIE.

Du chagrin qui vous tient quel peut estre l'objet?

LEANDRE.

Moy ?

LELIE.

Vous-mesme.

LEANDRE.

Pourtant je n'en ay point sujet.

LELIE.

Je voy bien ce que c'est : Celie en est la cause.

LEANDRE.

Mon esprit ne court pas aprés si peu de chose.

LELIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins ;
Mais il faut dire ainsi, lorsqu'ils se trouvent vains.

LEANDRE.

Si j'estois assez sot pour cherir ses caresses,
Je me mocquerois bien de toutes vos finesses.

LELIE.

Quelles finesses donc?

LEANDRE.

Mon Dieu, nous sçavons tout.

LELIE.

Quoy ?

LEANDRE.

Vostre procedé de l'un à l'autre bout.

LELIE.

C'est de l'hebreu pour moy, je n'y puis rien comprendre.

LEANDRE.

Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre;
Mais, croyez-moy, cessez de craindre pour un bien
Où je serois fasché de vous disputer rien :
J'ayme fort la beauté qui n'est point prophanée,
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LELIE.

Tout beau, tout beau, Leandre.

LEANDRE.

Ah ! que vous estes bon !
Allez, vous dis-je encor, servez-la sans soupçon,
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes :
Il est vray, sa beauté n'est pas des plus communes;
Mais en revanche aussi le reste est fort commun.

LELIE.

Leandre, arrestons là ce discours importun.
Contre moy tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle ;
Mais sur tout retenez cette atteinte mortelle ;
Sçachez que je m'impute à trop de lâcheté
D'entendre mal parler de ma divinité,
Et que j'auray toûjours bien moins de répugnance
A souffrir vostre amour qu'un discours qui l'offence.

LEANDRE.

Ce que j'advance icy me vient de bonne part.

LELIE.

Quiconque vous l'a dit est un lasche, un pendard ;
On ne peut imposer de tache à cette fille :
Je connois bien son cœur.

LEANDRE.

Mais enfin Mascarille
D'un semblable procez est juge competant ;
C'est luy qui la condamne.

LELIE.

Ouy ?

LEANDRE.

Luy-mesme.

LELIE.

Il pretend
D'une fille d'honneur insolemment médire,

Et que peut-estre encor je n'en feray que rire!
Gage qu'il se dédit.

LEANDRE.

Et moy, gage que non.

LELIE.

Parbleu, je le ferois mourir sous le baston,
S'il m'avoit soûtenu des faussetez pareilles.

LEANDRE.

Moy, je luy couperois sur le champ les oreilles,
S'il n'estoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

SCENE IV.

LELIE, LEANDRE, MASCARILLE.

LELIE.

Ah! bon, bon, le voila; venez çà, chien maudit.

MASCARILLE

Quoy?

LELIE.

Langue de serpent fertile en impostures,
Vous osez sur Celie attacher vos morsures,
Et luy calomnier la plus rare vertu
Qui puisse faire éclat sous un sort abattu!

MASCARILLLE, [*bas, à Lelie*].

Doucement : ce discours est de mon industrie.

LELIE.

Non, non, point de clin d'œil et point de raillerie :
Je suis aveugle à tout, sourd à quoy que ce soit;
Fust-ce mon propre frere, il me la payeroit;

Et sur ce que j'adore oser porter le blasme,
C'est me faire une playe au plus tendre de l'ame ;
Tous ces signes sont vains : quels discours as-tu faits ?

MASCARILLE.

Mon Dieu, ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.

LELIE.

Tu n'eschaperas pas.

MASCARILLE.

Ahi !

LELIE.

Parle donc, confesse.

MASCARILLE, [*bas, à Lelie*].

Laissez-moy ; je vous dy que c'est un tour d'adresse.

LELIE.

Dépesche, qu'as-tu dit ? vuide entre nous ce poinct

MASCARILLE, [*bas, à Lelie*]

J'ay dit ce que j'ay dit, ne vous emportez point.

LELIE.

Ah ! je vous feray bien parler d'une autre sorte.

LEANDRE.

Alte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE, [*à part*].

Fut-il jamais au monde un esprit moins sensé !

LELIE.

Laissez-moy contenter mon courage offencé

LEANDRE.

C'est trop que de vouloir le battre en ma presence.

LELIE.

Quoy ! chastier mes gens n'est pas en ma puissance ?

LEANDRE.

Comment, vos gens ?

MASCARILLE, [*à part*].
Encore! il va tout découvrir.
LELIE.
Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,
Hé bien! c'est mon valet.
LEANDRE.
C'est maintenant le nostre.
LELIE.
Le trait est admirable! et comment donc le vostre?
Sans doute...
MASCARILLE, *bas*.
Doucement.
LELIE.
Hem, que veux-tu conter?
MASCARILLE, *bas*.
Ah! le double bourreau qui me va tout gaster,
Et qui ne comprend rien, quelque signe qu'on donne.
LELIE.
Vous resvez bien, Leandre, et me la baillez bonne.
Il n'est pas mon valet?
LEANDRE.
Pour quelque mal commis,
Hors de vostre service il n'a pas esté mis?
LELIE.
Je ne sçay ce que c'est.
LEANDRE.
Et, plein de violence,
Vous n'avez pas cnargé son dos avec outrance?
LELIE.
Point du tout. Moy, l'avoir chassé, roüé de coups?
Vous vous mocquez de moy, Leandre, ou luy de vous.

MASCARILLE, [*à part*].

Pousse, pousse, bourreau, tu fais bien tes affaires.

LEANDRE, [*à Mascarille*].

Donc les coups de baston ne sont qu'imaginaires?

MASCARILLE.

Il ne sçait ce qu'il dit; sa mémoire...

LEANDRE.

Non, non,
Tous ces signes pour toy ne disent rien de bon :
Ouy, d'un tour delicat mon esprit te soupçonne;
Mais, pour l'invention, va, je te le pardonne ;
C'est bien assez pour moy qu'il m'a desabusé,
De voir par quels motifs tu m'avois imposé,
Et que, m'estant commis à ton zele hipocrite,
A si bon compte encor je m'en sois trouvé quitte :
Ceci doit s'appeller un advis au lecteur.
Adieu, Lelie, adieu, tres-humble serviteur.

MASCARILLE.

Courage, mon garçon ! tout heur nous accompagne ;
Mettons flamberge au vent et bravoure en campagne,
Faisons l'*Olibrius*, l'*occiseur d'innocens*.

LELIE.

Il t'avoit accusé de discours medisans
Contre...

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez souffrir mon artifice,
Luy laisser son erreur, qui vous rendoit service
Et par qui son amour s'en estoit presque allé?
Non, il a l'esprit franc et point dissimulé.
Enfin chez son rival je m'ancre avec adresse,
Cette fourbe en mes mains va mettre sa maistresse:
Il me la fait manquer avec de faux rapports.

Je veux de son rival allentir les transports:
Mon brave incontinent vient qui le desabuse;
J'ay beau luy faire signe et montrer que c'est ruse :
Point d'affaire, il poursuit sa pointe jusqu'au bout,
Et n'est point satisfait qu'il n'ait découvert tout..
Grand et sublime effort d'une imaginative
Qui ne le cede point à personne qui vive!
C'est une rare piece, et digne, sur ma foy,
Qu'on en fasse present au cabinet d'un roy!

LELIE.

Je ne m'estonne pas si je romps tes attentes,
A moins d'estre informé des choses que tu tentes,
J'en ferois encor cent de la sorte.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Au moins, pour t'emporter à de justes dépits,
Fay-moy dans tes desseins entrer de quelque chose;
Mais que de leurs ressorts la porte me soit clause,
C'est ce qui fait toûjours que je suis pris sans vert.

MASCARILLE.

Je crois que vous seriez un maistre d'arme expert:
Vous sçavez à merveille, en toutes adventures,
Prendre les contretemps et rompre les mesures.

LELIE.

Puisque la chose est faitte, il n'y faut plus penser
Mon rival en tout cas ne peut me traverser,
Et, pourveu que tes soins, en qui je me repose...

MASCARILLE.

Laissons là ce discours et parlons d'autre chose.
Je ne m'appaise pas, non, si facilement;
Je suis trop en colere. Il faut premierement

Me rendre un bon office, et nous verrons en suitte
Si je dois de vos feux reprendre la conduitte.

LELIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y resiste pas ;
As-tu besoin, dis-moy, de mon sang, de mes bras?

MASCARILLE.

De quelle vision sa cervelle est frappée!
Vous estes de l'humeur de ces amis d'espée
Que l'on trouve tousjours plus prompts à dégainer
Qu'à tirer un teston s'il falloit le donner.

LELIE.

Que puis-je donc pour toy?

MASCARILLE.

C'est que de vostre pere
Il faut absolument appaiser la colere.

LELIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Ouy, mais non pas pour nous :
Je l'ay fait ce matin mort pour l'amour de vous ;
La vision le choque, et de pareilles feintes
Aux vieillards comme luy sont de dures atteintes
Qui, sur l'estat prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triste reflexion.
Le bon homme, tout vieux, cherit fort la lumiere,
Et ne veut point de jeu dessus cette matiere ;
Il craint le pronostic, et, contre moy fasché,
On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché ;
J'ay peur, si le logis du Roy fait ma demeure,
De m'y trouver si bien, dés le premier quart d'heure,
Que j'aye peine aussi d'en sortir par aprés :
Contre moy dés long-temps on a force decrets ;

Car enfin la vertu n'est jamais sans envie
Et, dans ce maudit siecle, est toûjours poursuivie.
Allez donc le fléchir.

LELIE.

Ouy, nous le fléchirons;
Mais aussi tu promets...

MASCARILLE.

Ah ! mon Dieu, nous verrons.

[*Seul.*]

Ma foy, prenons haleine aprés tant de fatigues;
Cessons pour quelque temps le cours de nos intrigues,
Et de nous tourmenter de mesme qu'un lutin :
Leandre, pour nous nuire, est hors de garde enfin,
Et Celie, arrestée avecque l'artifice...

SCENE V.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Je te cherchois par tout pour te rendre un service,
Pour te donner advis d'un secret important.

MASCARILLE.

Quoy donc ?

ERGASTE.

N'avons-nous point icy quelque écoutant?

MASCARILLE.

Non.

ERGASTE.

Nous sommes amis autant qu'on le peut estre;

Je sçay bien tes desseins et l'amour de ton maistre ;
Songez à vous tantost : Leandre fait party
Pour enlever Celie, et j'en suis adverty,
Qu'il a mis ordre à tout et qu'il se persuade
D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,
Ayant sceu qu'en ce temps, assez souvent le soir,
Des femmes du quartier en masque l'alloient voir.

MASCARILLE.

Ouy? Suffit ; il n'est pas au comble de sa joye ;
Je pourray bien tantost lui souffler cette proye,
Et contre cet assaut je sçais un coup fourré
Par qui je veux qu'il soit de luy-mesme enferré :
Il ne sçait pas les dons dont mon ame est pourveuë.
Adieu, nous boirons pinte à la premiere veuë.
[*Seul.*]
Il faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en soy ce projet amoureux,
Et, par une surprise adroitte et non commune,
Sans courir le danger en tenter la fortune.
Si je vais me masquer pour devancer ses pas,
Leandre asseurément ne nous bravera pas ;
Et là, premier que luy si nous faisons la prise,
Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise,
Puisque, par son dessein desja presque éventé,
Le soupçon tombera toûjours de son costé,
Et que nous, à couvert de toutes ses poursuittes,
De ce coup hazardeux ne craindrons point les suittes :
C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
Et tirer les marrons de la patte du chat.
Allons donc nous masquer avec quelques bons freres ;
Pour prévenir nos gens il ne faut tarder gueres.
Je sçais où gist le lievre, et me puis sans travail

Fournir en un moment d'hommes et d'attirail ;
Croyez que je mets bien mon adresse en usage.
Si j'ay receu du Ciel les fourbes en partage,
Je ne suis point au rang de ces esprits mal nez
Qui cachent les talens que Dieu leur a donnez.

SCENE VI.

LELIE, ERGASTE.

LELIE.
Il pretend l'enlever avec sa mascarade ?
ERGASTE.
Il n'est rien plus certain ; quelqu'un de sa brigade
M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrester,
A Mascarille lors j'ay couru tout conter,
Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
Par une invention dessus le champ bastie ;
Et, comme je vous ay rencontré par hazard,
J'ay crû que je devois de tout vous faire part.
LELIE.
Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle ;
Va, je reconnoistray ce service fidelle.
Mon drôle asseurément leur joüera quelque trait ;
Mais je veux de ma part seconder son projet ;
Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche,
Je ne me sois non plus remué qu'une souche :
Voicy l'heure, ils seront surpris à mon aspect.
Foin ! que n'ay-je avec moy pris mon porte-respect !

Mais vienne qui voudra contre nostre personne,
J'ay deux bons pistolets, et mon espée est bonne.
Hola ! quelqu'un : un mot.

SCENE VII.

LELIE, TRUFALDIN.

TRUFALDIN.
Qu'est-ce ? qui me vient voir ?
LELIE.
Fermez soigneusement vostre porte ce soir.
TRUFALDIN.
Pourquoy ?
LELIE.
Certaines gens font une mascarade
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade :
Ils veulent enlever vostre Celie.
TRUFALDIN.
O Dieux !
LELIE.
Et sans doute bien-tost ils viennent en ces lieux :
Demeurez, vous pourrez voir tout de la fenestre.
Et bien ! qu'avois-je dit ? les voyez-vous paroistre ?
Chut ! je veux à vos yeux leur en faire l'affront :
Nous allons voir beau jeu si la corde ne rompt.

SCENE VIII.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE masqué.

TRUFALDIN.
O les plaisans robins qui pensent me surprendre!
LELIE.
Masques, où courez-vous? le pourroit-on apprendre?
Trufaldin, ouvrez-leur pour joüer un momon;
Bon Dieu! qu'elle est jolie, et qu'elle a l'air mignon!
Et quoy! vous murmurez? Mais, sans vous faire outrage,
Peut-on lever le masque et voir vostre visage?
TRUFALDIN.
Allez, fourbes, méchans, retirez-vous d'icy,
Canaille; et vous, Seigneur, bon soir, et grand mercy.
LELIE.
Mascarille! est-ce toy?
MASCARILLE.
Nenny da, c'est quelqu'autre.
LELIE.
Helas! quelle surprise, et quel sort est le nostre!
L'aurois-je deviné, n'estant point adverty
Des secrettes raisons qui t'avoient travesty?
Malheureux que je suis d'avoir, dessous ce masque,
Esté sans y penser te faire cette frasque!
Il me prendroit envie, en ce juste courroux,
De me battre moy-mesme, et me donner cent coups.
MASCARILLE.
Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

LELIE.

Las ! si de ton secours ta colere me prive,
A quel sainct me voüerai-je ?

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer.

LELIE.

Ah ! si ton cœur pour moy n'est de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup, du moins, mon imprudence ait grace;
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embrasse,
Voy moy...

MASCARILLE.

Tarare ! allons, camarades, allons.
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

SCENE IX.

LEANDRE MASQUÉ, ET SA SUITTE; TRUFALDIN.

LEANDRE.

Sans bruit; ne faisons rien que de la bonne sorte.

TRUFALDIN.

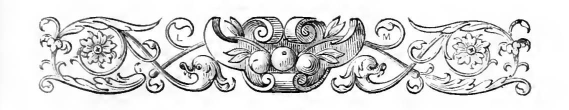
Quoy ! masques toute nuit assiegeront ma porte ?
Messieurs, ne gagnez point de rheumes à plaisir :
Tout cerveau qui le fait est certes de loisir.
Il est un peu trop tard pour enlever Celie;
Dispensez-l'en ce soir, elle vous en suplie :
La belle est dans le lit, et ne peut vous parler;
J'en suis fasché pour vous ; mais, pour vous régaler

Du soucy qui pour elle icy vous inquiette,
Elle vous fait present de cette cassolette.

LEANDRE.

Fy ! cela sent mauvais, et je suis tout gasté :
Nous sommes découverts; tirons de ce costé.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Vous voilà fagoté d'une plaisante sorte.

LELIE.

Tu ranimes par là mon esperance morte.

MASCARILLE.

Tousjours de ma colere on me voit revenir;
J'ay beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.

LELIE.

Aussi, croy, si jamais je suis dans la puissance,
Que tu seras content de ma reconnoissance,
Et que, quand je n'aurois qu'un seul morceau de pain..

MASCARILLE.

Baste, songez à vous dans ce nouveau dessein;
Au moins, si l'on vous voit commettre une sottise,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise :
Vostre rôle en ce jeu par cœur doit estre sceu.

LELIE.

Mais comment Trufaldin chez luy t'a-t'il receu?

MASCARILLE.

D'un zele simulé j'ay bridé le bon sire :
Avec empressement je suis venu luy dire,
S'il ne songeoit à luy, que l'on le surprendroit,
Que l'on couchoit en jouë, et de plus d'un endroit,
Celle dont il a veu qu'une lettre en advance
Avoit si faussement divulgué la naissance ;
Qu'on avoit bien voulu m'y mesler quelque peu;
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu,
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'advertir de se donner de garde.
De là, moralisant, j'ay fait de grands discours
Sur les fourbes qu'on voit icy bas tous les jours;
Que, pour moy, las du monde et de sa vie infame,
Je voulois travailler au salut de mon ame,
A m'esloigner du trouble et pouvoir longuement
Prés de quelque honneste homme estre paisiblement;
Que, s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
Que de passer chez luy le reste de ma vie;
Et que mesme à tel poinct il m'avoit sceu ravir
Que, sans luy demander gages pour le servir,
Je mettrois en ses mains, que je tenois certaines,
Quelque bien de mon pere et le fruit de mes peines,
Dont, advenant que Dieu de ce monde m'ostast,
J'entendois tout de bon que lui seul heritast.
C'estoit le vray moyen d'acquerir sa tendresse;
Et comme, pour resoudre avec vostre maistresse
Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
Je voulois en secret vous aboucher tous deux,
Luy-mesme a sceu m'ouvrir une voie assez belle,

De pouvoir hautement vous loger avec elle,
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour
Dont cette nuict en songe il a veu le retour.
A ce propos, voicy l'histoire qu'il m'a ditte,
Et sur qui j'ay tantost nostre fourbe construitte.

LELIE.

C'est assez, je sçais tout : tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE.

Ouy, ouy ; mais, quand j'aurois passé jusques à trois,
Peut-estre encor qu'avec toute sa suffisance
Vostre esprit manquera dans quelque circonstance.

LELIE.

Mais à tant differer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah ! de peur de tomber, ne courons pas si fort.
Voyez-vous, vous avez la caboche un peu dure ;
Rendez-vous affermy dessus cette advanture :
Autrefois Trufaldin de Naples est sorty,
Et s'appeloit alors *Zanobio Ruberty ;*
Un party qui causa quelque esmeute civile
Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville
(De fait, il n'est pas homme à troubler un Estat)
L'obligea d'en sortir, une nuit, sans éclat.
Une fille fort jeune et sa femme, laissées,
A quelque temps de là se trouvant trespassées,
Il en eut la nouvelle, et, dans ce grand ennuy,
Voulant dans quelque ville emmener avec luy,
Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race,
Un sien fils, escollier, qui se nommoit Horace,
Il écrit à Bologne, où, pour mieux estre instruit,
Un certain maistre Albert jeune l'avoit conduit ;
Mais, pour se joindre tous, le rendez-vous qu'il donne

Durant deux ans entiers ne luy fit voir personne :
Si bien que, les jugeant morts aprés ce temps là,
Il vint en cette ville, et prit le nom qu'il a
Sans que de cet Albert ny de ce fils Horace
Douze ans ayent découvert jamais la moindre trace.
Voila l'histoire en gros reditte seulement
Afin de vous servir icy de fondement.
Maintenant, vous serez un marchand d'Armenie,
Qui les aurez veu sains l'un et l'autre en Turquie.
Si j'ay plutost qu'aucun un tel moyen trouvé,
Pour les ressusciter sur ce qu'il a resvé,
C'est qu'en fait d'advanture il est tres-ordinaire
De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
Puis estre à leur famille à poinct nommé rendus
Aprés quinze ou vingt ans qu'on les a crû perdus.
Pour moy, j'ai veu desja cent contes de la sorte.
Sans nous alambiquer, servons-nous-en, qu'importe?
Vous leur aurez ouy leur disgrace conter,
Et leur aurez fourny dequoy se racheter;
Mais que, party plutost pour chose necessaire,
Horace vous chargea de voir icy son pere,
Dont il a sceu le sort, et chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils seroient arrivez :
Je vous ay fait tantost des leçons estenduës.

LELIE.

Ces repetitions ne sont que superfluës :
Dés l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là dedans donner le premier trait.

LELIE.

Escoute, Mascarille; un seul poinct me chagrine :
S'il alloit de son fils me demander la mine?

MASCARILLE.

Belle difficulté ! devez-vous pas sçavoir
Qu'il estoit fort petit alors qu'il l'a pû voir?
Et puis, outre cela, le temps et l'esclavage
Pourroient-ils pas avoir changé tout son visage?

LELIE

Il est vray; mais dy-moy, s'il connaît qu'il m'a veu,
Que faire ?

MASCARILLE.

De memoire estes-vous depourveu ?
Nous avons dit tantost qu'outre que vostre image
N'avoit dans son esprit pû faire qu'un passage
Pour ne vous avoir veu que durant un moment,
Et le poil et l'habit déguisoient grandement.

LELIE.

Fort bien; mais, à propos, cet endroit de Turquie?...

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, est égal : Turquie ou Barbarie.

LELIE.

Mais le nom de la ville où j'auray pû les voir?

MASCARILLE.

Thunis. Il me tiendra, je croy, jusques au soir :
La repetition, dit-il, est inutile,
Et j'ay desja nommé douze fois cette ville.

LELIE.

Va, va-t'en commencer ; il ne me faut plus rien.

MASCARILLE.

Au moins, soyez prudent, et vous conduisez bien ;
Ne donnez point icy de l'imaginative.

LELIE.

Laisse-moy gouverner ; que ton âme est craintive !

MASCARILLE.

Horace : dans Bologne escolier; Trufaldin :
Zanobio Ruberty, dans Naples citadin;
Le precepteur Albert...

LELIE.

Ah ! c'est me faire honte
Que de me tant prescher; suis-je un sot, à ton conte?

MASCARILLE.

Non pas du tout, mais bien quelque chose aprochant.

LELIE, *seul.*

Quand il m'est inutile, il fait le chien couchant;
Mais, parce qu'il sent bien le secours qu'il me donne,
Sa familiarité jusques là s'abandonne.
Je vais estre de prés éclairé des beaux yeux
Dont la force m'impose un joug si precieux;
Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flâme,
Peindre à cette beauté les tourmens de mon âme;
Je sçauray quel arrest je doy... Mais les voicy.

SCENE II.

TRUFALDIN, LELIE, MASCARILLE

TRUFALDIN.

Sois beny, juste Ciel, de mon sort adoucy!

MASCARILLE.

C'est à vous de réver et de faire des songes,
Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges.

TRUFALDIN.

Quelle grace, quels biens vous rendray-je, Seigneur,
Vous que je dois nommer l'ange de mon bon-heur?

LELIE.

Ce sont soins superflus, et je vous en dispense.

TRUFALDIN, [*à Mascarille*].

J'ay, je ne sçay pas où, vû quelque ressemblance
De cet Armenien.

MASCARILLE.

C'est ce que je disois ;
Mais on voit des rapports admirables par fois.

TRUFALDIN

Vous avez veu ce fils où mon espoir se fonde ?

LELIE.

Ouy, seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN

Il vous a dit sa vie, et parlé fort de moy ?

LELIE

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE.

Quelque peu moins, je croy

LELIE.

Il vous a dépeint tel que je vous voy paroistre,
Le visage, le port...

TRUFALDIN.

Cela pourroit-il estre,
Si, lorsqu'il m'a pû voir, il n'avoit que sept ans,
Et si son precepteur mesme, depuis ce temps,
Auroit peine à pouvoir connoistre mon visage ?

MASCARILLE.

Le sang bien autrement conserve cette image ;
Par des traits si profonds ce portrait est tracé
Que mon pere...

TRUFALDIN.

Suffit. Où l'avez-vous laissé ?

LELIE.

En Turquie, à Thurin.

TRUFALDIN.

Thurin? Mais cette ville
Est, je pense, en Piedmont.

MASCARILLE, [*à part*].

O cerveau mal-habile!

[*A Trufaldin.*]

Vous ne l'entendez pas; il veut dire Thunis,
Et c'est en effet là qu'il laissa vostre fils;
Mais les Arméniens ont tous une habitude,
Certain vice de langue à nous autres fort rude:
C'est que dans tous les mots ils changent *nis* en *rin*,
Et, pour dire Thunis, ils prononcent Thurin.

TRUFALDIN.

Il falloit, pour l'entendre, avoir cette lumiere.
Quel moyen vous dit-il de rencontrer son pere?

MASCARILLE.

[*A part.*] [*A Trufaldin, qui le voit gesticuler.*]
Voyez s'il répondra. Je repassois un peu
Quelque leçon d'escrime; autrefois en ce jeu
Il n'estoit point d'adresse à mon adresse égale,
Et j'ay battu le fer en mainte et mainte salle.

TRUFALDIN, [*à Mascarille*].

Ce n'est pas maintenant ce que je veux sçavoir.

[*A Lelie.*]

Quel autre nom dit-il que je devois avoir?

MASCARILLE.

Ah! seigneur Zanobio Ruberty, quelle joye
Est celle maintenant que le Ciel vous envoye!

LELIE.

C'est là vostre vray nom, et l'autre est emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t'il dit qu'il receut la clarté?

MASCARILLE.

Naples est un sejour qui paroist agreable;
Mais pour vous ce doit estre un lieu fort haïssable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu sans parler souffrir nostre discours?

LELIE.

Dans Naples son destin a commencé son cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyay-je jeune, et sous quelle conduitte?

MASCARILLE.

Ce pauvre maistre Albert a beaucoup de merite
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils
Qu'à sa discretion vos soins avoient commis.

TRUFALDIN.

Ah!

MASCARILLE, [*à part*].

Nous sommes perdus, si cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois bien sçavoir de vous leur advanture;
Sur quel vaisseau le sort, qui m'a sceu travailler...

MASCARILLE.

Je ne sçay ce que c'est, je ne fay que baailler.
Mais, seigneur Trufaldin, songez-vous que peut-estre
Ce monsieur l'estranger a besoin de repaistre,
Et qu'il est tart aussi?

LELIE.

Pour moy, point de repas.

MASCARILLE.

Ah! vous avez plus faim que vous ne pensez pas.

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LELIE.

Après vous.

MASCARILLE.

Monsieur, en Armenie
Les maistres du logis sont sans ceremonie.
[*Trufaldin rentre. — A Lelie.*]
Pauvre esprit ! pas deux mots !

LELIE.

D'abord il m'a surpris ;
Mais n'apprehende plus, je reprends mes esprits,
Et m'en vais debiter avecque hardiesse...

MASCARILLE.

Voicy nostre rival, qui ne sçait pas la piece.

SCENE III.

LEANDRE, ANSELME.

ANSELME.

Arrestez-vous, Leandre, et souffrez un discours
Qui cherche le repos et l'honneur de vos jours :
Je ne vous parle point en pere de ma fille,
En homme interessé pour ma propre famille,
Mais comme vostre pere, émû pour vostre bien,
Sans vouloir vous flatter et vous déguiser rien ;
Bref, comme je voudrois, d'une ame franche et pure,
Que l'on fist à mon sang, en pareille advanture.

Sçavez-vous de quel œil chacun voit cet amour
Qui, dedans une nuit, vient d'éclater au jour ?
A combien de discours et de traits de risée
Vostre entreprise d'hier est par tout exposée ?
Quel jugement on fait du choix capricieux
Qui pour femme, dit-on, vous designe en ces lieux
Un rebut de l'Egypte, une fille coureuse
De qui le noble employ n'est qu'un mestier de gueuse ?
J'en ay rougy pour vous encor plus que pour moy,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voy ;
Moy, dis-je, dont la fille, à vos ardeurs promise,
Ne peut sans quelque affront souffrir qu'on la méprise.
Ah ! Leandre, sortez de cet abaissement ;
Ouvrez un peu les yeux sur vostre aveuglement :
Si nostre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.
Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien prés de la solemnité,
Et la plus belle femme a tres-peu de deffence
Contre cette tiedeur qui suit la joüissance :
Je vous le dis encor, ces boüillans mouvemens,
Ces ardeurs de jeunesse et ces emportemens
Nous font trouver d'abord quelques nuits agreables ;
Mais ces felicitez ne sont gueres durables,
Et nostre passion, allentissant son cours,
Aprés ces bonnes nuits, donne de mauvais jours.
De là viennent les soins, les soucis, les miseres,
Les fils des-heritez par le courroux des peres.

LEANDRE.

Dans tout vostre discours je n'ay rien écouté
Que mon esprit desja ne m'ait representé.
Je sçay combien je dois à cet honneur insigne

Que vous me voulez faire, et dont je suis indigne ;
Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,
Ce que vaut vostre fille, et quelle est sa vertu.
Aussi veux-je tascher...

ANSELME.

On ouvre cette porte ;
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte
Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

SCENE IV.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Bien-tost de nostre fourbe on verra le debris,
Si vous continüez des sottises si grandes.

LELIE.

Dois-je eternellement ouyr tes reprimandes ?
Dequoy te peux-tu plaindre ? ay-je pas reüssi
En tout ce que j'ay dit depuis...

MASCARILLE.

Coussi, coussi :
Témoin les Turcs, par vous appellez heretiques,
Et que vous asseurez, par sermens authentiques,
Adorer pour leurs dieux la lune et le soleil.
Passe : ce qui me donne un despit nompareil,
C'est qu'icy vostre amour étrangement s'oublie ;
Prés de Celie il est ainsi que la boüillie,
Qui par un trop grand feu s'enfle, croist jusqu'aux bords,
Et de tous les costez se répand au dehors.

LELIE.

Pourroit-on se forcer à plus de retenüe?
Je ne l'ay presque point encore entretenüe.

MASCARILLE.

Ouy; mais ce n'est pas tout que de ne parler pas:
Par vos gestes, durant un moment de repas,
Vous avez aux soupçons donné plus de matiere
Que d'autres ne feroient dans une année entiere.

LELIE.

Et comment donc?

MASCARILLE.

Comment? chacun a pû le voir.
A table, où Trufaldin l'oblige de se seoir,
Vous n'avez toûjours fait qu'avoir les yeux sur elle;
Rouge, tout interdit, joüant de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit,
Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle beuvoit;
Et, dans ses propres mains vous saisissant du verre,
Sans le vouloir rinser, sans rien jetter à terre,
Vous beuviez sur son reste, et montriez d'affecter
Le costé qu'à sa bouche elle avoit sceu porter.
Sur les morceaux touchez de sa main delicate,
Ou mordus de ses dents, vous estendiez la patte
Plus brusquement qu'un chat dessus une souris,
Et les avaliez tout ainsi que des pois gris.
Puis, outre tout cela, vous faisiez sous la table
Un bruit, un triquetrac de pieds insuportable,
Dont Trufaldin, heurté de deux coups trop pressans,
A puny par deux fois deux chiens tres-innocens,
Qui, s'ils eussent osé, vous eussent fait querelle.
Et puis aprés cela vostre conduite est belle?
Pour moy, j'en ay souffert la gesne sur mon corps;

Malgré le froid, je suë encor de mes efforts :
Attaché dessus vous comme un joüeur de boule
Aprés le mouvement de la sienne qui roule,
Je pensois retenir toutes vos actions
En faisant de mon corps mille contorsions.

LELIE.

Mon Dieu ! qu'il t'est aisé de condamner des choses
Dont tu ne ressens point les agréables causes !
Je veux bien neantmoins, pour te plaire une fois,
Faire force à l'amour qui m'impose des loix :
Desormais...

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE, TRUFALDIN.

MASCARILLE.

Nous parlions des fortunes d'Horace.

TRUFALDIN.

[*A Lelie.*]
C'est bien fait. Cependant me ferez-vous la grace
Que je puisse luy dire un seul mot en secret ?

LELIE.

Il faudroit autrement estre fort indiscret.
[*Lelie s'éloigne.*]

TRUFALDIN.

Escoute, sçais-tu bien ce que je viens de faire ?

MASCARILLE.

Non; mais, si vous voulez, je ne tarderay guere
Sans doute à le sçavoir.

TRUFALDIN.

D'un chesne grand et fort,
Dont prés de deux cent ans ont fait desja le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressement de grosseur raisonnable,
Dont j'ay fait sur le champ avec beaucoup d'ardeur
Un baston à peu prés... ouy, de cette grandeur;
Moins gros par l'un des bouts, mais plus que trente gaules,
Propre, comme je pense, à rosser les espaules:
Car il est bien en main, vert, noüeux et massif.

MASCARILLE.

Mais pour qui, je vous prie, un tel preparatif?

TRUFALDIN.

Pour toy premierement, puis pour ce bon apostre
Qui veut m'en donner d'une, et m'en joüer d'une autre;
Pour cet Armenien, ce marchand déguisé,
Introduit sous l'appas d'un conte supposé.

MASCARILLE.

Quoy! vous ne croyez pas?...

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuse:
Luy-mesme heureusement a découvert sa ruse;
Et, disant à Celie, en luy serrant la main,
Que pour elle il venoit sous ce pretexte vain,
Il n'a pas aperceu Jeannette, ma fillole,
Laquelle a tout ouy parole pour parole;
Et je ne doute point, quoy qu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah! vous me faittes tort. S'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis verité?
Qu'à le chasser mon bras soit du tien assisté ;
Donnons-en à ce fourbe et du long et du large,
Et de tout crime aprés mon esprit te décharge.

MASCARILLE.

Ouy-da, tres-volontiers ; je l'espousteray bien,
Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.
[*A part.*]
Ah ! vous serez rossé, Monsieur de l'Armenie,
Qui tousjours gastez tout.

SCENE VI.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Un mot, je vous suplie.
Donc, Monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'huy
Dupper un honneste homme et vous joüer de luy?

MASCARILLE.

Feindre avoir veu son fils en une autre contrée
Pour vous donner chez luy plus aisément entrée ?

TRUFALDIN.

Vuidons, vuidons sur l'heure.

LELIE.

Ah ! coquin !

MASCARILLE.

C'est ainsi
Que les fourbes...

LELIE.

Bourreau!

MASCARILLE.

Sont ajustez icy.

Garde-moy bien cela.

LELIE.

Quoy donc? je serois homme...

MASCARILLE.

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme.

TRUFALDIN.

Voila qui me plaist fort; rentre, je suis content.

LELIE.

A moy par un valet cet affront éclattant!
L'auroit-on pû prevoir, l'action de ce traistre
Qui vient insolemment de mal-traitter son maistre?

MASCARILLE, [*de la fenêtre*].

Peut-on vous demander comment va vostre dos?

LELIE.

Quoy! tu m'oses encor tenir un tel propos?

MASCARILLE.

Voila, voila que c'est de ne voir pas Jeannette
Et d'avoir en tout temps une langue indiscrette;
Mais, pour cette fois cy, je n'ay point de courroux,
Je cesse d'éclatter, de pester contre vous:
Quoy que de l'action l'imprudence soit haute,
Ma main sur vostre eschine a lavé vostre faute.

LELIE.

Ah! je me vengeray de ce trait déloyal.

MASCARILLE.

Vous vous estes causé vous-mesme tout le mal.

LELIE.

Moy?

MASCARILLE.

Si vous n'estiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé n'aguere à vostre idole,
Vous auriez aperceu Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

LELIE.

On auroit pû surprendre un mot dit à Celie!

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendroit cette prompte sortie?
Ouy, vous n'estes dehors que par vostre caquet.
Je ne sçay si souvent vous joüez au piquet,
Mais, au moins, faittes-vous des écarts admirables.

LELIE.

O! le plus malheureux de tous les miserables!
Mais encore pourquoy me voir chassé par toy?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'employ;
Par là, j'empesche au moins que de cet artifice
Je ne sois soupçonné d'estre autheur ou complice.

LELIE.

Tu devois donc, pour toy, frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque sot! Trufaldin lorgnoit exactement.
Et puis je vous diray, sous ce pretexte utile,
Je n'estois point fasché d'évaporer ma bile:
Enfin la chose est faitte, et, si j'ay vostre foy
Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moy,
Soit ou directement, ou par quelqu'autre voye,
Les coups sur vostre rable assenez avec joye,
Je vous promets, aydé par le poste où je suis,
De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.

LELIE.

Quoy que ton traittement ait eu trop de rudesse,
Qu'est-ce que dessus moy ne peut cette promesse?

MASCARILLE.

Vous le promettez donc?

LELIE.

Ouy, je te le promets.

MASCARILLE.

Ce n'est pas encor tout; promettez que jamais
Vous ne vous mélerez dans quoy que j'entreprenne.

LELIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, vostre fiévre quartaine!

LELIE.

Mais tiens moy donc parole, et songe à mon repos!

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit et graisser vostre dos.

LELIE.

Faut-il que le malheur, qui me suit à la trace,
Me fasse voir tousjours disgrace sur disgrace?

MASCARILLE.

Quoy! vous n'estes pas loin? Sortez viste d'icy;
Mais sur tout gardez-vous de prendre aucun soucy:
Puis que je fais pour vous, que cela vous suffise;
N'aydez point mon projet de la moindre entreprise...
Demeurez en repos.

LELIE.

Ouy, va, je m'y tiendray.

MASCARILLE.

Il faut voir maintenant quel biais je prendray.

SCENE VII.

ERGASTE, MASCARILLE.

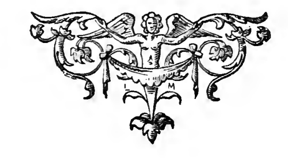
ERGASTE.

Mascarille, je viens te dire une nouvelle
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle :
A l'heure que je te parle, un jeune Egyptien,
Qui n'est pas noir pourtant et sent assez son bien,
Arrive accompagné d'une vieille fort have,
Et vient chez Trufaldin rachetter cette esclave
Que vous vouliez. Pour elle, il paroist fort zelé.

MASCARILLE.

Sans doute c'est l'amant dont Celie a parlé.
Fut-il jamais destin plus broüillé que le nostre!
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
En vain nous apprenons que Leantre est au poinct
De quitter la partie et ne nous troubler point,
Que son pere, arrivé contre toute esperance,
Du costé d'Hypolite emporte la balance;
Qu'il a tout fait changer par son authorité,
Et va dés aujourd'huy conclurre le traitté;
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste.
Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je croy que je pourray retarder leur depart,
Et me donner le temps qui sera necessaire
Pour tascher de finir cette fameuse affaire.
Il s'est fait un grand vol; par qui, l'on n'en sçait rien;

Eux autres rarement passent pour gens de bien :
Je veux adroitement, sur un soupçon frivole,
Faire pour quelques jours emprisonner ce drole.
Je sçay des officiers de justice alterez,
Qui sont pour de tels coups de vrais deliberez :
Dessus l'avide espoir de quelque paraguante,
Il n'est rien que leur art aveuglement ne tente,
Et du plus innocent tousjours à leur profit
La bource est criminelle, et paye son delit.





ACTE V

SCENE PREMIERE

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE.

Ah! chien! ah! double chien! mastine de cervelle,
Ta persecution sera-t'elle eternelle?

ERGASTE.

Par les soins vigilans de l'exempt balafré,
Ton affaire alloit bien, le drôle estoit cofré,
Si ton maistre au moment ne fût venu luy-mesme
En vray desesperé rompre ton stratagesme.
« Je ne sçaurois souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honneste homme soit traisné honteusement;
J'en répons sur sa mine, et je le cautionne. »
Et, comme on resistoit à lâcher sa personne,
D'abord il a chargé si bien sur les recors,
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leur corps,
Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,
Et pensent tous avoir un Lelie à leur suite.

MASCARILLE.

Le traistre ne sçait pas que cet Egyptien
Est desja là dedans pour luy ravir son bien.

ERGASTE.

Adieu; certaine affaire à te quitter m'oblige.

MASCARILLE.

Ouy, je suis stupefait de ce dernier prodige;
On diroit, et pour moy j'en suis persuadé,
Que ce demon brouillon dont il est possedé
Se plaise à me braver, et me l'aille conduire
Par tout où sa presence est capable de nuire.
Pourtant je veux poursuivre, et, malgré tous ces coups,
Voir qui l'emportera, de ce diable ou de nous.
Celie est quelque peu de nostre intelligence,
Et ne voit son depart qu'avecque repugnance;
Je tasche à profiter de cette occasion.
Mais ils viennent, songeons à l'execution.
Cette maison meublée est en ma bien-seance,
Je puis en disposer avec grande licence;
Si le sort nous en dit, tout sera bien reglé;
Nul que moy ne s'y tient, et j'en garde la clé.
O Dieu! qu'en peu de temps on a veu d'advantures,
Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figures!

SCENE II.

CELIE, ANDRÉS.

ANDRÉS.

Vous le sçavez, Celie, il n'est rien que mon cœur
N'ait fait pour vous prouver l'excez de son ardeur :

Chez les Venitiens, dés un assez jeune âge,
La guerre en quelque estime avoit mis mon courage;
Et j'y pouvois un jour, sans trop croire de moy,
Pretendre, en les servant, un honorable employ,
Lors qu'on me vit pour vous oublier toute chose,
Et que le prompt effet d'une metamorphose
Qui suivit de mon cœur le soudain changement
Parmy vos compagnons sceut ranger vostre amant,
Sans que mille accidens ni vostre indifference
Ayent pû me détacher de ma perseverance.
Depuis, par un hazard d'avec vous separé
Pour beaucoup plus de temps que je n'eusse auguré,
Je n'ay, pour vous rejoindre, épargné temps ny peine.
Enfin, ayant trouvé la vieille Egyptienne,
Et, plein d'impatience, aprenant vostre sort,
Que pour certain argent qui leur importoit fort,
Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux esté mise en ostage,
J'accours viste y briser ces chaînes d'interest,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaist.
Cependant on vous voit une morne tristesse,
Alors que dans vos yeux doit briller l'allegresse;
Si pour vous la retraitte avoit quelques appas,
Venise, du butin fait parmy les combats,
Me garde pour tous deux dequoy pouvoir y vivre;
Que si, comme devant, il vous faut encor suivre,
J'y consens, et mon cœur n'ambitionnera
Que d'estre auprés de vous tout ce qu'il vous plaira.

CELIE.

Vostre zele pour moy visiblement éclate ;
Pour en paroistre triste, il faudroit estre ingrate;
Et mon visage aussi, par son émotion,

N'explique point mon cœur en cette occasion :
Une douleur de teste y peint sa violence,
Et, si j'avois sur vous quelque peu de puissance,
Nostre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
Attendroit que ce mal eust pris un autre cours.

ANDRÉS.

Autant que vous voudrez faites qu'il se differe;
Toutes mes volontez ne buttent qu'à vous plaire;
Cherchons une maison à vous mettre en repos.
L'escriteau que voicy s'offre tout à propos.

SCENE III.

MASCARILLE, CELIE, ANDRÉS.

ANDRÉS.

Seigneur Suisse, estes-vous de ce logis le maistre?

MASCARILLE.

Moy, pour serfir à fous.

ANDRÉS.

Pourrons-nous y bien estre?

MASCARILLE.

Ouy, moy pour d'estrancher chappon champre garny :
Mais ché non point locher te gent te meschant vy.

ANDRÉS.

Je croy vostre maison franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fous nouviau dans sti fil, moy foir à la fissage.

ANDRÉS.

Ouy.

MASCARILLE.

La matame est-il mariage al monsieur?

ANDRÉS.

Quoy?

MASCARILLE.

S'il estre son fame, ou s'il estre son sœur?

ANDRÉS.

Non.

MASCARILLE.

Mon foy, pien choly : fenir pour marchandisse,
Ou pien pour temanter à la Palais choustice?
La procez, il faut rien; il couster tant tarchant;
La procurair larron, l'afocat pien meschant.

ANDRÉS.

Ce n'est pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous donc mener sti file
Pour fenir pourmener et recarter la file?

ANDRÉS.

Il n'importe.

[*A Celie.*]

Je suis à vous dans un moment;
Je vay faire venir la vieille promptement,
Contremander aussi nostre voiture preste.

MASCARILLE.

Ly ne porte pas pien?

ANDRÉS.

Elle a mal à la teste.

MASCARILLE.

Moy chavoir de bon fin et de fromage pon;
Entre fous, entre fous dans mon petit maisson.

SCENE IV.

LELIE, ANDRÉS.

LELIE.

Quel que soit le transport d'une ame impatiente,
Ma parole m'engage à rester en attente,
A laisser faire un autre et voir, sans rien oser,
Comme de mes destins le Ciel veut disposer.
Demandiez-vous quelqu'un dedans cette demeure?

ANDRÉS.

C'est un logis garny que j'ay pris tout à l'heure.

LELIE.

A mon père pourtant la maison appartient,
Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.

ANDRÉS.

Je ne sçay; l'escriteau marque au moins qu'on la loüe :
Lisez.

LELIE.

Certes cecy me surprend, je l'advoüe;
Qui diantre l'auroit mis, et par quel interest?...
Ah! ma foy, je devine à peu prés ce que c'est :
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRÉS.

Peut-on vous demander quelle est cette advanture?

LELIE.

Je voudrois à tout autre en faire un grand secret;
Mais, pour vous, il n'importe, et vous serez discret
Sans doute l'escriteau que vous voyez paroistre,



Comme je conjecture au moins, ne sçauroit estre
Que quelque invention du valet que je dy,
Que quelque nœud subtil qu'il doit avoir ourdy
Pour mettre en mon pouvoir certaine Egyptienne
Dont j'ay l'ame piquée, et qu'il faut que j'obtienne.
Je l'ay desja manquée, et mesme plusieurs coups.

ANDRÉS.

Vous l'appellez?

LELIE.

Celie.

ANDRÉS.

Hé! que ne disiez-vous?
Vous n'aviez qu'à parler; je vous aurois sans doute
Espargné tous les soins que ce projet vous couste.

LELIE.

Quoy! vous la connoissez?

ANDRÉS.

C'est moy qui maintenant
Viens de la racheter.

LELIE.

O discours surprenant!

ANDRÉS.

Sa santé de partir ne nous pouvant permettre,
Au logis que voila je venois de la mettre;
Et je suis tres-ravy, dans cette occasion,
Que vous m'ayez instruit de vostre intention.

LELIE.

Quoy! j'obtiendrois de vous le bonheur que j'espere?
Vous pourriez?...

ANDRÉS

Tout à l'heure on va vous satisfaire.

LELIE.

Que pourray-je vous dire, et quel remercîment?...

ANDRÉS.

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

SCENE V.

MASCARILLE, LELIE, ANDRÉS.

MASCARILLE.

Et bien! ne voila pas mon enragé de maistre!
Il nous va faire encor quelque nouveau bissestre.

LELIE.

Sous ce grotesque habit qui l'auroit reconnu?
Aproche, Mascarille, et sois le bien venu.

MASCARILLE.

Moy souis ein chant honneur, moy non point maquerille,
Chay point fentre chamais le fame ny le fille.

LELIE.

Le plaisant baragoüin! Il est bon, sur ma foy.

MASCARILLE.

Alle fous pourmener sans toy rire te moy.

LELIE.

Va, va, leve le masque, et reconnoy ton maistre.

MASCARILLE.

Partieu, tiaple, mon foy, jamais toy chay connoistre.

LELIE.

Tout est accommodé; ne te déguise point.

MASCARILLE.

Si toy point t'en aller, chay paille ein cou te point.

LELIE.

Ton jargon allemand est superflu, te dis-je;
Car nous sommes d'accord, et sa bonté m'oblige :
J'ay tout ce que mes vœux luy pouvoient demander,
Et tu n'as pas sujet de rien aprehender.

MASCARILLE.

Si vous estes d'accord par un bonheur extréme,
Je me dessuisse donc, et redeviens moy-mesme.

ANDRÉS

Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu;
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

LELIE.

Et bien, que diras-tu?

MASCARILLE.

Que j'ay l'ame ravie
De voir d'un beau succez nostre peine suivie.

LELIE.

Tu faignois à sortir de ton déguisement,
Et ne pouvois me croire en cet évenement.

MASCARILLE.

Comme je vous connois, j'estois dans l'épouvante,
Et treuve l'avanture aussi fort surprenante.

LELIE.

Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.
Au moins, j'ay réparé mes fautes, à ce coup,
Et j'auray cet honneur d'avoir finy l'ouvrage.

MASCARILLE.

Soit: vous aurez esté bien plus heureux que sage.

SCENE VI.

CELIE, MASCARILLE, LELIE, ANDRÉS.

ANDRÉS

N'est-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé?

LELIE.

Ah! quel bonheur au mien pourroit estre égalé!

ANDRÉS

Il est vray, d'un bien-fait je vous suis redevable;
Si je ne l'avoüois, je serois condamnable;
Mais enfin ce bien-fait auroit trop de rigueur
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur:
Jugez donc le transport où sa beauté me jette,
Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette;
Vous estes genereux, vous ne le voudriez pas.
Adieu pour quelques jours, retournons sur nos pas.

MASCARILLE.

Je ris, et toutefois je n'en ay guere envie;
Vous voila bien d'accord: il vous donne Celie,
Et... Vous m'entendez bien.

LELIE.

C'est trop, je ne veux plus
Te demander pour moy de secours superflus:
Je suis un chien, un traistre, un bourreau detestable,
Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable.
Va, cesse tes efforts pour un malencontreux
Qui ne sçauroit souffrir que l'on le rende heureux.
Aprés tant de malheurs, aprés mon imprudence,
Le trespas me doit seul prester son assistance.

MASCARILLE.

Voila le vray moyen d'achever son destin ;
Il ne luy manque plus que de mourir, enfin,
Pour le couronnement de toutes ses sottises.
Mais en vain son dépit pour ses fautes commises
Luy fait licencier mes soins et mon appuy ;
Je veux, quoy qu'il en soit, le servir malgré luy,
Et dessus son lutin obtenir la victoire :
Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire,
Et les difficultez dont on est combattu
Sont les dames d'atour qui parent la vertu.

SCENE VII.

MASCARILLE, CELIE.

CELIE.

Quoy que tu vueilles dire et que l'on se propose,
De ce retardement j'attens fort peu de chose ;
Ce qu'on voit de succez peut bien persuader
Qu'ils ne sont pas encor fort prés de s'accorder,
Et je t'ay desja dit qu'un cœur comme le nostre
Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre ;
Et que tres-fortement, par de differens nœuds,
Je me trouve attachée au party de tous deux :
Si Lelie a pour luy l'amour et sa puissance,
Andrés pour son partage a la reconnoissance,
Qui ne souffrira point que mes pensers secrets
Consultent jamais rien contre ses interests.
Ouy, s'il ne peut avoir plus de place en mon ame,

Si le don de mon cœur ne couronne sa flâme
Au moins dois-je ce prix à ce qu'il fait pour moy
De n'en choisir point d'autre, au mépris de sa foy,
Et de faire à mes vœux autant de violence
Que j'en fais aux desirs qu'il met en évidence:
Sur ces difficultez qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'espoir.

MASCARILLE.

Ce sont, à dire vray, de tres-fascheux obstacles,
Et je ne sçay point l'art de faire des miracles;
Mais je vais employer mes efforts plus puissants,
Remuer terre et ciel, m'y prendre de tout sens,
Pour tascher de trouver un biais salutaire;
Et vous diray bien-tost ce qui se pourra faire.

SCENE VIII.

CELIE, HYPOLITE.

HYPOLITE.

Depuis vostre sejour, les dames de ces lieux
Se plaignent justement des larcins de vos yeux,
Si vous leur dérobez leurs conquestes plus belles,
Et de tous leurs amans faites des infidelles.
Il n'est guere de cœurs qui puissent échapper
Aux traits dont à l'abord vous sçavez les frapper;
Et mille libertez, à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
Quant à moy, toutefois, je ne me plaindrois pas
Du pouvoir absolu de vos rares appas,

Si, lors que mes amans sont devenus les vostres,
Un seul m'eust consolé de la perte des autres.
Mais qu'inhumainement vous me les ostiez tous,
C'est un dur procédé dont je me plains à vous.

CELIE.

Voila d'un air galand faire une raillerie;
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie:
Vos yeux, vos propres yeux, se connoissent trop bien
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien;
Ils sont fort asseurez du pouvoir de leurs charmes
Et ne prendront jamais de pareilles allarmes.

HYPOLITE.

Pourtant en ce discours je n'ay rien avancé
Qui dans tous les esprits ne soit desja passé,
Et, sans parler du reste, on sçait bien que Celie
A causé des desirs à Leandre et Lelie.

CELIE.

Je croy qu'estant tombez dans cet aveuglement,
Vous vous consoleriez de leur perte aisément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable
Qui d'un si mauvais choix se trouveroit capable.

HYPOLITE.

Au contraire, j'agis d'un air tout different,
Et trouve en vos beautez un merite si grand,
J'y voy tant de raisons capables de deffendre
L'inconstance de ceux qui s'en laissent surprendre,
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moy Leandre a parjuré ses vœux,
Et le vay voir tantost, sans haine et sans colere,
Ramené sous mes loix par le pouvoir d'un pere.

SCENE IX.

MASCARILLE, CELIE, HYPOLITE.

MASCARILLE.

Grande, grande nouvelle, et succez surprenant,
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant!

CELIE.

Qu'est-ce donc?

MASCARILLE.

Escoutez, voicy sans flatterie...

CELIE.

Quoy?

MASCARILLE.

La fin d'une vraye et pure comedie.
La vieille Egyptienne, à l'heure mesme...

CELIE.

Et bien?

MASCARILLE.

Passoit dedans la place, et ne songeoit à rien,
Alors qu'une autre vieille assez defigurée,
L'ayant de prés, au nez, long-temps considerée,
Par un bruit enroüé de mots injurieux
A donné le signal d'un combat furieux
Qui pour armes, pourtant, mousquets, dagues ou fléches,
Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes séches,
Dont ces deux combattans s'efforçoient d'arracher
Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
On n'entend que ces mots: chienne, louve, bagace!

D'abord leurs scoffions ont volé par la place,
Et, laissant voir à nud deux testes sans cheveux,
Ont rendu le combat risiblement affreux.
Andrés et Trufaldin, à l'éclat du murmure,
Ainsi que force monde, accourus d'advanture,
Ont à les décharpir eu de la peine assez,
Tant leurs esprits estoient par la fureur poussez.
Cependant que chacune, aprés cette tempeste,
Songe à cacher aux yeux la honte de sa teste,
Et que l'on veut sçavoir qui causoit cette humeur,
Celle qui la premiere avoit fait la rumeur,
Malgré la passion dont elle estoit émeuë,
Ayant sur Trufaldin tenu long-temps la veuë :
« C'est vous, si quelque erreur n'abuse icy mes yeux,
Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux,
A-t'elle dit tout haut, ô rencontre opportune !
Ouy, Seigneur Zanobio Ruberty, la fortune
Me fait vous reconnoistre, et dans le mesme instant
Que pour vostre interest je me tourmentois tant :
Lors que Naples vous vit quitter vostre famille,
J'avois, vous le sçavez, en mes mains vostre fille,
Dont j'élevois l'enfance, et qui, par mille traits,
Faisoit voir dés quatre ans sa grace et ses attraits.
Celle que vous voyez, cette infame sorciere,
Dedans nostre maison se rendant familiere,
Me vola ce thresor. Helas ! de ce malheur
Vostre femme, je croy, conceut tant de douleur
Que cela servit fort pour avancer sa vie ;
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
Me faisant redouter un reproche fâcheux,
Je vous fis annoncer la mort de toutes deux.
Mais il faut maintenant, puisque je l'ay connuë,

Qu'elle fasse sçavoir ce qu'elle est devenuë. »
Au nom de Zanobio Ruberty, que sa voix
Pendant tout ce recit repetoit plusieurs fois,
Andrés, ayant changé quelque temps de visage,
A Trufaldin surpris a tenu ce langage :
« Quoy donc ! le Ciel me fait trouver heureusement
Celuy que jusqu'icy j'ay cherché vainement,
Et que j'avois pû voir sans pourtant reconnoistre
La source de mon sang et l'autheur de mon estre !
Ouy, mon pere, je suis Horace, vostre fils :
D'Albert, qui me gardoit, les jours estant finis,
Me sentant naistre au cœur d'autres inquietudes,
Je sortis de Bologne, et, quittant mes estudes,
Portay durant six ans mes pas en divers lieux,
Selon que me poussoit un desir curieux.
Pourtant, aprés ce temps, une secrette envie
Me pressa de revoir les miens et ma patrie ;
Mais dans Naples, helas ! je ne vous trouvay plus,
Et n'y sceus vostre sort que par des bruits confus :
Si bien qu'à vostre queste ayant perdu mes peines,
Venise pour un temps borna mes courses vaines ;
Et j'ay vescu depuis sans que de ma maison
J'eusse d'autres clartez que d'en sçavoir le nom. »
Je vous laisse à juger si, pendant ces affaires,
Trufaldin ressentoit des transports ordinaires.
Enfin, pour retrancher ce que plus à loisir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir,
Par la confession de vostre Egyptienne,
Trufaldin maintenant vous reconnoist pour sienne ;
Andrés est vostre frere, et, comme de sa sœur
Il ne peut plus songer à se voir possesseur,
Une obligation qu'il pretend reconnoistre

A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon maistre,
Dont le pere, témoin de tout l'evenement,
Donne à cette himenée un plain consentement,
Et, pour mettre une joye entiere en sa famille,
Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.
Voyez que d'incidens à la fois enfantez !

CELIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautez.

MASCARILLE.

Tous viennent sur mes pas, hors les deux championnes
Qui du combat encor remettent leurs personnes :
Leandre est de la troupe, et vostre pere aussi.
Moy, je vais advertir mon maistre de cecy ;
Et que, lors qu'à ses vœux on croit le plus d'obstacle,
Le Ciel en sa faveur produit comme un miracle.

HYPOLITE

Un tel ravissement rend mes esprits confus,
Que pour mon propre sort je n'en aurois pas plus.
Mais les voicy venir.

SCENE X.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE,
ANDRÉS, CELIE, HYPOLITE.

TRUFALDIN.

Ah ! ma fille.

CELIE.

Ah ! mon pere.

TRUFALDIN.

Sçais-tu desja comment le Ciel nous est prospere?

CELIE.

Je viens d'entendre icy ce succez merveilleux.

HYPOLITE, *à Leandre.*

En vain vous parleriez pour excuser vos feux,
Si j'ay devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LEANDRE.

Un genereux pardon est ce que je desire;
Mais j'atteste les Cieux qu'en ce retour soudain
Mon pere fait bien moins que mon propre dessein.

ANDRÉS, *à Celie.*

Qui l'auroit jamais crû que cette ardeur si pure
Peust estre condamnée un jour par la nature?
Toutefois tant d'honneur la sceut tousjours regir,
Qu'en y changeant fort peu je puis la retenir.

CELIE.

Pour moy, je me blasmois, et croyois faire faute
Quand je n'avois pour vous qu'une estime tres-haute;
Je ne pouvois sçavoir quel obstacle puissant
M'arrestoit sur un pas si doux et si glissant,
Et destournoit mon cœur de l'adveu d'une flâme
Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon ame.

TRUFALDIN.

Mais, en te recouvrant, que diras-tu de moy
Si je songe aussi-tost à me priver de toy,
Et t'engage à son fils sous les loix d'himenée?

CELIE.

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

SCENE XI.

TRUFALDIN, MASCARILLE, LELIE, ANSELME, PANDOLFE, CELIE, ANDRÉS, HYPOLITE, LEANDRE.

MASCARILLE.

Voyons si vostre diable aura bien le pouvoir
De détruire, à ce coup, un si solide espoir,
Et si contre l'excez du bien qui vous arrive
Vous armerez encor vostre imaginative.
Par un coup impreveu des destins les plus doux
Vos vœux sont couronnez, et Celie est à vous.

LELIE.

Croiray-je que du Ciel la puissance absoluë?...

TRUFALDIN.

Ouy, mon gendre, il est vray.

PANDOLFE.

La chose est resoluë.

ANDRÉS.

Je m'acquitte par là de ce que je vous dois.

LELIE, *à Mascarille.*

Il faut que je t'embrasse et mille et mille fois,
Dans cette joye...

MASCARILLE.

Ahi, ahi! doucement, je vous prie;
Il m'a presque estouffé! Je crains fort pour Celie,
Si vous la caressez avec tant de transport :
De vos embrassemens on se passeroit fort.

TRUFALDIN, *à Lelie*.

Vous sçavez le bonheur que le Ciel me renvoye;
Mais, puis qu'un mesme jour nous met tous dans la joye,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé,
Et que son pere aussi nous soit viste amené.

MASCARILLE.

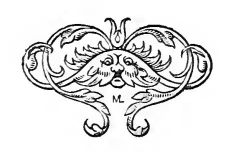
Vous voila tous pourveus; n'est-il point quelque fille
Qui pust accommoder le pauvre Mascarille?
A voir chacun se joindre à sa chacune icy,
J'ay des demangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ay ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc; et que les Cieux prosperes
Nous donnent des enfans dont nous soyons les peres.



DÉPIT AMOUREUX

COMEDIE

Representée sur le Theatre du Palais-Royal.

LES PERSONNAGES.

ERASTE, amant de Lucile.
ALBERT, pere de Lucile.
GROS-RENÉ, valet d'Eraste.
VALERE, fils de Polidore.
LUCILE, fille d'Albert
MARINETTE, suivante de Lucile.
POLIDORE, pere de Valere.
FROSINE, confidente d'Ascagne.
ASCAGNE, fille sous l'habit d'homme.
MASCARILLE, valet de Valere.
METAPHRASTE, pedant.
LA RAPIERE, breteur.



DÉPIT AMOUREUX

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

ERASTE, GROS-RENÉ.

ERASTE.

VEUX-TU que je te die ? Une atteinte secrette
Ne laisse point mon ame en une bonne assiette :
Ouy, quoy qu'à mon amour tu puisses repartir,
Il craint d'estre la dupe, à ne te point mentir ;
Qu'en faveur d'un rival ta foy ne se corrompe,
Ou du moins qu'avec moy toy-mesme on ne te trompe.

GROS-RENÉ.

Pour moy, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je diray, n'en déplaise à monsieur vôtre amour,

Que c'est injustement blesser ma prud'hommie
Et se connoistre mal en phisionomie.
Les gens de mon minois ne sont point accusez
D'estre, graces à Dieu, ny fourbes ny rusez :
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens gueres,
Et suis homme fort rond de toutes les manieres.
Pour que l'on me trompast, cela se pourroit bien ;
Le doute est mieux fondé ; pourtant je n'en croy rien.
Je ne voy point encore, ou je suis une beste,
Surquoy vous avez pû prendre martel en teste.
Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour ;
Elle vous voit, vous parle à toute heure du jour,
Et Valere, aprés tout, qui cause vôtre crainte,
Semble n'estre à present souffert que par contrainte.

ERASTE.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourry :
Le mieux receu toujours n'est pas le plus chery,
Et tout ce que d'ardeur font paroistre les femmes
Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flâmes.
Valere enfin, pour estre un amant rebuté,
Montre depuis un temps trop de tranquilité ;
Et ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il tesmoigne de joye ou bien d'indifference
M'empoisonne à tous coups leurs plus charmans appas,
Me donne ce chagrin que tu ne comprens pas,
Tient mon bon-heur en doute, et me rend difficile
Une entiere croyance aux propos de Lucile.
Je voudrois, pour trouver un tel destin plus doux,
Y voir entrer un peu de son transport jaloux,
Et sur ses déplaisirs et son impatience
Mon ame prendroit lors une pleine assurance.
Toy-mesme, penses-tu qu'on puisse, comme il fait,

Voir cherir un rival d'un esprit satisfait?
Et, si tu n'en crois rien, dy-moy, je t'en conjure,
Si j'ay lieu de réver dessus cette avanture.

GROS-RENÉ.

Peut-estre que son cœur a changé de desirs,
Connoissant qu'il poussoit d'inutiles soupirs.

ERASTE.

Lors que par les rebuts une ame est detachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point sa chaisne avec si peu d'éclat
Qu'elle puisse rester en un paisible état :
De ce qu'on a chery la fatale presence
Ne nous laisse jamais dedans l'indifference,
Et, si de cette veuë on n'acroist son dedain,
Nôtre amour est bien prés de nous rentrer au sein.
Enfin, croy-moy, si bien qu'on éteigne une flâme,
Un peu de jalousie occupe encore une âme,
Et l'on ne sçauroit voir sans en estre piqué
Posseder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENÉ.

Pour moy, je ne sçay point tant de philosophie;
Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,
Et ne suis point de moy si mortel ennemy
Que je m'aille affliger sans sujet ny demy.
Pourquoy subtiliser, et faire le capable
A chercher des raisons pour estre miserable?
Sur des soupçons en l'air je m'irois allarmer?
Laissons venir la feste avant que la chomer.
Le chagrin me paroist une incommode chose;
Je n'en prens point pour moy sans bonne et juste cause;
Et mesmes à mes yeux cent sujets d'en avoir
S'offrent le plus souvent que je ne veux pas voir.

Avec vous en amour je cours mesme fortune,
Celle que vous aurez me doit estre commune :
La maistresse ne peut abuser vôtre foy,
A moins que la suivante en fasse autant pour moy;
Mais j'en fuis la pensée avec un soin extréme.
Je veux croire les gens quand on me dit : « Je t'ayme, »
Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
Si Mascarille ou non s'arrache les cheveux.
Que tantost Marinette endure qu'à son ayse
Jodelet par plaisir la caresse et la baise,
Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un foû,
A son exemple aussi j'en riray tout mon saoû,
Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

ERASTE.

Voila de tes discours.

GROS-RENÉ.

Mais je la voy qui passe.

SCENE II.

MARINETTE, ERASTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

St, Marinette!

MARINETTE.

Ho! ho! Que fais-tu là?

GROS-RENÉ.

Ma foy,
Demande; nous étions tout à l'heure sur toy.

MARINETTE.

Vous estes aussi là, Monsieur! Depuis une heure,
Vous m'avez fait troter comme un Basque, je meure.

ERASTE.

Comment?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ay fait dix mille pas,
Et vous promets, ma foy...

ERASTE.

Quoy?

MARINETTE.

Que vous n'estes pas
Au temple, au Cours, chez vous, ny dans la Grande Place.

GROS-RENÉ.

Il falloit en jurer.

ERASTE.

Aprend-moy donc, de grace,
Qui te fait me chercher.

MARINETTE.

Quelqu'un, en verité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté,
Ma maistresse en un mot.

ERASTE.

Ha! chere Marinette,
Ton discours de son cœur est-il bien l'interprete?
Ne me déguise point un mistere fatal,
Je ne t'en voudray pas pour cela plus de mal.
Au nom des dieux, dy-moy si ta belle maistresse
N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE.

Hé, hé! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment?

Quel garant est-ce encor que vôtre amour demande?
Que luy faut-il?

GROS-RENÉ.

A moins que Valere se pende,
Bagatelle, son cœur ne s'asseurera point.

MARINETTE

Comment?

GROS-RENÉ.

Il est jaloux jusques en un tel point.

MARINETTE

De Valere? Ha! vrayment la pensée est bien belle!
Elle peut seulement naistre en vôtre cervelle.
Je vous croyois du sens, et jusqu'à ce moment
J'avois de vôtre esprit quelque bon sentiment;
Mais, à ce que je voy, je m'estois fort trompée.
Ta teste de ce mal est-elle aussi frapée?

GROS-RENÉ

Moy jaloux? Dieu m'en garde, et d'estre assez badin
Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin;
Outre que de ton cœur ta foy me cautionne,
L'opinion que j'ay de moy-mesme est trop bonne
Pour croire auprés de moy que quelque autre te plust:
Où diantre pourrois-tu trouver qui me valust?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien; voila comme il faut estre.
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroistre:
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
Et d'avancer par là les desseins d'un rival;
Au merite souvent de qui l'éclat vous blesse
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maistresse;
Et j'en sçay tel qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.

Enfin, quoy qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,
C'est jouër en amour un mauvais personnage,
Et se rendre aprés tout miserable à credit :
Cela, seigneur Eraste, en passant vous soit dit.

ERASTE.

Hé bien, n'en parlons plus; que venois-tu m'aprendre?

MARINETTE.

Vous meriteriez bien que l'on vous fît attendre,
Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
Le grand secret pourquoy je vous ay tant cherché.
Tenez, voyez ce mot, et sortez hors de doute.
Lisez-le donc tout haut; personne icy n'écoute.

ERASTE *lit.*

Vous m'avez dit que vôtre amour
Estoit capable de tout faire;
Il se couronnera luy-mesme dans ce jour,
S'il peut avoir l'aveu d'un pere.
Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
Je vous en donne la licence;
Et, si c'est en vôtre faveur,
Je vous répons de mon obeïssance.

Ah! quel bon-heur! ô toy qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une deïté.

GROS-RENÉ.

Je vous le disois bien contre vôtre croyance :
Je ne me trompe guere aux choses que je pense.

ERASTE *lit.*

Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
Je vous en donne la licence;
Et, si c'est en vôtre faveur,
Je vous répons de mon obeïssance.

MARINETTE.

Si je lui raportois vos foiblesses d'esprit,
Elle desavoüeroit bien-tost un tel écrit.

ERASTE.

Ha! cache-luy, de grace, une peur passagere
Où mon ame a creu voir quelque peu de lumiere;
Ou, si tu la luy dis, adjouste que ma mort
Est preste d'expier l'erreur de ce transport;
Que je vais à ses pieds, si j'ay pû luy déplaire,
Sacrifier ma vie à sa juste colere.

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en est pas le temps.

ERASTE.

Au reste, je te doy beaucoup, et je pretens
Reconnoistre dans peu de la bonne maniere
Les soins d'une si noble et si belle courriere.

MARINETTE.

A propos, sçavez-vous où je vous ay cherché
Tantost encore?

ERASTE.

Hé bien?

MARINETTE.

Tout proche du marché :
Où vous sçavez.

ERASTE.

Où donc?

MARINETTE.

Là, dans cette boutique
Où dés le mois passé vostre cœur magnifique
Me promit, de sa grace, une bague.

ERASTE.

Ha! j'entends.

GROS-RENÉ.

La matoise!

ERASTE.

Il est vray, j'ay tardé trop long-temps
A m'acquiter vers toy d'une telle promesse;
Mais...

MARINETTE.

Ce que j'en ay dit n'est pas que je vous presse.

GROS-RENÉ.

Ho! que non!

ERASTE.

Celle-cy peut-estre aura dequoy
Te plaire; accepte-la pour celle que je doy.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez; j'aurois honte à la prendre.

GROS-RENÉ.

Pauvre honteuse, pren sans davantage attendre :
Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux foux.

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ERASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet ange adorable?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un pere favorable.

ERASTE.

Mais, s'il me rebutoit, dois-je...

MARINETTE.

A lors comme à lors,
Pour vous on employra toutes sortes d'efforts;
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vostre :
Faites vôtre pouvoir, et nous ferons le nôtre.

ERASTE.

Adieu, nous en sçaurons le succés dans ce jour.

MARINETTE.

Et nous, que dirons-nous aussi de nôtre amour?
Tu ne m'en parles point.

GROS-RENÉ.

Un hymen qu'on souhaite
Entre gens comme nous est chose bien tost faite :
Je te veux; me veux-tu de mesme?

MARINETTE.

Avec plaisir.

GROS-RENÉ.

Touche; il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon desir.

GROS-RENÉ.

Adieu, mon astre.

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flame.

GROS-RENÉ.

Adieu, chere comete, arc-en-ciel de mon ame.
[*Marinette sort.*]
Le bon Dieu soit loüé, nos affaires vont bien:
Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ERASTE.

Valere vient à nous.

GROS-RENÉ.

Je plains le pauvre here,
Sçachant ce qui se passe.

SCENE III.

ERASTE, VALERE, GROS-RENÉ.

ERASTE.
Hé bien, seigneur Valere ?
VALERE.
Hé bien, seigneur Eraste ?
ERASTE.
En quel état l'amour ?
VALERE.
En quel état vos feux ?
ERASTE.
Plus forts de jour en jour.
VALERE.
Et mon amour plus fort.
ERASTE.
Pour Lucile ?
VALERE.
Pour elle.
ERASTE.
Certes, je l'avoûray, vous estes le modelle
D'une rare constance.
VALERE.
Et vôtre fermeté
Doit estre un rare exemple à la posterité.
ERASTE.
Pour moy, je suis peu fait à cet amour austere
Qui dans les seuls regards treuve à se satisfaire ;

Et je ne forme point d'assez beaux sentimens
Pour souffrir constamment les mauvais traitemens.
Enfin, quand j'ayme bien, j'ayme fort que l'on m'ayme

VALERE.

Il est tres-naturel, et j'en suis bien de mesme:
Le plus parfait objet dont je serois charmé
N'auroit pas mes tributs, n'en estant point aymé.

ERASTE

Lucile cependant...

VALERE.

Lucile dans son ame
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flame.

ERASTE.

Vous estes donc facile à contenter?

VALERE.

Pas tant
Que vous pourriez penser.

ERASTE.

Je puis croire pourtant,
Sans trop de vanité, que je suis en sa grace.

VALERE.

Moy, je sçay que j'y tiens une assez bonne place.

ERASTE.

Ne vous abusez point, croyez-moy.

VALERE.

Croyez-moy,
Ne laissez point duper vos yeux à trop de foy.

ERASTE.

Si j'osois vous monstrer une preuve asseurée
Que son cœur... Non, vostre ame en seroit alterée.

VALERE.

Si je vous osois, moy, descouvrir en secret...
Mais je vous facherois, et veux estre discret.

ERASTE.

Vrayment, vous me poussez, et, contre mon envie,
Vostre presomption veut que je l'humilie:
Lisez.

VALERE.

Ces mots sont doux.

ERASTE.

Vous connoissez la main?

VALERE.

Ouy, de Lucile.

ERASTE.

Hé bien? cet espoir si certain...

VALERE, *riant.*

Adieu, seigneur Eraste.

[*Il sort.*]

GROS-RENÉ.

Il est foû, le bon sire :
Où vient-il donc pour luy de voir le mot pour rire?

ERASTE.

Certes il me surprend, et j'ignore, entre nous,
Quel diable de mistere est caché là-dessous.

GROS-RENÉ.

Son valet vient, je pense.

ERASTE.

Ouy, je le vois paroistre.
Feignons pour le jetter sur l'amour de son maistre.

SCENE IV.

MASCARILLE, ERASTE, GROS-RENÉ.

MASCARILLE.

Non, je ne trouve point d'estat plus mal-heureux
Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux.

GROS-RENÉ.

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENÉ.

Où tend Mascarille à cette heure?
Que fait-il? revient-il? va-t'il, ou s'il demeure?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ay pas esté;
Je ne vais pas aussi, car je suis arresté;
Et ne demeure point, car, tout de ce pas mesme,
Je pretens m'en aller.

ERASTE.

La rigueur est extreme.
Doucement, Mascarille.

MASCARILLE.

Ha! Monsieur, serviteur.

ERASTE.

Vous nous fuyez bien viste! hé quoy! vous fay-je peur?

MASCARILLE.

Je ne croy pas cela de vôtre courtoisie.

ERASTE.

Touche : nous n'avons plus sujet de jalousie ;
Nous devenons amis, et mes feux que j'éteins
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Pleust à Dieu !

ERASTE.

Gros-René sçait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENÉ.

Sans doute, et je te cede aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce poinct-là : nôtre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extremité ;
Mais est-ce un coup bien seur que vôtre Seigneurie
Soit des-énamourée, ou si c'est raillerie ?

ERASTE.

J'ay sceu qu'en ses amours ton maistre estoit trop bien ;
Et je serois un foû de pretendre plus rien
Aux estroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes vous me plaisez avec cette nouvelle :
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,
Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
Ouy, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous caressoit pour la seule grimace ;
Et mille fois, sçachant tout ce qui se passoit,
J'ay plaint le faux espoir dont on vous repaissoit :
On offence un brave homme alors que l'on l'abuse.
Mais d'où diantre, aprés tout, avez-vous sceu la ruse ?
Car cet engagement mutuel de leur foy
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres et moy ;

Et l'on croit jusqu'icy la chaine fort secrette
Qui rend de nos amans la flame satisfaite.

ERASTE.

Hé ! que dis-tu?

MASCARILLE

Je dis que je suis interdit,
Et ne sçay pas, Monsieur, qui peut vous avoir dit
Que, sous ce faux semblant qui trompe tout le monde
En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a serré le lien.

ERASTE.

Vous en avez menty.

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ERASTE.

Vous estes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ERASTE.

Et cette audace
Meriteroit cent coups de baston sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ERASTE.

Ha ! Gros-René.

GROS-RENÉ.

Monsieur.

ERASTE.

Je demens un discours dont je n'ay que trop peur.
[*A Mascarille.*]
Tu penses fuyr?

MASCARILLE.

Nenny.

ERASTE.

Quoy ! Lucile est la femme...

MASCARILLE.

Non, Monsieur, je raillois.

ERASTE.

Ha ! vous railliez, infame

MASCARILLE

Non, je ne raillois point.

ERASTE.

Il est donc vray ?

MASCARILLE.

Non pas ;
Je ne dis pas cela.

ERASTE.

Que dis-tu donc ?

MASCARILLE.

Helas !
Je ne dy rien de peur de mal parler.

ERASTE.

Asseure
Ou si c'est chose vraye, ou si c'est imposture.

MASCARILLE.

C'est ce qu'il vous plaira : je ne suis pas icy
Pour vous rien contester.

ERASTE.

Veux-tu dire ? Voicy,
Sans marchander, de quoy te delier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque sotte harangue.
Hé ! de grace, plutost, si vous le trouvez bon,

Donnez-moy vistement quelques coups de baston,
Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.

ERASTE.

Tu mourras, ou je veux que la verité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Helas! je la diray;
Mais peut-estre, Monsieur, que je vous fascheray.

ERASTE.

Parle; mais prend bien garde à ce que tu vas faire :
A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,
Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras

MASCARILLE.

J'y consens, rompez-moy les jambes et les bras;
Faites-moy pis encor, tuez-moy, si j'impose
En tout ce que j'ay dit icy la moindre chose.

ERASTE.

Ce mariage est vray?

MASCARILLE.

Ma langue en cet endroit
A fait un pas de clerc dont elle s'aperçoit;
Mais enfin cette affaire est comme vous la dites,
Et c'est aprés cinq jours de nocturnes visites,
Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avanthier ils sont joints de ce nœu;
Et Lucile, depuis, fait encor moins paroistre
La violente amour qu'elle porte à mon maistre,
Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en vôtre faveur son cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs secrets oster la connoissance.
Si, malgré mes sermens, vous doutez de ma foy,

Gros-René peut venir une nuit avec moy,
Et je luy feray voir, estant en sentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accez chez elle.

ERASTE.

Oste-toy de mes yeux, maraut.

MASCARILLE.

Et de grand cœur
C'est ce que je demande.

ERASTE.

Hé bien?

GROS-RENÉ.

Hébien! Monsieur,
Nous en tenons tous deux, si l'autre est veritable.

ERASTE.

Las! il ne l'est que trop, le bourreau detestable!
Je voy trop d'aparence à tout ce qu'il a dit,
Et ce qu'a fait Valere en voyant cet écrit
Marque bien leur concert, et que c'est une baye
Qui sert sans doute aux feux dont l'ingrate le paye.

SCENE V.

MARINETTE, GROS-RENÉ, ERASTE.

MARINETTE.

Je viens vous avertir que tantost, sur le soir,
Ma maistresse au jardin vous permet de la voir.

ERASTE.

Oses-tu me parler, ame double et traistresse?

Va, sors de ma presence, et dis à ta maistresse
Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voila l'état, infame, que j'en fais.

[*Il déchire la lettre.*]

MARINETTE.

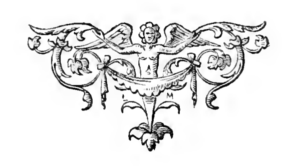
Gros-René, dy-moi donc quelle mouche le pique.

GROS-RENÉ.

M'oses-tu bien encor parler, femelle inique,
Crocodile trompeur, de qui le cœur felon
Est pire qu'un satrape ou bien qu'un Lestrigon?
Va, va rendre réponse à ta bonne maistresse,
Et luy dy bien et beau que, malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots, ny mon maistre, ny moy,
Et desormais qu'elle aille au diable avecque toy.

MARINETTE, [*seule*].

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée?
De quel demon est donc leur ame travaillée?
Quoy! faire un tel accueil à nos soins obligeans?
O! que cecy chez nous va surprendre les gens!





ACTE II

SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

Ascagne, je suis fille à secret, Dieu mercy.

ASCAGNE.

Mais pour un tel discours sommes-nous bien icy?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.

FROSINE.

Nous serions au logis beaucoup moins seurement :
Icy de tous costez on découvre aysément,
Et nous pouvons parler avec toute asseurance.

ASCAGNE.

Helas! que j'ay de peine à rompre mon silence!

FROSINE.

Oüay, cecy doit donc estre un important secret.

ASCAGNE.

Trop, puisque je le dis à vous-mesme à regret,

Et que, si je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le sçauriez point

FROSINE.

Ha! c'est me faire outrage.
Feindre à s'ouvrir à moy, dont vous avez connu
Dans tous vos interests l'esprit si retenu!
Moy nourrie avec vous, et qui tiens sous silence
Des choses qui vous sont de si grande importance!
Qui sçais...

ASCAGNE.

Ouy, vous sçavez la secrette raison
Qui cache aux yeux de tous mon sexe et ma maison;
Vous sçavez que dans celle où passa mon bas âge
Je suis pour y pouvoir retenir l'heritage
Que relaschoit ailleurs le jeune Ascagne mort,
Dont mon déguisement fait revivre le sort,
Et c'est aussi pourquoy ma bouche se dispense
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'asseurance.
Mais, avant que passer, Frosine, à ce discours,
Eclaircissez un doute où je tombe tousjours :
Se pourroit-il qu'Albert ne sceust rien du mistere
Qui masque ainsi mon sexe, et l'a rendu mon pere?

FROSINE.

En bonne foy, ce poinct sur quoy vous me pressez
Est une affaire aussi qui m'embarasse assez :
Le fond de cette intrigue est pour moy lettre close,
Et ma mere ne put m'eclaircir mieux la chose.
Quand il mourut, ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au destin de qui, mesme avant qu'il vinst au jour,
Le testament d'un oncle abondant en richesses
D'un soin particulier avoit fait des largesses,
Et que sa mere fit un secret de sa mort,

De son espoux absent redoutant le transport,
S'il voyoit chez un autre aller tout l'heritage
Dont sa maison tiroit un si grand avantage ;
Quand, dis-je, pour cacher un tel évenement,
La supposition fut de son sentiment,
Et qu'on vous prit chez nous, où vous estiez nourrie
(Vôtre mere d'accord de cette tromperie
Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis),
En faveur des presens le secret fut promis.
Albert ne l'a point sceu de nous ; et, pour sa femme,
L'ayant plus de douze ans conservé dans son ame,
Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
Son trépas impreveu ne put rien decouvrir.
Mais cependant je voy qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naissance
J'ay sceu qu'en secret mesme il lui faisoit du bien ;
Et peut-estre cela ne se fait pas pour rien
D'autre part, il vous veut porter au mariage ;
Et, comme il le pretend, c'est un mauvais langage :
Je ne sçay s'il sçauroit la supposition
Sans le déguisement ; mais la digression
Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre :
Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE.

Sçachez donc que l'amour ne sçait point s'abuser,
Que mon sexe à ses yeux n'a peu se déguiser,
Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
Ont sceu trouver le cœur d'une fille peu forte :
J'ayme enfin.

FROSINE.

Vous aymez ?

ASCAGNE.

Frosine, doucement;
N'entrez pas tout à fait dedans l'étonnement :
Il n'est pas temps encore, et ce cœur qui soupire
A bien pour vous surprendre autre chose à vous dire.

FROSINE.

Et quoy?

ASCAGNE.

J'ayme Valere.

FROSINE.

Ha ! vous avez raison :
L'objet de vôtre amour, luy dont à la maison
Vôtre imposture enleve un puissant heritage,
Et qui, de vôtre sexe ayant le moindre ombrage,
Verroit incontinent ce bien luy retourner !
C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

ASCAGNE.

J'ay dequoy toutefois surprendre plus vostre asme :
Je suis sa femme.

FROSINE.

O dieux! sa femme?

ASCAGNE.

Ouy, sa femme.

FROSINE.

Ha! certes celuy-là l'emporte, et vient à bout
De toute ma raison.

ASCAGNE.

Ce n'est pas encor tout.

FROSINE.

Encore!

ASCAGNE.

Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
Ny qu'il ait de mon sort la moindre connoissance.

FROSINE.

Ho ! poussez ; je le quitte, et ne raisonne plus,
Tant mes sens coup sur coup se treuvent confondus.
A ces enigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
Valere, dans les fers de ma sœur arresté,
Me sembloit un amant digne d'estre écouté,
Et je ne pouvois voir qu'on rebutast sa flame
Sans qu'un peu d'interest touchât pour luy mon ame.
Je voulois que Lucile aymast son entretien ;
Je blâmois ses rigueurs, et les blâmay si bien
Que moy-mesme j'entray, sans pouvoir m'en deffendre,
Dans tous les sentimens qu'elle ne pouvoit prendre.
C'estoit, en luy parlant, moy qu'il persuadoit ;
Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit,
Et ses yeux, rejettez de l'objet qui l'enflame,
Estoient comme vainqueurs receus dedans mon ame.
Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop foible, helas !
Se rendit à des soins qu'on ne luy rendoit pas,
Par un coup refleschy receut une blessure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.
Enfin, ma chere, enfin l'amour que j'eus pour luy
Se voulut expliquer, mais sous le nom d'autruy :
Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aymable
Creut rencontrer Lucile à ses vœux favorable,
Et je sceus ménager si bien cet entretien
Que du déguisement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur qui flatoit sa pensée,

Je luy dis que pour luy mon ame estoit blessée;
Mais que, voyant mon pere en d'autres sentimens,
Je devois une feinte à ses commandemens;
Qu'ainsi de nôtre amour nous ferions un mistere
Dont la nuit seulement seroit depositaire,
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien secret se devoit éviter;
Qu'il me verroit alors la mesme indifference
Qu'avant que nous eussions aucune intelligence,
Et que de son côté, de mesme que du mien,
Geste, parole, écrit, ne m'en dist jamais rien.
Enfin, sans m'arrester sur toute l'industrie
Dont j'ay conduit le fil de cette tromperie,
J'ay poussé jusqu'au bout un projet si hardy,
Et me suis assuré l'époux que je vous dy.

FROSINE.

Peste! les grans talens que vôtre esprit possede!
Diroit-on qu'elle y touche avec sa mine froide!
Cependant vous avez esté bien viste icy :
Car, je veux que la chose ait d'abord reüssi,
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issuë,
Qu'elle ne peut long-temps éviter d'estre sceuë?

ASCAGNE.

Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrester :
Ses projets seulement vont à se contenter,
Et, pourveu qu'il arrive au but qu'il se propose,
Il croit que tout le reste aprés est peu de chose.
Mais enfin aujourd'huy je me découvre à vous,
Afin que vos conseils... Mais voicy cet époux.

SCENE II.

VALERE, ASCAGNE, FROSINE.

VALERE.

Si vous estes tous deux en quelque conference
Où je vous fasse tort de mesler ma presence,
Je me retireray.

ASCAGNE.

Non, non; vous pouvez bien,
Puis que vous le faisiez, rompre nôtre entretien.

VALERE.

Moy?

ASCAGNE.

Vous-mesme.

VALERE.

Et comment?

ASCAGNE.

Je disois que Valere
Auroit, si j'estois fille, un peu trop sceu me plaire,
Et que, si je faisois tous les veux de son cœur,
Je ne tarderois guere à faire son bon-heur.

VALERE.

Ces protestations ne coutent pas grand chose,
Alors qu'à leur effet un pareil *si* s'oppose;
Mais vous seriez bien pris, si quelque évenement
Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment.

ASCAGNE.

Point du tout; je vous dy que, regnant dans vôtre ame,
Je voudrois de bon cœur couronner vôtre flame.

VALERE.

Et si c'estoit quelqu'une où par vôtre secours
Vous pussiez estre utile au bon-heur de mes jours?

ASCAGNE.

Je pourrois assez mal répondre à vôtre attente.

VALERE.

Cette confession n'est pas fort obligeante.

ASCAGNE.

Hé quoy! vous voudriez, Valere, injustement,
Qu'estant fille, et mon cœur vous aymant tendrement,
Je m'allasse engager avec une promesse
De servir vos ardeurs pour quelqu'autre maistresse?
Un si penible effort pour moy m'est interdit.

VALERE.

Mais, cela n'estant pas?

ASCAGNE.

Ce que je vous ay dit
Je l'ay dit comme fille, et vous le devez prendre
Tout de mesme.

VALERE.

Ainsi donc, il ne faut rien pretendre,
Ascagne, à des bontez que vous auriez pour nous,
A moins que le Ciel fasse un grand miracle en vous.
Bref, si vous n'estes fille, adieu vôtre tendresse;
Il ne vous reste rien qui pour nous s'interesse?

ASCAGNE.

J'ay l'esprit delicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a dequoy m'offenser
Quand il s'agit d'aymer; enfin je suis sincere;
Je ne m'engage point à vous servir, Valere,
Si vous ne m'assurez au moins absolument
Que vous gardez pour moy le mesme sentiment;

Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que, si j'estois fille, une flame plus forte
N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

VALERE.

Je n'avois jamais veu ce scrupule jaloux;
Mais, tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais icy tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE.

Mais sans fard?

VALERE.

Ouy, sans fard.

ASCAGNE.

S'il est vray, desormais
Vos interets seront les miens, je vous promets.

VALERE.

J'ay bien tost à vous dire un important mistere
Où l'effet de ces mots me sera necessaire.

ASCAGNE.

Et j'ay quelque secret de mesme à vous ouvrir
Où vôtre cœur pour moy se pourra découvrir.

VALERE.

Hé! de quelle façon cela pourroit-il estre?

ASCAGNE.

C'est que j'ay de l'amour qui n'oseroit paroistre,
Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.

VALERE.

Expliquez-vous, Ascagne, et croyez par avance
Que vostre heur est certain, s'il est en ma puissance.

ASCAGNE.

Vous promettez icy plus que vous ne croyez.

VALERE.

Non, non; dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'est pas encor temps; mais c'est une personne
Qui vous touche de prés.

VALERE.

Vostre discours m'étonne;
Pleust à Dieu que ma sœur...

ASCAGNE.

Ce n'est pas la saison
De m'expliquer, vous dis-je.

VALERE.

Et pourquoy?

ASCAGNE.

Pour raison.
Vous sçaurez mon secret quand je sçauray le vôtre.

VALERE.

J'ay besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

Ayez-le donc, et lors, nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALERE.

Adieu; j'en suis content.

ASCAGNE.

Et moy content, Valere.
[*Valere sort.*]

FROSINE.

Il croit trouver en vous l'assistance d'un frere.

SCENE III.

FROSINE, ASCAGNE, MARINETTE, LUCILE.

LUCILE.

C'en est fait; c'est ainsi que je me puis vanger;
Et, si cette action a dequoy l'affliger,
C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.
Mon frere, vous voyez une metamorphose.
Je veux cherir Valere aprés tant de fierté,
Et mes veux maintenant tournent de son côté.

ASCAGNE.

Que dites-vous, ma sœur ? comment ! courir au change?
Cette inégalité me semble trop étrange.

LUCILE.

La vostre me surprend avec plus de sujet :
De vos soins autrefois Valere estoit l'objet;
Je vous ay veu pour luy m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil et d'injustice;
Et, quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaist,
Et je vous voy parler contre son interest.

ASCAGNE.

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vostre :
Je sçay qu'il est rangé dessous les loix d'une autre ;
Et ce seroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le r'apeliez et qu'il ne revînt pas.

LUCILE.

Si ce n'est que cela, j'auray soin de ma gloire,

Et je sçay pour son cœur tout ce que j'en doy croire:
Il s'explique à mes yeux intelligiblement.
Ainsi, découvrez-luy sans peur mon sentiment;
Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
Luy va faire sçavoir que son ardeur me touche.
Quoy! mon frere, à ces mots vous restez interdit?

ASCAGNE.

Ha! ma sœur, si sur vous je puis avoir credit,
Si vous estes sensible aux prieres d'un frere,
Quittez un tel dessein, et n'ôtez point Valere
Aux vœux d'un jeune objet dont l'interest m'est cher,
Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée ayme avec violence;
A moy seul de ses feux elle fait confidence,
Et je voy dans son cœur de tendres mouvemens
A dompter la fierté des plus durs sentimens.
Ouy, vous auriez pitié de l'estat de son ame,
Connoissant de quel coup vous menacez sa flame,
Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura
Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra,
Si vous luy derobez l'amant qui peut luy plaire.
Eraste est un party qui doit vous satisfaire,
Et des feux mutuels...

LUCILE

Mon frere, c'est assez :
Je ne sçay point pour qui vous vous interessez;
Mais, de grace, cessons ce discours, je vous prie,
Et me laissez un peu dans quelque réverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle sœur, vous me desesperez,
Si vous effectuez vos desseins declarez.

SCENE IV.

MARINETTE, LUCILE.

MARINETTE.

La resolution, Madame, est assez prompte.

LUCILE.

Un cœur ne peze rien alors que l'on l'affronte;
Il court à sa vengeance, et saisit promptement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traistre! faire voir cette insolence extrême!

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moy-mesme;
Et, quoy que là-dessus je rumine sans fin,
L'aventure me passe, et j'y pers mon latin.
Car enfin aux transports d'une bonne nouvelle
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle :
De l'écrit obligeant le sien tout transporté
Ne me donnoit pas moins que de la deïté;
Et cependant jamais, à cet autre message,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne sçay, pour causer de si grands changemens,
Ce qui s'est pû passer entre ces courts momens.

LUCILE.

Rien ne s'est pû passer dont il faille estre en peine,
Puis que rien ne le doit deffendre de ma haine.
Quoy! tu voudrois chercher hors de sa lâcheté
La secrette raison de cette indignité?

Cet écrit mal-heureux dont mon ame s'accuse
Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse?

MARINETTE.

En effet; je comprends que vous avez raison,
Et que cette querelle est pure trahison.
Nous en tenons, Madame; et puis prétons l'oreille
Aux bons chiens de pendars qui nous chantent merveille,
Qui pour nous acrocher feignent tant de langueur!
Laissons à leurs beaux mots fondre nôtre rigueur,
Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous sommes!
Foin de nôtre sotise, et peste soit des hommes!

LUCILE.

Hé! bien, bien; qu'il s'en vante, et rie à nos dépens;
Il n'aura pas sujet d'en triompher long-temps;
Et je luy feray voir qu'en une ame bien faite
Le mépris suit de prés la faveur qu'on rejette.

MARINETTE.

Au moins, en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux
Quand on sçait qu'on n'a point d'avantage sur vous.
Marinette eut bon nez, quoy qu'on en puisse dire,
De ne permettre rien, un soir qu'on vouloit rire.
Quelque autre, sous espoir de *matrimonion*,
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moy, *nescio vos*.

LUCILE.

Que tu dis de folies,
Et choisis mal ton temps pour de telles saillies!
Enfin je suis touchée au cœur sensiblement,
Et, si jamais celuy de ce perfide amant,
Par un coup de bon-heur, dont j'aurois tort, je pense,
De vouloir à present concevoir l'esperance
(Car le Ciel a trop pris plaisir à m'affliger

Pour me donner celuy de me pouvoir vanger);
Quand, dis-je, par un sort à mes desirs propice,
Il reviendroit m'offrir sa vie en sacrifice,
Detester à mes pieds l'action d'aujourd'huy,
Je te deffens sur tout de me parler pour luy.
Au contraire, je veux que ton zele s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime,
Et mesme, si mon cœur estoit pour luy tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me soit alors severe,
Et tienne comme il faut la main à ma colere.

MARINETTE.

Vrayment, n'ayez point peur, et laissez faire à nous :
J'ay pour le moins autant de colere que vous;
Et je serois plûtôt fille toute ma vie,
Que mon gros traistre aussi me redonnât envie.
S'il vient...

SCENE V.

MARINETTE, LUCILE, ALBERT.

ALBERT.

Rentrez, Lucile, et me faites venir
Le precepteur : je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de luy, qui me gouverne Ascagne,
S'il sçait point quel ennuy depuis peu l'accompagne.
(Il continue seul.)
En quel gouffre de soins et de perplexité
Nous jette une action faite sans équité !

D'un enfant supposé par mon trop d'avarice
Mon cœur depuis long-temps souffre bien le supplice,
Et, quand je voy les maux où je me suis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.
Tantost je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre et misere jettée;
Tantost, pour ce fils-là qu'il me faut conserver,
Je crains cent accidens qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
J'apprehende au retour cette triste nouvelle :
« Las! vous ne sçavez pas? vous l'a-t'on annoncé?
Vostre fils a la fiévre, ou jambe, ou bras cassé. »
Enfin, à tous momens, sur quoy que je m'arreste,
Cent sortes de chagrins me roulent par la teste.
Ha!

SCENE VI.

ALBERT, METAPHRASTE

METAPHRASTE.
Mandatum tuum curo diligenter.

ALBERT.
Maistre, j'ay voulu...

METAPHRASTE.
Maistre est dit à *Magister,*
C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.
Je meure
Si je sçavois cela. Mais soit; à la bonne heure!
Maistre, donc...

METAPHRASTE.

Poursuivez.

ALBERT.

Je veux poursuivre aussi;
Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi.
Donc, encore une fois, maistre, c'est la troisiéme,
Mon fils me rend chagrin; vous sçavez que je l'ayme,
Et que soigneusement je l'ay toûjours nourry.

METAPHRASTE.

Il est vray : *Filio non potest preferri*
Nisi filius.

ALBERT.

Maistre, en discourant ensemble,
Ce jargon n'est pas fort necessaire, me semble;
Je vous croy grand Latin, et grand docteur juré,
Je m'en raporte à ceux qui m'en ont assuré;
Mais, dans un entretien qu'avec vous je destine,
N'allez point déployer toute vostre doctrine,
Faire le pedagogue, et cent mots me cracher,
Comme si vous estiez en chaire pour prescher.
Mon pere, quoy qu'il eut la teste des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait aprendre que mes heures,
Qui, depuis cinquante ans dites journellement,
Ne sont encor pour moy que du haut allemant.
Laissez donc en repos vostre science auguste,
Et que vostre langage à mon foible s'ajuste.

METAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils l'hymen semble luy faire peur,
Et, sur quelque party que je sonde son cœur,
Pour un pareil lien il est froid, et recule.

METAPHRASTE.

Peut-estre a-t'il l'humeur du frere de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le mesme fait sermon,
Et comme aussi les Grecs disent *Atanaton*.

ALBERT.

Mon Dieu, maistre éternel, laissez là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous venez parler :
Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démesler.

METAPHRASTE.

Hé bien, donc, votre fils?

ALBERT.

Je ne sçay si dans l'ame
Il ne sentiroit point une secrette flame.
Quelque chose le trouble, ou je suis fort déceu,
Et je l'aperceus hier sans en estre aperceu
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

METAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire?
Un endroit écarté, *latine secessus;*
Virgile l'a dit, *est in secessu locus...*

ALBERT.

Comment auroit-il pû l'avoir dit, ce Virgile,
Puis que je suis certain que dans ce lieu tranquile
Ame du monde enfin n'estoit lors que nous deux?

METAPHRASTE.

Virgile est nommé là comme un autheur fameux
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme tesmoin de ce qu'hier vous vistes.

ALBERT.

Et moy, je vous dis, moy, que je n'ay pas besoin

De terme plus choisi, d'autheur ny de tesmoin,
Et qu'il suffit icy de mon seul témoignage.

METAPHRASTE.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
Par les meilleurs autheurs : *Tu vivendo bonos,*
Comme on dit, *scribendo sequere peritos.*

ALBERT.

Homme ou demon, veux-tu m'entendre sans conteste?

METAPHRASTE.

Quintilien en fait le precepte.

ALBERT.

La peste
Soit du causeur!

METAPHRASTE.

Et dit là-dessus doctement
Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

ALBERT.

Je seray le diable qui t'emporte,
Chien d'homme. O! que je suis tenté d'estrange sorte
De faire sur ce mufle une application!

METAPHRASTE.

Mais qui cause, Seigneur, vôtre inflammation?
Que voulez-vous de moy?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

METAPHRASTE.

Ha! sans doute.
Vous serez satisfait, s'il ne tient qu'à cela.
Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez sagement.

METAPHRASTE.

Me voila

Tout prest de vous ouyr.

ALBERT.

Tant mieux.

METAPHRASTE.

Que je trepasse

Si je dis plus mot.

ALBERT.

Dieu vous en fasse la grace.

METAPHRASTE.

Vous n'accuserez point mon caquet desormais.

ALBERT.

Ainsi soit-il.

METAPHRASTE.

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT.

J'y vais.

METAPHRASTE.

Et n'aprehendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT.

C'est assez dit.

METAPHRASTE.

Je suis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT.

Je le croy.

METAPHRASTE.

J'ay promis que je ne dirois rien.

ALBERT.

Suffit.

METAPHRASTE.

Dés à present je suis müet.

ALBERT.

Fort bien.

METAPHRASTE.

Parlez, courage ; au moins, je vous donne audiance ;
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence,
Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALBERT.

Le traistre !

METAPHRASTE.

Mais, de grace, achevez vistement :
Depuis long-temps j'écoute ; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour

ALBERT.

Donc, bourreau detestable...

METAPHRASTE.

Hé ! bon Dieu ! voulez-vous que j'écoute à jamais?
Partageons le parler au moins, ou je m'en vais.

ALBERT.

Ma patience est bien...

METAPHRASTE.

Quoy ! voulez-vous poursuivre ?
Ce n'est pas encor fait ? *Per Jovem*, je suis yvre !

ALBERT.

Je n'ay pas dit...

METAPHRASTE.

Encor ? Bon Dieu ! que de discours !
Rien n'est-il suffisant d'en arrester le cours ?

ALBERT.

J'enrage !

METAPHRASTE.

De rechef? ô l'estrange torture!
Hé! laissez-moy parler un peu, je vous conjure;
Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas
D'un sçavant qui se tait.

ALBERT, *s'en allant.*

Parbleu! tu te tairas.

METAPHRASTE.

D'où vient fort à propos cette sentence expresse
D'un philosophe: « Parle, afin qu'on te connoisse. »
Doncques, si de parler le pouvoir m'est osté,
Pour moy, j'ayme autant perdre aussi l'humanité
Et changer mon essence en celle d'une beste.
Me voila pour huit jours avec un mal de teste.
O! que les grans parleurs sont par moy detestez!
Mais quoy! si les sçavans ne sont point écoutez,
Si l'on veut que toûjours ils ayent la bouche close,
Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose:
Que les poules dans peu devorent les renards,
Que les jeunes enfans remontrent aux vieillards,
Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébatent,
Qu'un fou fasse les loix, que les femmes combatent,
Que par les criminels les juges soient jugez,
Et par les écoliers les maistres fustigez;
Que le malade au sain presente le remede;
Que le liévre craintif...

(*Albert luy vient sonner aux oreilles une cloche qui le fait fuir.*)

Misericorde! à l'ayde!





ACTE III

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE.

Le Ciel par fois seconde un dessein temeraire,
Et l'on sort comme on peut d'une meschante affaire.
Pour moy, qu'une imprudence a trop fait discourir,
Le remede plus prompt où j'ay sceu recourir,
C'est de pousser ma pointe, et dire en diligence
A nostre vieux patron toute la manigance.
Son fils, qui m'embarasse, est un évaporé ;
L'autre, diable ! disant ce que j'ay declaré,
Gare une irruption sur nôtre friperie :
Au moins, avant qu'on puisse échaufer sa furie,
Quelque chose de bon nous pourra succeder,
Et les vieillards entre eux se pourront accorder.
C'est ce qu'on va tenter, et, de la part du nostre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vay trouver l'autre.

SCENE II.

MASCARILLE, ALBERT.

ALBERT.

Qui frape?

MASCARILLE.

Amis.

ALBERT.

Ho! ho! qui te peut amener,
Mascarille?

MASCARILLE.

Je viens, Monsieur, pour vous donner
Le bon jour.

ALBERT.

Ha! vrayment, tu prends beaucoup de peine;
De tout mon cœur, bon jour.

[*Il rentre.*]

MASCARILLE.

La replique est soudaine.
Quel homme brusque!

[*Il frappe à la porte.*]

ALBERT.

Encor!

MASCARILLE.

Vous n'avez pas ouy,
Monsieur.

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bon jour?

MASCARILLE.

Ouy.

ALBERT.

Hé bien ! bon jour, te dy-je.

[*Il rentre.*]

MASCARILLE.

Ouy; mais je viens encore
Vous saluer au nom du seigneur Polidore.

ALBERT

Ha ! c'est un autre fait. Ton maistre t'a chargé
De me salüer ?

MASCARILLE.

Ouy.

ALBERT.

Je luy suis obligé ;
Va, que je luy souhaite une joye infinie.

[*Il veut rentrer.*]

MASCARILLE.

Cet homme est ennemy de la ceremonie.

[*Il frappe.*]

Je n'ay pas achevé, Monsieur, son compliment :
Il voudroit vous prier d'une chose instamment.

ALBERT.

Hé bien ! quand il voudra je suis à son service.

[*Il rentre.*]

MASCARILLE, [*l'arrêtant*].

Attendez, et souffrez qu'en deux mots je finisse.
Il souhaite un moment pour vous entretenir
D'une affaire importante, et doit icy venir.

ALBERT.

Hé ! quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler ?

MASCARILLE.

Un grand secret, vous dy-je,
Qu'il vient de découvrir en ce mesme moment,
Et qui sans doute importe à tous deux grandement.
Voila mon ambassade.

[Il s'en va.] .

SCENE III.

ALBERT.

O juste Ciel ! je tremble !
Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.
Quelque tempeste va renverser mes desseins,
Et ce secret sans doute est celuy que je crains.
L'espoir de l'interest m'a fait quelque infidele,
Et voila sur ma vie une tache éternelle !
Ma fourbe est découverte. O! que la verité
Se peut cacher long-temps avec difficulté,
Et qu'il eust mieux valu pour moy, pour mon estime,
Suivre les mouvemens d'une peur legitime,
Par qui je me suis veu tenté plus de vingt fois
De rendre à Polidore un bien que je luy dois,
De prevenir l'éclat où ce coup-cy m'expose,
Et faire qu'en douceur passast toute la chose !
Mais, helas ! c'en est fait, il n'est plus de saison,
Et ce bien, par la fraude entré dans ma maison,
N'en sera point tiré que dans cette sortie
Il n'entraisne du mien la meilleure partie.

SCENE IV.

ALBERT, POLIDORE

POLIDORE.

S'estre ainsi marié sans qu'on en ait sceu rien !
Puisse cette action se terminer à bien !
Je ne sçay qu'en attendre, et je crains fort du pere
Et la grande richesse et la juste colere.
Mais je l'apperçoy seul.

ALBERT

Dieu ! Polidore vient !

POLIDORE

Je tremble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

POLIDORE.

Par où luy débuter ?

ALBERT.

Quel sera mon langage ?

POLIDORE

Son ame est toute emeuë.

ALBERT.

Il change de visage.

POLIDORE.

Je voy, seigneur Albert, au trouble de vos yeux,
Que vous sçavez desja qui m'ameine en ces lieux.

ALBERT.

Helas ! ouy.

POLIDORE.

La nouvelle a droit de vous surprendre,
Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

J'en doy rougir de honte et de confusion.

POLIDORE.

Je treuve condamnable une telle action,
Et je ne pretens point excuser le coupable.

ALBERT.

Dieu fait misericorde au pecheur miserable

POLIDORE.

C'est ce qui doit par vous estre consideré.

ALBERT.

Il faut estre chrestien.

POLIDORE.

Il est tres-assuré.

ALBERT.

Grace, au nom de Dieu, grace, ô seigneur Polidore.

POLIDORE.

Eh ! c'est moy qui de vous presentement l'implore.

ALBERT.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE.

Je dois en cet état estre plutost que vous.

ALBERT.

Prenez quelque pitié de ma triste avanture.

POLIDORE.

Je suis le suppliant dans une telle injure.

ALBERT.

Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE.

Vous me rendez confus de tant d'humilité.

ALBERT.

Pardon, encore un coup.

POLIDORE.

Helas! pardon vous-mesme.

ALBERT.

J'ay de cette action une douleur extréme.

POLIDORE.

Et moy, j'en suis touché de mesme au dernier poinct.

ALBERT.

J'ose vous convier qu'elle n'éclate point.

POLIDORE.

Helas! seigneur Albert, je ne veux autre chose.

ALBERT.

Conservons mon honneur.

POLIDORE.

Hé! ouy, je m'y dispose.

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous-mesme en resoudrez.

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez :
De tous ces interests je vous feray le maistre,
Et je suis trop content si vous le pouvez estre.

ALBERT.

Ha! quel homme de Dieu! quel excez de douceur!

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-mesme, aprés un tel mal-heur!

ALBERT.

Que puissiez-vous avoir toutes choses prosperes!

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne!

ALBERT.

Embrassons-nous en freres.

POLIDORE.

J'y consens de grand cœur, et me réjoüis fort
Que tout soit terminé par un heureux accord.

ALBERT.

J'en rends graces au Ciel.

POLIDORE.

Il ne vous faut rien feindre,
Vôtre ressentiment me donnoit lieu de craindre;
Et, Lucile tombée en faute avec mon fils,
Comme on vous voit puissant et de biens et d'amis...

ALBERT.

Heu? que parlez-vous là de faute et de Lucile?

POLIDORE.

Soit ; ne commençons point un discours inutile ·
Je veux bien que mon fils y trempe grandement;
Mesme, si cela fait à vostre allegement,
J'avoüeray qu'à luy seul en est toute la faute;
Que vostre fille avoit une vertu trop haute
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur
Sans l'incitation d'un méchant suborneur;
Que le traistre a seduit sa pudeur innocente,
Et de vôtre conduite ainsi destruit l'attente;
Puis que la chose est faite, et que, selon mes veux,
Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne ramentevons rien, et reparons l'offence
Par la solemnité d'une heureuse aliance.

ALBERT, *à part.*

O! Dieu, quelle méprise! et qu'est-ce qu'il m'aprend!
Je rentre icy d'un trouble en un autre aussi grand :
Dans ces divers transports je ne sçay que répondre,
Et, si je dis un mot, j'ay peur de me confondre.

POLIDORE.

A quoy pensez-vous là, seigneur Albert?

ALBERT.

A rien.

Remettons, je vous prie, à tantost l'entretien :
Un mal subit me prend qui veut que je vous laisse.

SCENE V.

POLIDORE.

Je lis dedans son ame, et voy ce qui le presse.
A quoy que sa raison l'eust desja disposé,
Son déplaisir n'est pas encor tout apaisé.
L'image de l'affront luy revient, et sa fuite
Tasche à me déguiser le trouble qui l'agite.
Je prens part à sa honte, et son deüil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de temps remette son esprit :
La douleur trop contrainte aysement se redouble.
Voicy mon jeune foû d'où nous vient tout ce trouble.

SCENE VI.

POLIDORE, VALERE.

POLIDORE.

Enfin, le beau mignon, vos bons déportemens
Troubleront les vieux jours d'un pere à tous momens.

Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles;
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

VALERE.

Que fais-je tous les jours qui soit si criminel?
Enquoy meriter tant le courroux paternel?

POLIDORE.

Je suis un estrange homme, et d'une humeur terrible,
D'accuser un enfant si sage et si paisible!
Las! il vit comme un saint, et dedans la maison
Du matin jusqu'au soir il est en oraison.
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit, ô la grande imposture!
Qu'il n'a consideré pere ny parenté
En vingt occasions, horrible fausseté!
Que, de fraische memoire, un furtif hymenée
A la fille d'Albert a joint sa destinée
Sans craindre de la suite un desordre puissant,
On le prend pour un autre, et le pauvre innocent
Ne sçait pas seulement ce que je luy veux dire!
Ha! chien, que j'ay receu du Ciel pour mon martire,
Te croiras-tu toûjours, et ne pourray-je pas
Te voir estre une fois sage avant mon trépas?

VALERE, *seul.*

D'où peut venir ce coup? Mon ame embarassée
Ne voit que Mascarille où jetter sa pensée.
Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu :
Il faut user d'adresse et me contraindre un peu
Dans ce juste courroux.

SCENE VII.

MASCARILLE, VALERE.

VALERE.

Mascarille, mon pere,
Que je viens de trouver, sçait toute nostre affaire.

MASCARILLE

Il la sçait?

VALERE.

Ouy.

MASCARILLE.

D'où diantre a-t-il pû la sçavoir?

VALERE.

Je ne sçay point sur qui ma conjecture asseoir;
Mais enfin d'un succez cette affaire est suivie
Dont j'ay tous les sujets d'avoir l'ame ravie.
Il ne m'en a pas dit un mot qui fust fascheux :
Il excuse ma faute, il approuve mes feux,
Et je voudrois sçavoir qui peut estre capable
D'avoir pû rendre ainsi son esprit si traitable.
Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçoy.

MASCARILLE.

Et que me diriez-vous, Monsieur, si c'estoit moy
Qui vous eust procuré cette heureuse fortune?

VALERE.

Bon, bon! tu voudrois bien icy m'en donner d'une.

MASCARILLE.

C'est moy, vous dis-je, moy, dont le patron le sçait,
Et qui vous ay produit ce favorable effet.

VALERE.

Mais, là, sans te railler?

MASCARILLE.

Que le diable m'emporte
Si je fais raillerie, et s'il n'est de la sorte!

VALERE.

Et qu'il m'entraîne, moy, si tout presentement
Tu n'en vas recevoir le juste payement.

MASCARILLE.

Ha! Monsieur, qu'est-ce cy? Je deffends la surprise.

VALERE.

C'est la fidelité que tu m'avois promise?
Sans ma feinte jamais tu n'eusses avoüé
Le trait que j'ay bien creu que tu m'avois joüé.
Traistre, de qui la langue, à causer trop habile,
D'un pere contre moy vient d'eschaufer la bile,
Qui me pers tout à fait, il faut sans discourir
Que tu meures.

MASCARILLE.

Tout beau! Mon ame pour mourir
N'est pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le succez qu'aura cette avanture.
J'ay de fortes raisons qui m'ont fait révéler
Un hymen que vous-mesme aviez peine à celer;
C'estoit un coup d'État, et vous verrez l'issuë
Condamner la fureur que vous avez conceuë.
Dequoy vous fâchez-vous, pourveu que vos souhaits
Se trouvent par mes soins plainement satisfaits,
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous estes?

VALERE.

Et si tous ces discours ne sont que des sornetes?

MASCARILLE.

Toûjours serez-vous lors à temps pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
Dieu fera pour les siens, et, content dans la suite,
Vous me remercîrez de ma rare conduite.

VALERE.

Nous verrons. Mais Lucile...

MASCARILLE.

Alte! Son pere sort.

SCENE VIII.

VALERE, ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT.

Plus je reviens du trouble où j'ay donné d'abord,
Plus je me sens piqué de ce discours estrange
Sur qui ma peur prenoit un si dangereux change,
Car Lucile soutient que c'est une chançon,
Et m'a parlé d'un air à m'oster tout soupçon.
[*A Valere.*]
Ha! Monsîeur, est-ce vous de qui l'audace insigne
Met en jeu mon honneur et fait ce conte indigne?

MASCARILLE.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,
Et contre vôtre gendre ayez moins de courroux.

ALBERT.

Comment gendre, coquin? Tu portes bien la mine
De pousser les ressorts d'une telle machine,
Et d'en avoir esté le premier inventeur.

MASCARILLE.

Je ne vois icy rien à vous mettre en fureur.

ALBERT.

Trouves-tu beau, dy-moy, de diffamer ma fille,
Et faire un tel scandale à toute une famille?

MASCARILLE.

Le voila prest de faire en tout vos volontez.

ALBERT.

Que voudrois-je, sinon qu'il dist des veritez?
Si quelque intention le pressoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit estre honneste et civile.
Il falloit l'attaquer du costé du devoir.
Il falloit de son pere implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte
Qui porte à la pudeur une sensible atteinte.

MASCARILLE.

Quoy! Lucile n'est pas sous des liens secrets
A mon maistre?

ALBERT.

Non, traistre, et n'y sera jamais.

MASCARILLE.

Tout doux; et, s'il est vray que ce soit chose faite,
Voulez-vous l'aprouver, cette chaisne secrette?

ALBERT.

Et, s'il est constant, toy, que cela ne soit pas,
Veux-tu te voir casser les jambes et les bras?

VALERE.

Monsieur, il est aisé de vous faire paroistre
Qu'il dit vray.

ALBERT.

Bon! voila l'autre encor, digne maistre
D'un semblable valet. O les menteurs hardis!

MASCARILLE.

D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis.

VALERE.

Quel seroit notre but de vous en faire accroire?

ALBERT.

Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE

Mais venons à la preuve, et, sans nous quereller,
Faites sortir Lucile, et la laissez parler.

ALBERT.

Et si le dementy par elle vous en reste?

MASCARILLE.

Elle n'en fera rien, Monsieur, je vous proteste.
Promettez à leurs vœux vôtre consentement,
Et je veux m'exposer au plus dur châtiment
Si de sa propre bouche elle ne vous confesse
Et la foy qui l'engage et l'ardeur qui la presse.

ALBERT.

Il faut voir cette affaire.

MASCARILLE.

Allez; tout ira bien.

ALBERT.

Hola! Lucile, un mot.

VALERE.

Je crains...

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

SCENE IX.

VALERE, ALBERT, MASCARILLE, LUCILE.

MASCARILLE.

[*A Lucile.*]

Seigneur Albert, au moins, silence. Enfin, Madame,
Toute chose conspire au bon-heur de vôtre ame,
Et monsieur vostre pere, averty de vos feux,
Vous laisse vôtre epoux, et confirme vos veux,
Pourveu que, bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de vôtre aveu confirment nos paroles.

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin assuré?

MASCARILLE.

Bon! me voila déja d'un beau titre honoré!

LUCILE.

Sçachons un peu, Monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galand qu'aujourd'huy l'on publie.

VALERE.

Pardon, charmant objet; un valet a parlé,
Et j'ay veu malgré moy nôtre hymen revelé.

LUCILE.

Nostre hymen?

VALERE.

On sçait tout, adorable Lucile,
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE.

Quoy! l'ardeur de mes feux vous a fait mon epoux?

VALERE.

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux;
Mais j'impute bien moins ce bon-heur de ma flame
A l'ardeur de vos feux qu'aux bontez de vôtre ame.
Je sçay que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'estoit un secret que vous vouliez cacher,
Et j'ay de mes transports forcé la violence
A ne point violer vostre expresse deffence.
Mais...

MASCARILLE.

Et bien, ouy, c'est moy; le grand mal que voila!

LUCILE.

Est-il une imposture égale à celle-là?
Vous l'osez soutenir en ma presence mesme,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratageme?
O le plaisant amant, dont la galante ardeur
Veut blesser mon honneur, au défaut de mon cœur,
Et que mon pere, ému de l'éclat d'un sot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte!
Quand tout contribueroit à vôtre passion,
Mon pere, les destins, mon inclination,
On me verroit combattre, en ma juste colere,
Mon inclination, les destins, et mon pere;
Perdre mesme le jour avant que de m'unir
A qui par ce moyen auroit creu m'obtenir.
Allez; et, si mon sexe avecque bien-seance
Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainsi.

VALERE, [*à Mascarille*].

C'en est fait; son courroux ne peut estre adoucy.

MASCARILLE.

Laissez-moy luy parler. Eh! Madame, de grace,
A quoy bon maintenant toute cette grimace?
Quelle est vostre pensée, et quel bouru transport
Contre vos propres veux vous fait roidir si fort?
Si monsieur vostre pere estoit homme farouche,
Passe; mais il permet que la raison le touche,
Et luy-mesme m'a dit qu'une confession
Vous va tout obtenir de son affection.
Vous sentez, je croy bien, quelque petite honte
A faire un libre aveu de l'amour qui vous dompte;
Mais, s'il vous a fait prendre un peu de liberté,
Par un bon mariage on voit tout rajusté;
Et, quoy que l'on reproche au feu qui vous consomme,
Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme.
On sçait que la chair est fragile quelque-fois,
Et qu'une fille enfin n'est ny caillou ny bois.
Vous n'avez pas esté sans doute la premiere,
Et vous ne serez pas, que je croy, la derniere.

LUCILE.

Quoy! vous pouvez ouir ces discours effrontez,
Et vous ne dites mot à ces indignitez?

ALBERT.

Que veux-tu que je die? une telle avanture
Me met tout hors de moy.

MASCARILLE.

Madame, je vous jure
Que desja vous devriez avoir tout confessé.

LUCILE.

Et quoy donc confesser?

MASCARILLE.

Quoy? ce qui s'est passé
Entre mon maistre et vous; la belle raillerie!

LUCILE.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton maistre et moy?

MASCARILLE

Vous devez, que je croy,
En sçavoir un peu plus de nouvelles que moy,
Et pour vous cette nuit fut trop douce pour croire
Que vous puissiez si viste en perdre la memoire.

LUCILE.

C'est trop souffrir, mon pere, un impudent valet.
[*Elle lui donne un soufflet.*]

SCENE X.

VALERE, MASCARILLE, ALBERT.

MASCARILLE.

Je croy qu'elle me vient de donner un soufflet.

ALBERT.

Va, coquin, scelerat, sa main vient sur ta jouë
De faire une action dont son pere la louë.

MASCARILLE.

Et, nonobstant cela, qu'un diable en cet instant
M'emporte si j'ay dit rien que de tres-constant.

ALBERT.

Et, nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille
Si tu portes fort loin une audace pareille.

MASCARILLE.

Voulez-vous deux témoins qui me justifieront?

ALBERT.

Veux-tu deux de mes gens qui te bastonneront?

MASCARILLE.

Leur rapport doit au mien donner toute creance.

ALBERT.

Leurs bras peuvent du mien reparer l'impuissance.

MASCARILLE.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

ALBERT.

Je te dis que j'auray raison de tout cecy.

MASCARILLE.

Connoissez-vous Ormin, ce gros notaire habile?

ALBERT.

Connois-tu bien Grimpant, le bourreau de la ville?

MASCARILLE.

Et Simon le tailleur, jadis si recherché?

ALBERT.

Et la potence mise au milieu du marché?

MASCARILLE.

Vous verrez confirmer par eux cet hymenée.

ALBERT.

Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE.

Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foy.

ALBERT.

Ce sont eux qui dans peu me vangeront de toy.

MASCARILLE.

Et ces yeux les ont veu s'entredonner parole.

ALBERT.

Et ces yeux te verront faire la capriole.

MASCARILLE.
Et pour signe Lucile avoit un voile noir.
ALBERT.
Et pour signe ton front nous le fait assez voir.
MASCARILLE.
O l'obstiné vieillard!
ALBERT.
O le fourbe damnable!
Va, rend grace à mes ans, qui me font incapable
De punir sur le champ l'affront que tu me fais :
Tu n'en pers que l'attente, et je te le promets.

SCENE XI.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.
Hé bien! ce beau succez que tu devois produire...
MASCARILLE.
J'entens à demy mot ce que vous voulez dire.
Tout s'arme contre moy; pour moy de tous costez
Je voy coups de baston et gibets apprestez :
Aussi, pour estre en paix dans ce desordre extreme,
Je me vais d'un rocher precipiter moy-mesme,
Si, dans le desespoir dont mon cœur est outré,
Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré.
Adieu, Monsieur.
VALERE.
Non, non; ta fuite est superfluë :
Si tu meurs, je pretends que ce soit à ma veuë.

MASCARILLE.

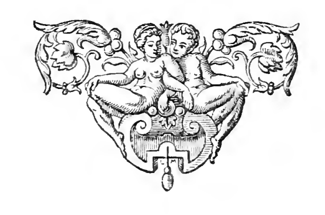
Je ne sçaurois mourir quand je suis regardé,
Et mon trespas ainsi se verroit retardé.

VALERE.

Suy-moy, traistre, suy-moy; mon amour en furie
Te fera voir si c'est matiere à raillerie.

MASCARILLE.

Mal-heureux Mascarille! à quels maux aujourd'huy
Te vois-tu condamné pour le peché d'autruy!





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

L'AVANTURE est fascheuse.

ASCAGNE.

Ah! ma chere Frosine,
Le sort absolument a conclu ma ruine.
Cette affaire, venuë au point où la voila,
N'est pas assurément pour en demeurer là;
Il faut qu'elle passe outre; et Lucile et Valere,
Surpris des nouveautez d'un semblable mistere,
Voudront chercher un jour dans ces obscuritez,
Par qui tous mes projets se verront avortez.
Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratageme,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé luy-même,
S'il arrive une fois que mon sort éclaircy
Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,
Jugez s'il aura lieu de souffrir ma presence :

Son interest détruit me laisse à ma naissance;
C'est fait de sa tendresse, et, quelque sentiment
Où pour ma fourbe alors pust estre mon amant,
Voudra-t'il avoüer pour espouse une fille
Qu'il verra sans apuy de biens et de famille?

FROSINE.

Je trouve que c'est là raisonné comme il faut;
Mais ces reflexions devoient venir plutost.
Qui vous a jusqu'icy caché cette lumiere?
Il ne falloit pas estre une grande sorciere
Pour voir, dés le moment de vos desseins pour luy,
Tout ce que vôtre esprit ne voit que d'aujourd'huy.
L'action le disoit, et, dés que je l'ay sceuë,
Je n'en ay preveu guere une meilleure issuë.

ASCAGNE.

Que dois-je faire enfin? Mon trouble est sans pareil :
Mettez-vous en ma place, et me donnez conseil.

FROSINE.

Ce doit estre à vous-mesme, en prenant vostre place,
A me donner conseil dessus cette disgrace :
Ça, je suis maintenant vous, et vous estes moy;
Conseillez-moy, Frosine, au poinct où je me voy.
Quel remede treuver? dites, je vous en prie.

ASCAGNE.

Helas! ne traitez point cecy de raillerie.
C'est prendre peu de part à mes cuisans ennuis
Que de rire, et de voir les termes où j'en suis.

FROSINE.

Non vrayement, tout de bon, vôtre ennuy m'est sensible,
Et pour vous en tirer je ferois mon possible.
Mais que puis-je aprés tout? Je voy fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de vôtre amour.

ASCAGNE.
Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.
FROSINE.
Ha! pour cela tousjours il est assez bonne heure :
La mort est un remede à trouver quand on veut,
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.
ASCAGNE.
Non, non, Frosine, non ; si vos conseils propices
Ne conduisent mon sort parmy ces precipices,
Je m'abandonne toute aux traits du desespoir.
FROSINE.
Sçavez-vous ma pensée? Il faut que j'aille voir
La... Mais Eraste vient qui pourroit nous distraire;
Nous pourrons en marchant parler de cette affaire.
Allons, retirons-nous.

SCENE II.

ERASTE, GROS-RENÉ.

ERASTE.
Encore rebuté?
GROS-RENÉ.
Jamais ambassadeur ne fut moins écouté :
A peine ay-je voulu luy porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle
Qu'elle m'a répondu, tenant son quant-à-moy :
« Va, va; je fais etat de luy comme de toy;
Dy-luy qu'il se promeine » ; et, sur ce beau langage,

Pour suivre son chemin m'a tourné le visage.
Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau,
Lâchant un : « Laisse-nous, beau valet de carreau »,
M'a planté là comme elle, et mon sort et le vostre
N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ERASTE.

L'ingrate! recevoir avec tant de fierté
Le prompt retour d'un cœur justement emporté!
Quoy! le premier transport d'un amour qu'on abuse
Sous tant de vray-semblance est indigne d'excuse,
Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal,
Devoit estre insensible au bon-heur d'un rival?
Tout autre n'eust pas fait mesme chose en ma place,
Et se fust moins laissé surprendre à tant d'audace?
De mes justes soupçons suis-je sorty trop tard?
Je n'ay point attendu de sermens de sa part;
Et, lors que tout le monde encor ne sçait qu'en croire,
Ce cœur impatient luy rend toute sa gloire,
Il cherche à s'excuser, et le sien voit si peu
Dans ce profond respect la grandeur de mon feu?
Loin d'assurer une ame, et luy fournir des armes
Contre ce qu'un rival luy veut donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
Et rejette de moy message, écrit, abord?
Ha! sans doute un amour a peu de violence,
Qu'est capable d'éteindre une si foible offence,
Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur
Descouvre assez pour moy tout le fond de son cœur,
Et de quel prix doit estre à present à mon ame
Tout ce dont son caprice a pû flater ma flame.
Non, je ne pretens plus demeurer engagé
Pour un cœur où je voy le peu de part que j'ay;

Et, puis que l'on témoigne une froideur extréme
A conserver les gens, je veux faire de mesme.

GROS-RENÉ.

Et moy de mesme aussi; soyons tous deux fâchez,
Et mettons nostre amour au rang des vieux pechez:
Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et luy faire sentir que l'on a du courage.
Qui souffre ses mespris les veut bien recevoir.
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole si haute.
O! qu'elles nous sont bien fieres par nostre faute!
Je veux estre pendu si nous ne les verrions
Sauter à nostre coû plus que nous ne voudrions
Sans tous ces vils devoirs dont la pluspart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siecle où nous sommes.

ERASTE.

Pour moy, sur toute chose un mépris me surprend;
Et, pour punir le sien par un autre aussi grand,
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flame.

GROS-RENÉ

Et moy, je ne veux plus m'embarasser de femme;
A toutes je renonce, et crois, en bonne foy,
Que vous feriez fort bien de faire comme moy.
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maistre,
Un certain animal difficile à connoistre,
Et de qui la nature est fort encline au mal,
Et, comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Dureroit cent mil ans, aussi, sans repartie,
La femme est tousjours femme, et jamais ne sera
Que femme tant qu'entier le monde durera.

D'où vient qu'un certain Grec dit que sa teste passe
Pour un sable mouvant : car goustez bien, de grace,
Ce raisonnement-cy, lequel est des plus forts :
Ainsi que la teste est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une beste,
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la teste,
Que tout ne soit pas bien reglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras ;
La partie brutale alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut ; l'un demande du moû,
L'autre du dur ; enfin tout va sans sçavoir où ·
Pour montrer qu'icy bas, ainsi qu'on l'interprete,
La teste d'une femme est comme la giroüette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent.
C'est pourquoy le cousin Aristote souvent
La compare à la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison (car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aymons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude),
Par comparaison donc, mon maistre, s'il vous plaist,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroist,
Vient à se courroucer, le vent soufle, et ravage,
Les flots contre les flots font un remu-menage
Horrible, et le vaisseau, malgré le nautonier,
Va tantost à la cave, et tantost au grenier,
Ainsi, quand une femme a sa teste fantasque,
On voit une tempeste en forme de bourrasque,
Qui veut competiter par de certains... propos ;
Et lors un... certain vent, qui par... de certains flots

De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
Quand... Les femmes enfin ne valent pas le diable.

ERASTE.

C'est fort bien raisonner.

GROS-RENÉ.

Assez bien, Dieu mercy.
Mais je les voy, Monsieur, qui passent par icy.
Tenez-vous ferme au moins.

ERASTE.

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENÉ.

J'ay bien peur que ses yeux resserrent vostre chaisne.

SCENE III.

ERASTE, LUCILE, MARINETTE, GROS-RENÉ

MARINETTE.

Je l'aperçois encor; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'estre foible à ce poinct.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ERASTE.

Non, non; ne croyez pas, Madame
Que je revienne encor vous parler de ma flame :
C'en est fait; je me veux guerir, et connois bien
Ce que de vôtre cœur a possedé le mien.

Un courroux si constant pour l'ombre d'une offence
M'a trop bien éclairé de vostre indifference,
Et je dois vous monstrer que les traits du mépris
Sont sensibles sur tout aux genereux esprits.
Je l'avoüeray, mes yeux observoient dans les vostres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvez dans tous les autres,
Et le ravissement où j'estois de mes fers
Les auroit preferez à des sceptres offerts;
Ouy, mon amour pour vous sans doûte estoit extreme,
Je vivois tout en vous, et, je l'avoüeray mesme,
Peut-estre qu'aprés tout j'auray, quoy qu'outragé,
Assez de peine encore à m'en voir dégagé;
Possible que, malgré la cure qu'elle essaye,
Mon ame saignera long-temps de cette playe,
Et qu'affranchy d'un joug qui faisoit tout mon bien,
Il faudra se resoudre à n'aymer jamais rien.
Mais enfin il n'importe; et, puis que vostre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous rameine,
C'est la derniere icy des importunitez
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutez.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute entiere,
Monsieur, et m'épargner encor cette derniere.

ERASTE.

Hé bien, Madame, hé bien, ils seront satisfaits :
Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais,
Puisque vous le voulez; que je perde la vie
Lors que de vous parler je reprendray l'envie.

LUCILE.

Tant mieux; c'est m'obliger.

ERASTE.

Non, non; n'ayez pas peur

Que je fausse parole; eussay-je un foible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer vôtre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

ERASTE.

Moy-mesme de cent coups je percerois mon sein
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir aprés ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit; n'en parlons donc plus.

ERASTE.

Ouy, ouy, n'en parlons plus,
Et, pour trancher icy tous propos superflus
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux sans retour sortir de vôtre chaisne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voicy vostre portrait : il presente à la veuë
Cent charmes merveilleux dont vous estes pourveuë ;
Mais il cache sous eux cent deffauts aussi grans,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rens.

GROS-RENÉ.

Bon !

LUCILE.

Et moy, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voila le diamant que vous m'aviez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien !

ERASTE.

Il est à vous encor ce bracelet.

LUCILE.

Et cette agathe à vous qu'on fit mettre en cachet.

ERASTE *lit.*

Vous m'aymez d'une amour extreme,
Eraste, et de mon cœur voulez estre éclaircy :
Si je n'ayme Eraste de mesme,
Au moins aimay-je fort qu'Eraste m'ayme ainsi.

LUCILE.

ERASTE *continue.*

Vous m'asseuriez par là d'agréer mon service .
C'est une fausseté digne de ce supplice.

[*Il déchire la lettre.*]

LUCILE *lit.*

J'ignore le destin de mon amour ardente,
Et jusqu'à quand je soufriray ;
Mais je sçays, ô beauté charmante,
Que toujours je vous aymeray.

ERASTE.

[*Elle continue.*]
Voila qui m'asseuroit à jamais de vos feux,
Et la main et la lettre ont menty toutes deux.

[*Elle déchire la lettre.*]

GROS-RENÉ.

Poussez.

ERASTE.

Elle est de vous, suffit; mesme fortune.

MARINETTE, [*à Lucile*].

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ, [*à Eraste*].

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE, [*à Lucile*].

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin, voila le reste.

ERASTE.

Et, grace au Ciel, c'est tout.
Que sois-je exterminé si je ne tiens parole!

LUCILE.

Me confonde le Ciel si la mienne est frivole.

ERASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE, [*à Lucile*].

Voila qui va des mieux.

GROS-RENÉ, [*à Eraste*].

Vous triomphez.

MARINETTE, [*à Lucile*].

Allons, ostez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ, [*à Eraste*].

Retirez-vous aprés cet effort de courage.

MARINETTE, [*à Lucile*].

Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENÉ, [*à Eraste*].

Que faut-il davantage?

ERASTE.

Ha! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regreter, et je le sçay fort bien.

LUCILE.

Eraste, Eraste, un cœur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement reparer par un autre.

ERASTE.

Non, non, cherchez par tout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie :
J'aurois tort d'en former encore quelque envie,
Mes plus ardens respects n'ont pû vous obliger,
Vous avez voulu rompre, il n'y faut plus songer,
Mais personne aprésmoi, quoy qu'on vous fasse entendre
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE.

Quand on ayme les gens, on les traite autrement,
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ERASTE.

Quand on ayme les gens, on peut de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'ame saisie ;
Mais, alors qu'on les ayme, on ne peut en effet
Se resoudre à les perdre, et vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ERASTE.

On voit d'un œil plus doux une offence amoureuse.

LUCILE.

Non, vôtre cœur, Eraste, estoit mal enflammé.

ERASTE.

Non Lucile, jamais vous ne m'avez aymé.

LUCILE.

Eh! je croy que cela foiblement vous soucie :
Peut-estre en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie
Si je... Mais laissons là ces discours superflus,
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ERASTE.

Pourquoy?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ERASTE.

Nous rompons?

LUCILE.

Ouy vrayement. Quoy! n'en est-ce pas fait?

ERASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait?

LUCILE.

Comme vous.

ERASTE.

Comme moy!

LUCILE.

Sans doute c'est foiblesse
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ERASTE.

Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moy! point du tout; c'est vous qui l'avez resolu.

ERASTE.

Moy! je vous ay creu là faire un plaisir extreme.

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-mesme.

ERASTE.

Mais, si mon cœur encor revouloit sa prison,
Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon?...

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien; ma foiblesse est trop grande,
J'aurois peur d'accorder trop tost vostre demande.

ERASTE.

Ha! vous ne pouvez pas trop tost me l'accorder,

Ny moy sur cette peur trop tost le demander;
Consentez-y, Madame, une flame si belle
Doit pour vostre interest demeurer immortelle.
Je le demande enfin; me l'accorderez-vous,
Ce pardon obligeant?

LUCILE.

Remenez-moy chez nous.

SCENE IV.

MARINETTE, GROS-RENÉ

MARINETTE.

O la lâche personne!

GROS-RENÉ.

Ha! le foible courage!

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ.

J'en suis gonflé de rage :
Ne t'imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE.

Et ne pense pas, toy, trouver ta dupe aussi.

GROS-RENÉ.

Vien, vien froter ton nez auprés de ma colere.

MARINETTE.

Tu nous prens pour une autre, et tu n'as pas affaire
A ma sotte maistresse. Ardez le beau museau,
Pour nous donner envie encore de sa peau!

Moy, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face?
Moy, je te chercherois? ma foy, l'on t'en fricasse
Des filles comme nous.

GROS-RENÉ.

Ouy? tu le prens par là?
Tien, tien, sans y chercher tant de façons, voila
Ton beau galand de neige avec ta nompareille ;
Il n'aura plus l'honneur d'estre sur mon oreille.

MARINETTE.

Et toy, pour te monstrer que tu m'es à mépris,
Voila ton demy-cent d'épingles de Paris
Que tu me donnas hier avec tant de fanfarre.

GROS-RENÉ.

Tiens, encor ton coûteau; la piece est riche et rare :
Il te coûta six blancs lors que tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tiens, tes ciseaux avec ta chaisne de leton.

GROS-RENÉ.

J'oubliois d'avant-hier ton morceau de fromage;
Tien : je voudrois pouvoir rejetter le potage
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toy.

MARINETTE.

Je n'ay point maintenant de tes lettres sur moy;
Mais j'en feray du feu jusques à la derniere.

GROS-RENÉ.

Et des tiennes tu sçais ce que j'en sçauray faire?

MARINETTE.

Prend garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille : une paille rompuë

Rend entre gens d'honneur une affaire concluë;
Ne fay point les doux yeux, je veux estre fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point, toi; j'ay l'esprit trop touché.

GROS-RENÉ.

Romps; voila le moyen de ne s'en plus dédire.
Romps; tu ris, bonne beste!

MARINETTE.

Ouy, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ.

La peste soit ton ris! voila tout mon couroux
Déja dulcifié : qu'en dis-tu? romprons-nous
Ou ne romprons-nous pas?

MARINETTE.

Voy.

GROS-RENÉ.

Voy, toy.

MARINETTE.

Voy toy-mesme.

GROS-RENÉ.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'ayme?

MARINETTE.

Moy? ce que tu voudras.

GROS-RENÉ.

Ce que tu voudras, toy.
Dy...

MARINETTE.

Je ne diray rien.

GROS-RENÉ.

Ny moy non plus.

MARINETTE.

Ny moy.

GROS-RENÉ.

Ma foy, nous ferons mieux de quitter la grimace;
Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

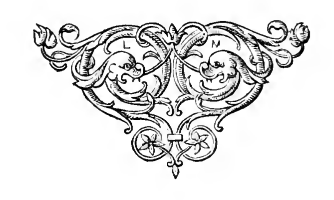
Et moy, je te fais grace.

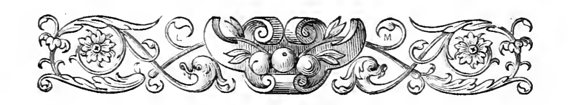
GROS-RENÉ.

Mon Dieu! qu'à tes appas je suis acoquiné!

MARINETTE.

Que Marinette est sotte aprés son Gros-René!





ACTE V

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE.

Dez que l'obscurité regnera dans la ville,
Je me veux introduire au logis de Lucile;
Va viste de ce pas preparer pour tantost
Et la lanterne sourde et les armes qu'il faut. »
Quand il m'a dit ces mots, il m'a semblé d'entendre :
« Va vistement chercher un licou pour te pendre. »
Venez çà, mon patron, car, dans l'étonnement
Où m'a jetté d'abord un tel commandement,
Je n'ay pas eu le temps de vous pouvoir répondre;
Mais je vous veux icy parler, et vous confondre :
Deffendez-vous donc bien, et raisonnons sans bruit.
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile?— Ouy, Mascarille. — Et que pensez-vous faire?
— Une action d'amant qui se veut satisfaire.
— Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.
— Mais tu sçais quel motif à ce dessein m'appelle :
Lucile est irritée. — Et bien, tant pis pour elle.

— Mais l'amour veut que j'aille appaiser son esprit.
— Mais l'amour est un sot qui ne sçait ce qu'il dit :
Nous garantira-t'il, cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un pere, ou d'un frere en furie ?
— Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal?
— Ouy vrayement, je le pense, et sur tout ce rival.
— Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde,
Nous irons bien armez, et, si quelqu'un nous gronde,
Nous nous chamaillerons. — Ouy ; voila justement
Ce que vostre valet ne pretend nullement :
Moy chamailler ! bon Dieu ! suis-je un Roland , mon maistre,
Ou quelque Ferragû ? C'est fort mal me connoistre ;
Quand je viens à songer, moy qui me suis si cher,
Qu'il ne faut que deux doits d'un miserable fer
Dans le corps pour vous mettre un humain dans la bierre,
Je suis scandalisé d'une étrange maniere.
— Mais tu seras armé de pied-en-cap. — Tant pis !
J'en seray moins leger à gagner le taillis ;
Et, de plus, il n'est point d'armure si bien jointe
Où ne puisse glisser une vilaine pointe.
— Oh ! tu seras ainsi tenu pour un poltron.
— Soit, pourveu que tousjours je branle le menton.
A table contez-moy, si vous voulez, pour quatre ;
Mais contez-moy pour rien s'il s'agit de se batre :
Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moy, je trouve l'air de celuy-cy fort doux :
Je n'ay pas grande faim de mort ny de blessure,
Et vous ferez le sot tout seul, je vous asseure.

SCENE II.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

Je n'ay jamais trouvé de jour plus ennuyeux;
Le soleil semble s'estre oublié dans les cieux ;
Et, jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumiere,
Je voy rester encore une telle carriere
Que je croy que jamais il ne l'achevera,
Et que de sa lenteur mon ame enragera.

MASCARILLE.

Et cet empressement pour s'en aller dans l'ombre
Pescher viste à tastons quelque sinistre encombre...
Vous voyez que Lucile, entiere en ses rebuts...

VALERE.

Ne me fay point ici de contes superflus.
Quand j'y devrois trouver cent embûches mortelles,
Je sens de son couroux des gesnes trop cruelles,
Et je veux l'adoucir ou terminer mon sort.
C'est un poinct resolu.

MASCARILLE.

J'approuve ce transport;
Mais le mal est, Monsieur, qu'il faudra s'introduire
En cachette.

VALERE.

Fort bien.

MASCARILLE.

Et j'ay peur de vous nuire.

VALERE.

Et comment?

MASCARILLE.

Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous fera descouvrir :
De moment en moment... Vous voyez le supplice !

VALERE.

Ce mal te passera; pren du jus de reglice.

MASCARILLE.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'il se veüille passer.
Je serois ravy, moy, de ne vous point laisser;
Mais j'aurois un regret mortel si j'estois cause
Qu'il fût à mon cher maistre arrivé quelque chose.

SCENE III.

VALERE, LA RAPIERE, MASCARILLE.

LA RAPIERE.

Monsieur, de bonne part je viens d'être informé
Qu'Eraste est contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille
Roüer jambes et bras à vostre Mascarille.

MASCARILLE.

Moy! Je ne suis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ay-je fait pour me voir roüer jambes et bras?
Suis-je donc gardien, pour employer ce stile,
De la virginité des filles de la ville?
Sur la tentation ay-je quelque credit,
Et puis-je mais, chetif, si le cœur leur en dit ?

VALERE.

O! qu'ils ne seront pas si meschans qu'ils le disent!
Et, quelque belle ardeur que ses feux luy produisent,
Eraste n'aura pas si bon marché de nous.

LA RAPIERE.

S'il vous faisoit besoin, mon bras est tout à vous :
Vous sçavez de tout temps que je suis un bon frere.

VALERE.

Je vous suis obligé, monsieur de La Rapiere.

LA RAPIERE.

J'ay deux amis aussi que je vous puis donner,
Qui contre tous venans sont gens à dégainer,
Et sur qui vous pourrez prendre toute asseurance.

MASCARILLE.

Acceptez-les, Monsieur.

VALERE.

C'est trop de complaisance.

LA RAPIERE.

Le petit Gille encore eust pû nous assister
Sans le triste accident qui vient de nous l'oster.
Monsieur, le grand dommage! et l'homme de service!
Vous avez sceu le tour que lui fit la justice?
Il mourut en Cæsar, et, luy cassant les os,
Le boureau ne luy pût faire lâcher deux mots.

VALERE.

Monsieur de La Rapiere, un homme de la sorte
Doit estre regreté; mais, quant à vostre escorte,
Je vous rend grace.

LA RAPIERE.

Soit; mais soyez averty
Qu'il vous cherche, et vous peut faire un mauvais party.

VALERE.

Et moy, pour vous montrer combien je l'apprehende,
Je luy veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande,
Et par toute la ville aller presentement
Sans estre accompagné que de luy seulement.

MASCARILLE.

Quoy? Monsieur, vous voulez tenter Dieu? quelle audace!
Las! vous voyez tous deux comme l'on nous menace,
Combien de tous costez...

VALERE.

Que regardes-tu là?

MASCARILLE.

C'est qu'il sent le baston du costé que voila.
Enfin, si maintenant ma prudence en est creuë,
Ne nous obstinons point à rester dans la ruë :
Allons nous renfermer.

VALERE.

Nous renfermer! faquin!
Tu m'oses proposer un acte de coquin!
Sus! sans plus de discours, resous-toy de me suivre.

MASCARILLE.

Eh! monsieur mon cher maistre, il est si doux de vivre!
On ne meurt qu'une fois, et c'est pour si long-temps!

VALERE.

Je m'en vais t'assommer de coups, si je t'entens.
Ascagne vient icy; laissons-le : il faut attendre
Quel party de luy-même il resoudra de prendre.
Cependant avec moy vien prendre à la maison
Pour nous frotter.

MASCARILLE.

Je n'ay nulle demangeaison.

Que maudit soit l'amour, et les filles maudites,
Qui veulent en tâter et font les chatemites!

SCENE IV.

ASCAGNE, FROSINE.

ASCAGNE.
Est-il bien vray, Frosine, et ne resvay-je point?
De grace, contez-moy bien tout de poinct en poinct.
FROSINE.
Vous en sçaurez assez le détail; laissez faire :
Ces sortes d'incidens ne sont pour l'ordinaire
Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous sçachiez qu'aprés ce testament
Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse,
De la femme d'Albert la derniere grossesse
N'accoucha que de vous, et que luy, dessous main
Ayant depuis long-temps concerté son dessein,
Fit son fils de celuy d'Ignés, la bouquetiere,
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mere.
La mort ayant ravy ce petit innocent
Quelque dix mois aprés, Albert estant absent,
La crainte d'un époux et l'amour maternelle
Firent l'evenement d'une ruse nouvelle.
Sa femme en secret lors se rendit son vray sang;
Vous devintes celuy qui tenoit vôtre rang,
Et la mort de ce fils mis dans vôtre famille
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.

Voila de vostre sort un mistere éclaircy
Que vostre feinte mere a caché jusqu'icy.
Elle en dit des raisons, et peut en avoir d'autres
Par qui ses interests n'estoient pas tous les vôtres.
Enfin cette visite, où j'esperois si peu,
Plus qu'on ne pouvoit croire a servy vostre feu.
Cette Ignés vous relâche, et, par vôtre autre affaire
L'eclat de son secret devenu necessaire,
Nous en avons nous deux vostre pere informé :
Un billet de sa femme a le tout confirmé,
Et, poussant plus avant encore nostre pointe,
Quelque peu de fortune à nôtre adresse jointe,
Aux interests d'Albert, de Polidore aprés,
Nous avons ajusté si bien les interests,
Si doucement à luy déplié ces misteres,
Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires,
Enfin, pour dire tout, mené si prudemment
Son esprit pas à pas à l'accommodement,
Qu'autant que vostre pere il monstre de tendresse
A confirmer les nœuds qui font vostre allegresse.

ASCAGNE.

Ha! Frosine, la joye où vous m'acheminez!...
Et que ne dois-je point à vos soins fortunez!

FROSINE.

Au reste, le bon homme est en humeur de rire,
Et pour son fils encor nous deffend de rien dire.

SCENE V.

ASCAGNE, FROSINE, POLIDORE.

POLIDORE.

Approchez-vous, ma fille, un tel nom m'est permis;
Et j'ay sceu le secret que cachoient ces habits.
Vous avez fait un trait qui, dans sa hardiesse,
Fait briller tant d'esprit et tant de gentillesse
Que je vous en excuse et tiens mon fils heureux
Quand il sçaura l'objet de ses soins amoureux.
Vous valez tout un monde, et c'est moy qui l'asseure.
Mais le voicy; prenons plaisir de l'avanture.
Allez faire venir tous vos gens promptement.

ASCAGNE.

Vous obëir sera mon premier compliment.

SCENE VI.

MASCARILLE, POLIDORE, VALERE.

MASCARILLE.

Les disgraces souvent sont du Ciel revelées :
J'ay songé cette nuit de perles défilées
Et d'œufs cassez : Monsieur, un tel songe m'abbat.

VALERE.

Chien de poltron!

POLIDORE.

Valere, il s'apreste un combat
Où toute ta valeur te sera necessaire.
Tu vas avoir en teste un puissant adversaire.

MASCARILLE.

Et personne, Monsieur, qui se veüille bouger
Pour retenir des gens qui se vont égorger!
Pour moy, je le veux bien; mais, au moins, s'il arrive
Qu'un funeste accident de vôtre fils vous prive,
Ne m'en accusez point.

POLIDORE.

Non, non; en cet endroit,
Je le pousse moy-mesme à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE.

Pere dénaturé!

VALERE.

Ce sentiment, mon pere,
Est d'un homme de cœur, et je vous en revere.
J'ay deu vous offencer, et je suis criminel
D'avoir fait tout cecy sans l'aveu paternel;
Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toûjours se montre la plus forte,
Et vostre honneur fait bien quand il ne veut pas voir
Que le transport d'Eraste ait de quoy m'émouvoir.

POLIDORE.

On me faisoit tantost redouter sa menace;
Mais les choses depuis ont bien changé de face,
Et, sans le pouvoir fuir, d'un ennemy plus fort
Tu vas estre ataqué.

MASCARILLE.

Point de moyen d'accord?

VALERE.

Moy! le fuir? Dieu m'en garde. Et qui donc pourroit-ce estre?

POLIDORE.

Ascagne.

VALERE.

Ascagne?

POLIDORE.

Ouy; tu le vas voir paroistre.

VALERE.

Luy qui de me servir m'avoit donné sa foy!

POLIDORE.

Ouy! c'est luy qui pretend avoir affaire à toy,
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
Qu'un combat seul à seul vuide vôtre querelle.

MASCARILLE.

C'est un brave homme; il sçait que les cœurs genereux
Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE.

Enfin d'une imposture ils te rendent coupable,
Dont le ressentiment m'a paru raisonnable;
Si bien qu'Albert et moy sommes tombés d'accord
Que tu satisferois Ascagne sur ce tort,
Mais aux yeux d'un chacun et sans nulles remises,
Dans les formalitez en pareil cas requises.

VALERE.

Et Lucile, mon pere, a d'un cœur endurcy...

POLIDORE.

Lucile espouse Eraste et te condamne aussi,

Et, pour convaincre mieux tes discours d'injustice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse.

VALERE.

Ha! c'est une impudence à me mettre en fureur :
Elle a donc perdu sens, foy, conscience, honneur?

SCENE VII.

MASCARILLE, LUCILE, ERASTE, POLIDORE, ALBERT, VALERE.

ALBERT.

Hé bien? les combattans? On ameine le nôtre.
Avez-vous disposé le courage du vôtre?

VALERE.

Ouy, ouy; me voila prest, puis qu'on m'y veut forcer;
Et, si j'ay pû trouver sujet de balancer,
Un reste de respect en pouvoit estre cause,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose.
Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout;
A toute extremité mon esprit se resout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange
Dont il faut hautement que mon amour se vange.

[*A Lucile.*]

Non pas que cet amour pretende encore à vous;
Tout son feu se resout en ardeur de couroux,
Et, quand j'auray rendu vostre honte publique,
Vostre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procedé, Lucile, est odieux :

A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux.
C'est de toute pudeur se montrer ennemie,
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE.

Un semblable discours me pourroit affliger,
Si je n'avois en main qui m'en sçaura vanger.
Voicy venir Ascagne; il aura l'avantage
De vous faire changer bien viste de langage,
Et sans beaucoup d'effort.

SCENE VIII.

MASCARILLE, LUCILE, ERASTE, ALBERT, VALERE, GROS-RENÉ, MARINETTE, ASCAGNE, FROSINE, POLIDORE

VALERE.

Il ne le fera pas,
Quand il joindroit au sien encor vingt autres bras.
Je le plains de deffendre une sœur criminelle;
Mais, puis que son erreur me veut faire querelle,
Nous le satisferons, et vous, mon brave, aussi.

ERASTE.

Je prenois interest tantost à tout cecy;
Mais enfin, comme Ascagne a pris sur luy l'affaire,
Je ne veux plus en prendre et je le laisse faire.

VALERE.

C'est bien fait : la prudence est toujours de saison
Mais...

ERASTE.

Il sçaura pour tous vous mettre à la raison.

VALERE.

Luy?

POLIDORE.

Ne t'y trompe pas : tu ne sçais pas encore
Quel estrange garçon est Ascagne.

ALBERT.

Il l'ignore;
Mais il pourra dans peu le luy faire sçavoir.

VALERE.

Sus donc, que maintenant il me le fasse voir!

MARINETTE.

Aux yeux de tous?

GROS-RENÉ.

Cela ne seroit pas honneste.

VALERE.

Se moque-t-on de moy? Je casseray la teste
A quelqu'un des rieurs. Enfin, voyons l'effet.

ASCAGNE.

Non, non, je ne suis pas si meschant qu'on me fait,
Et, dans cette avanture où chacun m'interesse,
Vous allez voir plustost éclater ma foiblesse,
Connoistre que le Ciel, qui dispose de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous reservoit pour victoire facile
De finir le destin du frere de Lucile.
Ouy, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,

Ascagne va par vous recevoir le trépas;
Mais il veut bien mourir, si sa mort necessaire
Peut avoir maintenant dequoy vous satisfaire,
En vous donnant pour femme en presence de tous
Celle qui justement ne peut estre qu'à vous.

VALERE.

Non, quand toute la terre aprés sa perfidie
Et les traits effrontez...

ASCAGNE

Ah ! souffrez que je die,
Valere, que le cœur qui vous est engagé
D'aucun crime envers vous ne peut estre chargé :
Sa flame est toûjours pure, et sa constance extrême,
Et j'en prens à temoin vostre pere luy-mesme.

POLIDORE.

Ouy, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,
Et je voy qu'il est temps de te tirer d'erreur.
Celle à qui par serment ton ame est attachée,
Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée :
Un interest de bien, dés ses plus jeunes ans,
Fit ce déguisement qui trompe tant de gens;
Et depuis peu l'amour en a sceu faire un autre
Qui t'abusa, joignant leur famille à la nostre.
Ne va point regarder à tout le monde aux yeux :
Je te fais maintenant un discours serieux;
Ouy, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile
La nuit receut ta foy sous le nom de Lucile,
Et qui, par ce ressort qu'on ne comprenoit pas,
A semé parmy vous un si grand embarras.
Mais, puis qu'Ascagne icy fait place à Dorothée,
Il faut voir de vos feux toute imposture ostée,
Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.

ALBERT.

Et c'est là justement ce combat singulier
Qui devoit envers nous reparer vôtre offence,
Et pour qui les édits n'ont point fait de deffence.

POLIDORE.

Un tel évenement rend tes esprits confus;
Mais en vain tu voudrois balancer là-dessus.

VALERE.

Non, non; je ne veux pas songer à m'en deffendre;
Et, si cette avanture a lieu de me surprendre,
La surprise me flate, et je me sens saisir
De merveille à la fois, d'amour et de plaisir.
Se peut-il que ces yeux?...

ALBERT.

Cet habit, cher Valere,
Souffre mal les discours que vous luy pourriez faire.
Allons luy faire en prendre un autre; et cependant
Vous sçaurez le détail de tout cet incident.

VALERE.

Vous, Lucile, pardon, si mon ame abusée...

LUCILE.

L'oubly de cette injure est une chose aisée.

ALBERT.

Allons; ce compliment se fera bien chez nous,
Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

ERASTE.

Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,
Qu'il reste encore icy des sujets de carnage.
Voila bien à tous deux nostre amour couronné,
Mais, de son Mascarille et de mon Gros-René,

Par qui doit Marinette estre icy possedée?
Il faut que par le sang l'affaire soit vuidée.

MASCARILLE.

Nenny, nenny, mon sang dans mon corps sied trop bien :
Qu'il l'espouse en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je sçay la chere Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE.

Et tu crois que de toy je ferois mon galand?
Un mary, passe encor : tel qu'il est on le prend;
On n'y va pas chercher tant de ceremonie;
Mais il faut qu'un galand soit fait à faire envie.

GROS-RENÉ.

Escoute, quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je pretens qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.

MASCARILLE.

Tu crois te marier pour toy tout seul, compere?

GROS-RENÉ.

Bien entendu, je veux une femme severe,
Ou je feray beau bruit

MASCARILLE.

Eh ! mon Dieu! tu feras
Comme les autres font, et tu t'adouciras.
Ces gens, avant l'hymen si fâcheux et critiques,
Degenerent souvent en maris pacifiques.

MARINETTE.

Va, va, petit mary ; ne crain rien de ma foy :
Les douceurs ne feront que blanchir contre moy,
Et je te diray tout.

MASCARILLE.

Oh! las! fine pratique!
Un mary confident!...

MARINETTE.

Taisez-vous, as de pique!

ALBERT.

Pour la troisiéme fois, allons-nous-en chez nous
Poursuivre en liberté des entretiens si doux.



LES PRECIEUSES
RIDICULES

COMEDIE

Representée au Petit Bourbon.



PREFACE

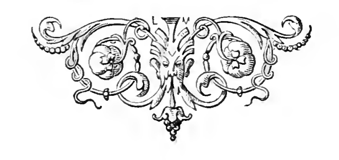
C'est une chose estrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerois toute autre violence plustost que celle-là.

Ce n'est pas que je veüille faire icy l'autheur modeste, et mépriser par honneur ma comedie. J'offenserois mal à propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pû applaudir à une sottise : comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moy de le démentir, et, quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Precieuses ridicules* avant leur representation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien ; mais, comme une grande partie des graces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépoüillast pas de ces ornemens, et je trouvois que le succés qu'elles avoient eu dans la representation estoit assez beau pour en demeurer là. J'avois resolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe, et je ne voulois pas qu'elles sautassent du Theatre de Bourbon dans la Galerie du Palais. Cependant je n'ay pû l'éviter,

et je suis tombé dans la disgrace de voir une copie dérobée de ma piece entre les mains des libraires, accompagnée d'un privilege obtenu par surprise. J'ay eu beau crier : « O temps ! ô mœurs ! » on m'a fait voir une necessité pour moy d'estre imprimé ou d'avoir un procés, et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, et consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moy

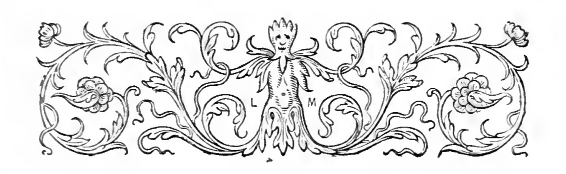
Mon Dieu ! l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour, et qu'un autheur est neuf la premiere fois qu'on l'imprime ! Encore si l'on m'avoit donné du temps, j'aurois pû mieux songer à moy, et j'aurois pris toutes les precautions que messieurs les autheurs, à present mes confreres, ont coustume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand seigneur, que j'aurois esté prendre malgré luy pour protecteur de mon ouvrage, et dont j'aurois tenté la liberalité par une epistre dedicatoire bien fleurie, j'aurois tâché de faire une belle et docte preface, et je ne manque point de livres qui m'auroient fourny tout ce qu'on peut dire de sçavant sur la tragedie et la comedie, l'ethimologie de toutes-deux, leur origine, leur definition, et le reste. J'aurois parlé aussi à mes amis qui, pour la recommandation de ma piece, ne m'auroient pas refusé ou des vers françois, ou des vers latins. J'en ay mesme qui m'auroient loué en grec, et l'on n'ignore pas qu'une loüange en grec est d'une merveilleuse efficace à la teste d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnoistre, et je ne puis mesme obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comedie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient par tout dans les bornes de la satyre honneste et permise ; que les plus excellentes choses sont sujettes à estre copiées par de mauvais singes qui meritent d'estre bernez ; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont esté de tout temps la matiere de la comedie, et que, par la mesme raison, les veritables sçavans et les vrays braves ne se sont point encore avisez de s'offenser du docteur de la comedie et du capitan, non plus que les juges, les princes et les rois, de voir Trivelin ou quelque autre sur le theatre faire ridiculement le

juge, le prince ou le roy : aussi les veritables precieuses auroient tort de se piquer lors qu'on joüe les Ridicules, qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ay dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, et Monsieur de Luynes veut m'aller relier de ce pas. A la bonne heure, puis que Dieu l'a voulu.



LES PERSONNAGES.

LA GRANGE, }
DU CROISY, } amans rebutez.
GORGIBUS, bon bourgeois.
MAGDELON, fille de Gorgibus, }
CATHOS, niece de Gorgibus, } Precieuses ridicules.
MAROTTE, servante des Precieuses ridicules.
ALMANZOR, laquais des Precieuses ridicules.
Le Marquis DE MASCARILLE, valet de La Grange.
Le Vicomte DE JODELET, valet de Du Croisy.
DEUX PORTEURS DE CHAISE.
VOISINES.
VIOLONS.



LES PRECIEUSES
RIDICULES

SCENE PREMIERE.

LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROISY.

SEIGNEUR la Grange.

LA GRANGE.

Quoy ?

DU CROISY.

Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE.

Et bien ?

DU CROISY.

Que dites-vous de nostre visite ? En estes-vous fort satisfait ?

LA GRANGE.

A vostre avis, avons-nous sujet de l'estre tous deux?

DU CROISY.

Pas tout-à-fait, à dire vray.

LA GRANGE.

Pour moy, je vous avouë que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais veu, dites-moy, deux pecques provinciales faire plus les rencheries que celles-là, et deux hommes traitez avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pû se resoudre à nous faire donner des sieges. Je n'ay jamais veu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bailler, tant se frotter les yeux et demander tant de fois: « Quelle heure est-il? » Ont-elles répondu que oüy et non à tout ce que nous avons pû leur dire? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions esté les dernieres personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait?

DU CROISY.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute je l'y prens, et de telle façon que je veux me vanger de cette impertinence. Je connoy ce qui nous a fait mépriser. L'air precieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigû de precieuse et de coquette que leur personne; je voy ce qu'il faut estre pour en estre

bien receu, et, si vous m'en croyez, nous leur joüerons tous deux une piece qui leur fera voir leur sottise et pourra leur aprendre à connoistre un peu mieux leur monde.

DU CROISY.

Et comment encore?

LA GRANGE.

J'ay un certain valet nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une maniere de bel esprit, car il n'y a rien à meilleur marché que le bel-esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la teste de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dedaigne les autres valets jusqu'à les apeller brutaux.

DU CROISY.

Et bien? qu'en pretendez-vous faire?

LA GRANGE.

Ce que j'en pretens faire? Il faut... Mais sortons d'icy auparavant.

SCENE II.

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS.

Et bien? vous avez veu ma niece et ma fille; les affaires iront-elles bien? Quel est le resultat de cette visite?

LA GRANGE.

C'est une chose que vous pourrez mieux aprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons graces de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos tres-humbles serviteurs.

GORGIBUS.

Oüais! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'icy; d'où pourroit venir leur mécontentement? Il faut sçavoir un peu ce que c'est. Hola!

SCENE III.

MAROTTE, GORGIBUS.

MAROTTE.

Que desirez-vous, Monsieur?

GORGIBUS.

Où sont vos maistresses?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles?

MAROTTE.

De la pommade pour les levres.

GORGIBUS.

C'est trop pommadé. Dites-leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là avec leur pommade ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne voy par tout

que blancs-d'œufs, lait virginal, et mille autres brinborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes icy, le lard d'une douzaine de cochons pour le moins, et quatre valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles employent.

SCENE IV.

MAGDELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

Il est bien necessaire, vrayement, de faire tant de dépence pour vous graisser le museau. Dites-moy un peu ce que vous avez fait à ces messieurs que je les voy sortir avec tant de froideur? Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris?

MAGDELON.

Et quelle estime, mon pere, voulez-vous que nous fassions du procedé irregulier de ces gens-là?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pust accommoder de leur personne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MAGDELON.

La belle galanterie que la leur! Quoy! debuter d'abord par le mariage!

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils debutent? par le concubinage? N'est-ce pas un procedé dont vous avez sujet de vous loüer toutes deux, aussi bien que moy? est-il rien de plus obligeant que cela, et ce lien sacré où ils aspirent n'est-il pas un témoignage de l'honnesteté de leurs intentions?

MAGDELON.

Ah, mon pere! ce que vous dites là est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous oüir parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire aprendre le bel air des choses.

GORGIBUS.

Je n'ay que faire ny d'air ny de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sainte et sacrée, et que c'est faire en honnestes gens que de débuter par là.

MAGDELON.

Mon Dieu! que, si tout le monde vous ressembloit, un roman seroit bien tost finy! La belle chose que ce seroit si d'abord Cyrus espousoit Mandane, et qu'Aronce de plain-pié fust marié à Clelie!

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-cy?

MAGDELON.

Mon pere, voila ma cousine qui vous dira, aussi bien que moy, que le mariage ne doit jamais arriver qu'aprés les autres avantures. Il faut qu'un amant, pour estre agreable, sçache debiter les

beaux sentimens, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premierement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque ceremonie publique, la personne dont il devient amoureux; ou bien estre conduit fatalement chez elle par un parent ou un amy, et sortir de là tout reveur et melancolique. Il cache, un temps, sa passion à l'objet aymé, et cependant luy rend plusieurs visites où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la declaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée; et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paroist à nostre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de nostre presence. En suite il trouve moyen de nous appaiser, de nous accoustumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Aprés cela viennent les avantures : les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persecutions des peres, les jalousies conceuës sur de fausses apparences, les plaintes, les desespoirs, les enlevemens, et ce qui s'ensuit. Voila comme les choses se traitent dans les belles manieres, et ce sont des regles dont en bonne galanterie on ne sçauroit se dispenser; mais en venir de but en blanc à l'union conjugale! ne faire l'amour qu'en faisant le contract du mariage, et prendre justement le roman par la queüe! Encore un coup, mon pere, il ne se peut rien de plus

marchand que ce procedé, et j'ay mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entens-je icy? Voicy bien du haut style!

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vray de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout-à-fait incongrus en galanterie! Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais veu la carte de Tendre, et que Billets-doux, Petits-soins, Billets-galans et Jolis-vers sont des terres inconnuës pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en visite amoureuse avec une jambe toute unie, un chapeau desarmé de plumes, une teste irreguliere en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans! Mon Dieu! quels amans sont-ce là? Quelle frugalité d'ajustement et quelle secheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ay remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demy-pié que leurs hauts de chausses ne soient assez larges.

GORGIBUS.

Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragoin. Cathos, et vous, Magdelon...

MAGDELON.

Eh! de grace, mon pere, defaites-vous de ces noms estranges, et nous appellez autrement.

GORGIBUS.

Comment! ces noms estranges? Ne sont-ce pas vos noms de baptesme?

MAGDELON.

Mon Dieu! que vous estes vulgaire! Pour moy, un de mes estonnemens, c'est que vous ayez pû faire une fille si spirituelle que moy. A-t'on jamais parlé dans le beau style de Cathos ny de Magdelon, et ne m'avoüerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATHOS.

Il est vray, mon oncle, qu'une oreille un peu delicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polixene, que ma cousine a choisi, et celuy d'Aminthe, que je me suis donné, ont une grace dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Escoutez; il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont esté donnez par vos parrains et marraines; et, pour ces messieurs dont il est question, je connois leurs familles et leurs biens, et je veux resolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moy, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'est que je treuve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souf-

frir la pensée de coucher contre un homme vrayement nû?

MAGDELON.

Soufrez que nous prenions un peu haleine parmy le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de nostre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS.

Il n'en faut point douter, elles sont achevées. Encore un coup, je n'entens rien à toutes ces balivernes: je veux estre maistre absolu, et, pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foy, vous serez religieuses, j'en fais un bon serment.

SCENE V.

CATHOS, MAGDELON.

CATHOS.

Mon Dieu! ma chere, que ton pere a la forme enfoncée dans la matiere! que son intelligence est épaisse et qu'il fait sombre dans son ame!

MAGDELON.

Que veux-tu, ma chere? j'en suis en confusion pour luy. J'ay peine à me persuader que je puisse estre veritablement sa fille, et je croy que quelque avanture, un jour, me viendra developer une naissance plus illustre.

CATHOS.

Je le croirois bien. Ouy, il y a toutes les apparences du monde; et pour moy, quand je me regarde aussi...

SCENE VI.

MAROTTE, CATHOS, MAGDELON.

MAROTTE.

Voila un laquais qui demande si vous estes au logis, et dit que son maistre vous veut venir voir.

MAGDELON.

Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites: « Voila un necessaire qui demande si vous estes en commodité d'estre visibles. »

MAROTTE.

Dame! je n'entens point le latin, et je n'ay pas apris, comme vous, la filofie dans le grand Cyre.

MAGDELON.

L'impertinente! le moyen de souffrir cela! Et qui est-il, le maistre de ce laquais?

MAROTTE.

Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

MAGDELON.

Ah! ma chere, un marquis! Ouy, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura oüy parler de nous.

CATHOS.

Asseurément, ma chere

MAGDELON.

Il faut le recevoir dans cette salle basse plustost qu'en nostre chambre; ajustons un peu nos cheveux au moins, et soustenons nostre reputation. Viste, venez nous tendre icy dedans le conseiller des Graces.

MAROTTE.

Par ma foy, je ne sçay point quelle beste c'est là; il faut parler chrestien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Aportez-nous le miroir, ignorante que vous estes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de vostre image.

SCENE VII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

Hola! porteurs, hola! Là, là, là, là, là là! Je pense que ces marauts-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles et les pavez.

PREMIER PORTEUR.

Dame! c'est que la porte est estroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrez jusqu'icy.

MASCARILLE.

Je le croy bien. Voudriez-vous, faquins, que

j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclemences de la saison pluvieuse, et que j'alasse imprimer mes souliers en bouë? Allez, ostez vostre chaise d'icy.

DEUXIÉME PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaist, Monsieur.

MASCARILLE.

Hem ?

DEUXIÉME PORTEUR.

Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaist.

MASCARILLE, *luy donnant un souflet.*

Comment ! coquin, demander de l'argent à une personne de ma qualité ?

DEUXIÉME PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens, et vostre qualité nous donne-t-elle à disner ?

MASCARILLE.

Ah ! ah ! ah ! je vous apprendray à vous connoistre. Ces canailles-là s'osent joüer à moy.

PREMIER PORTEUR, *prenant un des bastons de sa chaise.*

Çà, payez-nous vistement.

MASCARILLE.

Quoy ?

PREMIER PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

MASCARILLE.

Il est raisonnable.

PREMIER PORTEUR.

Viste donc.

MASCARILLE.

Ouy-da : tu parles comme il faut, toy; mais l'autre est un coquin qui ne sçait ce qu'il dit. Tien, es-tu content?

PREMIER PORTEUR.

Non, je ne suis pas content; vous avez donné un soufflet à mon camarade, et...

MASCARILLE.

Doucement; tien, voila pour le soufflet. On obtient tout de moy quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantost pour aller au Louvre, au petit coucher.

SCENE VIII.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

Monsieur, voila mes maistresses qui vont venir tout à l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne se pressent point; je suis icy posté commodement pour attendre.

MAROTTE.

Les voicy.

SCENE IX

MAGDELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE, *aprés avoir salué.*

Mesdames, vous serez surprises sans doute de l'audace de ma visite; mais vostre reputation vous attire cette meschante affaire, et le merite a pour moy des charmes si puissans que je cours partout aprés luy.

MAGDELON.

Si vous poursuivez le merite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS.

Pour voir chez nous le merite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous vallez, et vous allez faire pic, repic et capot, tout ce qu'il y a de galand dans Paris.

MAGDELON.

Vostre complaisance pousse un peu trop avant la liberalité de ses loüanges, et nous n'avons garde, ma cousine et moy, de donner de nostre serieux dans le doux de vostre flatterie.

CATHOS.

Ma chere, il faudroit faire donner des sieges.

MAGDELON

Hola ! Almanzor.

ALMANZOR.

Madame.

MAGDELON.

Viste, voiturez-nous icy les commoditez de la conversation.

MASCARILLE.

Mais au moins y a-t'il seureté icy pour moy?

CATHOS.

Que craignez-vous ?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois icy des yeux qui ont la mine d'estre de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertez, et de traiter une ame de Turc à More. Comment, diable ! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtriere? Ah ! par ma foy, je m'en defie et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

MAGDELON.

Ma chere, c'est le caractere enjoüé.

CATHOS.

Je vois bien que c'est un Amilcar.

MAGDELON.

Ne craignez rien; nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et vostre cœur peut dormir en asseurance sur leur prud'homie.

CATHOS.

Mais, de grace, Monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteüil qui vous tend les bras il y a un

quart d'heure; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE, *aprés s'estre peigné et avoir ajusté ses canons.*

Et bien! Mesdames, que dites-vous de Paris?

MAGDELON.

Helas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudroit estre l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goust, du bel esprit et de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moy, je tiens que hors de Paris il n'y a point de salut pour les honnestes gens.

CATHOS.

C'est une verité incontestable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu croté; mais nous avons la chaise.

MAGDELON.

Il est vray que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boüe et du mauvais temps.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel esprit est des vostres?

MAGDELON.

Helas! nous ne sommes pas encore connuës; mais nous sommes en passe de l'estre, et nous avons une amie particuliere qui nous a promis d'amener icy tous ces Messieurs du *Recueil des Pieces Choisies.*

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommez aussi pour estre les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE.

C'est moy qui feray vostre affaire mieux que personne : ils me rendent tous visite, et je puis dire que je ne me leve jamais sans une demy-douzaine de beaux esprits.

MAGDELON.

Eh! mon Dieu! nous vous serons obligées de la derniere obligation si vous nous faites cette amitié, car enfin il faut avoir la connoissance de tous ces messieurs-là si l'on veut estre du beau monde. Ce sont ceux qui donnent le branle à la reputation dans Paris; et vous sçavez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule frequentation pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais, pour moy, ce que je considere particulierement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut sçavoir de necessité, et qui sont de l'essence d'un bel esprit. On apprend par là, chaque jour, les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers. On sçait à poinct nommé : un tel a composé la plus jolie piece du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air; celuy-cy a fait un madrigal sur une joüissance; celuy-là a composé des stances sur une infidelité; Monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à Mademoiselle une telle, dont elle luy a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures; un

tel autheur a fait un tel dessein ; celuy-là en est à la troisieme partie de son roman ; cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; et, si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'est rencherir sur le ridicule qu'une personne se pique d'esprit et ne sçache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour ; et, pour moy, j'aurois toutes les hontes du monde s'il falloit qu'on vînt à me demander si j'aurois veu quelque chose de nouveau que je n'aurois pas veu.

MASCARILLE.

Il est vray qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait ; mais ne vous mettez pas en peine : je veux établir chez vous une academie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sçachiez par cœur avant tous les autres. Pour moy, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux, et vous verrez courir de ma façon dans les belles ruelles de Paris deux cens chansons, autant de sonnets, quatre cens épigrammes, et plus de mille madrigaux, sans compter les enigmes et les portraits.

MAGDELON.

Je vous avouë que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galand que cela.

MASCARILLE.

Les portraits sont difficiles et demandent un

esprit profond : vous en verrez de ma maniere qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moy, j'aime terriblement les enigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, et j'en ay fait quatre encore ce matin que je vous donneray à deviner.

MAGDELON.

Les madrigaux sont agreables quand ils sont bien tournez.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier, et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

MAGDELON.

Ah ! certes, cela sera du dernier beau; j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliez. Cela est au-dessous de ma condition; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires, qui me persecutent.

MAGDELON.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute; mais, à propos, il faut que je vous die un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter, car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Escoutez donc.

MAGDELON.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh! oh! je n'y prenois pas garde;
Tandis que sans songer à mal je vous regarde,
Vostre œil en tapinois me dérobe mon cœur.
Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!

CATHOS.

Ah! mon Dieu! voila qui est poussé dans le dernier galand.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air cavalier; cela ne sent point le pédant.

MAGDELON.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement : *Oh! oh!* voila qui est extraordinaire; *oh! oh!* Comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh! oh!* La surprise, *oh! oh!*

MAGDELON.

Oüy, je trouve ce *oh! oh!* admirable.

MASCARILLE.

Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS.

Ah! mon Dieu! que dites-vous? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MAGDELON.

Sans doute, et j'aimerois mieux avoir fait ce *oh! oh!* qu'un poëme epique.

MASCARILLE.

Tudieu! vous avez le goust bon.

MAGDELON.

Eh! je ne l'ay pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas aussi : *Je n'y prenois pas garde? Je n'y prenois pas garde!* je ne m'appercevois pas de cela, façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde! Tandis que sans songer à mal :* tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde*, c'est-à-dire je m'amuse à vous considerer, je vous observe, je vous contemple. *Vostre œil en tapinois*... Que vous semble de ce mot *tapinois?* n'est-il pas bien choisy?

CATHOS.

Tout à fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois! en cachette; il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris. *Tapinois!*

MAGDELON.

Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court aprés un voleur pour le faire arrester, *au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!*

MAGDELON.

Il faut avoüer que cela a un tour spirituel et galand.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ay fait dessus.

CATHOS.

Vous avez appris la musique?

MASCARILLE.

Moy? point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela se peut-il?

MASCARILLE.

Les gens de qualité sçavent tout sans avoir jamais rien appris.

MAGDELON.

Asseurément, ma chere.

MASCARILLE.

Escoutez si vous trouverez l'air à vostre goust : *hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix; mais il n'importe, c'est à la cavaliere.

(*Il chante.*)

Oh! oh! je n'y prenois pas.....

CATHOS.

Ah! que voilà un air qui est passionné! Est-ce qu'on n'en meurt point?

MAGDELON.

Il y a de la cromatique là dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant? *Au voleur!...* Et puis, comme si l'on

crioit bien fort, *au, au, au, au, au, au voleur!* et tout d'un coup, comme une personne essouflée, *au voleur!*

MAGDELON.

C'est là sçavoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous asseure; je suis entousiasmée de l'air et des paroles.

CATHOS.

Je n'ay encore rien veu de cette force-là.

MASCARILLE

Tout ce que je fais me vient naturellement: c'est sans étude.

MAGDELON.

La nature vous a traitté en vraye mere passionnée, et vous en estes l'enfant gasté.

MASCARILLE.

A quoy donc passez-vous le temps ?

CATHOS.

A rien du tout.

MAGDELON.

Nous avons esté jusqu'icy dans un jeusne effroyable de divertissemens.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la Comedie, si vous voulez; aussi bien on en doit joüer une nouvelle que je seray bien aise que nous voyions ensemble.

MAGDELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut quand nous serons là, car je me suis engagé

de faire valoir la piece, et l'autheur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coustume icy qu'à nous autres gens de condition les autheurs viennent lire leurs pieces nouvelles pour nous engager à les trouver belles et leur donner de la reputation, et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire. Pour moy, j'y suis fort exact; et, quand j'ay promis à quelque poëte, je crie tousjours: *Voila qui est beau!* devant que les chandelles soient allumées.

MAGDELON.

Ne m'en parlez point : c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse estre.

CATHOS.

C'est assez; puis que nous sommes instruites, nous ferons nostre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce que l'on dira.

MASCARILLE.

Je ne sçay si je me trompe; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comedie.

MAGDELON.

Eh! il pourroit estre quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah! ma foy, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ay composé une que je veux faire representer.

CATHOS.

Hé! à quels comediens la donnerez-vous?

MASCARILLE.

Belle demande! aux grands comediens; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses; les autres sont des ignorans qui recitent comme l'on parle; ils ne sçavent pas faire ronfler les vers, et s'arrester au bel endroit; et le moyen de connoistre où est le beau vers, si le comedien ne s'y arreste et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha.

CATHOS.

En effet, il y a maniere de faire sentir aux auditeurs les beautez d'un ouvrage, et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oye? la trouvez-vous congruante à l'habit?

CATHOS.

Tout à fait.

MASCARILLE.

Le ruban est bien choisi.

MAGDELON.

Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons?

MAGDELON.

Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MAGDELON.

Il faut avoüer que je n'ay jamais veu porter si haut l'élegance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez un peu sur ces gants la reflexion de vostre odorat.

MAGDELON.

Ils sentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ay jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là?

[*Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.*]

MAGDELON.

Elle est tout à fait de qualité; le sublime en est touché delicieusement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes; comment les trouvez-vous?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Sçavez-vous que le brin me couste un loüis d'or? Pour moy, j'ay cette manie de vouloir donner generalement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MAGDELON.

Je vous asseure que nous simpathisons, vous et moy : j'ay une delicatesse furieuse pour tout ce que je porte; et, jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvriere.

MASCARILLE, *s'écriant brusquement.*

Ahi! ahi! ahi! doucement. Dieu me damne,

Mesdames, c'est fort mal en user; j'ay à me plaindre de vostre procedé ; cela n'est pas honneste.

CATHOS.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

MASCARILLE.

Quoy! toutes deux contre mon cœur en mesme temps? m'attaquer à droit et à gauche ? ah ! c'est contre le droict des gens : la partie n'est pas égale, et je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avoüer qu'il dit les choses d'une maniere particuliere.

MAGDELON.

Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, et vostre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment, diable ! il est écorché depuis la teste jusqu'aux pieds.

SCENE X.

MAROTTE, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON.

MAROTTE.

Madame, on demande à vous voir.

MAGDELON.

Qui ?

MAROTTE.

Le vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le vicomte de Jodelet?

MAROTTE.

Oüy, Monsieur.

CATHOS.

Le connoissez-vous?

MASCARILLE.

C'est mon meilleur amy.

MAGDELON.

Faites entrer vistement.

MASCARILLE.

Il y a quelque temps que nous ne nous sommes veus, et je suis ravy de cette avanture.

CATHOS.

Le voicy.

SCENE XI.

JODELET, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE.

MASCARILLE.

Ah! Vicomte!

JODELET, *s'embrassant l'un l'autre.*

Ah! Marquis!

MASCARILLE.

Que je suis aise de te rencontrer!

JODELET.

Que j'ay de joye de te voir icy !

MASCARILLE.

Baise-moy donc encore un peu, je te prie.

MAGDELON.

Ma toute bonne, nous commençons d'estre connües : voila le beau monde qui prend le che min de nous venir voir.

MASCARILLE.

Mesdames, agréez que je vous presente ce gentilhomme-cy. Sur ma parole, il est digne d'estre connu de vous.

JODELET.

Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit, et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

MAGDELON.

C'est pousser vos civilitez jusqu'aux derniers confins de la flaterie.

CATHOS.

Cette journée doit estre marquée dans nostre almanach comme une journée bienheureuse.

MAGDELON, [*à Almanzor*].

Allons, petit garçon, faut-il tousjours vous repeter les choses? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroist d'un fauteüil ?

MASCARILLE.

Ne vous estonnez pas de voir le vicomte de la sorte ; il ne fait que sortir d'une maladie qui luy a rendu le visage pasle comme vous le voyez.

JODELET.

Ce sont fruits des veilles de la Cour et des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Sçavez-vous, Mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillans hommes du siecle ? C'est un brave à trois poils.

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, Marquis, et nous sçavons ce que vous sçavez faire aussi.

MASCARILLE.

Il est vray que nous nous sommes veus tous deux dans l'occasion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MASCARILLE, *les regardant toutes deux.*

Oüy, mais non pas si chaud qu'icy. Hay! hay! hay!

JODELET.

Nostre connoissance s'est faite à l'armée, et, la premiere fois que nous nous vismes, il commandoit un regiment de cavalerie sur les galeres de Malthe.

MASCARILLE.

Il est vray; mais vous estiez pourtant dans l'employ avant que j'y fusse, et je me souviens que je n'estois que petit officier encore que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET.

La guerre est une belle chose; mais, ma foy, la Cour recompense bien mal aujourd'huy les gens de service comme nous.

MASCARILLE.

C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moy, j'ay un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MAGDELON.

Je les ayme aussi; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te souvient-il, Vicomte, de cette demy-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siege d'Arras?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demy-lune? C'estoit bien une lune toute entiere.

MASCARILLE.

Je pense que tu as raison.

JODELET.

Il m'en doit bien souvenir, ma foy : j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grace, vous sentirez quelque coup : c'estoit là.

CATHOS.

Il est vray que la cicatrice est grande.

MASCARILLE.

Donnez-moy un peu vostre main, et tâtez celuy-cy; là, justement au derriere de la teste. Y estes-vous?

MAGDELON.

Ouy, je sens quelque chose.

MASCARILLE.

C'est un coup de mousquet que je receus la derniere campagne que j'ay faite.

JODELET.

Voicy un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines.

MASCARILLE, *mettant la main sur le bouton de son haut de chausse.*

Je vais vous monstrer une furieuse playe.

MAGDELON.

Il n'est pas necessaire; nous le croyons sans y regarder.

MASCARILLE.

Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

CATHOS.

Nous ne doutons point de ce que vous estes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton carosse?

JODELET.

Pourquoy?

MASCARILLE.

Nous menerions promener ces dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau.

MAGDELON.

Nous ne sçaurions sortir aujourd'huy.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET.

Ma foy, c'est bien avisé.

MAGDELON.

Pour cela, nous y consentons; mais il faut donc quelque surcroist de compagnie.

MASCARILLE.

Hola! Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette! Au diable soient tous les laquais! Je ne pense pas qu'il y ait gentil-homme en France plus mal servy que moy. Ces canailles me laissent toûjours seul.

MAGDELON.

Almanzor, dites aux gens de Monsieur qu'ils aillent querir des violons, et nous faites venir ces messieurs et ces dames d'icy-prés pour peupler la solitude de nostre bal.

MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

JODELET.

Mais toy-mesme, Marquis, que t'en semble?

MASCARILLE.

Moy, je dis que nos libertez auront peine à sortir d'icy les brayes nettes. Au moins, pour moy, je reçois d'estranges secousses, et mon cœur ne tient plus qu'à un filet.

MAGDELON.

Que tout ce qu'il dit est naturel! il tourne les choses le plus agreablement du monde.

CATHOS.

Il est vray qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je suis veritable, je veux faire un impromptu là dessus.

CATHOS.

Eh! je vous en conjure de toute la devotion de mon cœur. Que nous ayions quelque chose qu'on ait fait pour nous.

JODELET.

J'aurois envie d'en faire autant; mais je me treuve un peu incommodé de la veine poëtique pour la quantité des saignées que j'y ay faites ces jours passez.

MASCARILLE.

Que diable est-ce là? je fais toûjours bien le premier vers; mais j'ay peine à faire les autres. Ma foy, cecy est un peu trop pressé, je vous feray un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'esprit comme un demon.

MAGDELON.

Et du galand, et du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte, dy-moy un peu, y a-t-il long-temps que tu n'as veu la comtesse?

JODELET.

Il y a plus de trois semaines que je ne luy ay rendu visite.

MASCARILLE.

Sçais-tu bien que le duc m'est venu voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec luy?

MAGDELON.

Voicy nos amis qui viennent.

SCENE XII.

JODELET, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, LUCILE.

MAGDELON.

Mon Dieu ! mes cheres, nous vous demandons pardon. Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les ames des piez, et nous vous avons envoyé querir pour remplir les vuides de nostre assemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées sans doute.

MASCARILLE.

Ce n'est icy qu'un bal à la haste ; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus ?

ALMANZOR.

Ouy, Monsieur, ils sont icy.

CATHOS.

Allons donc, mes cheres, prenez place.

MASCARILLE, *dançant luy seul comme par prelude.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

MAGDELON.

Il a tout à fait la taille élégante.

CATHOS.

Et a la mine de dancer proprement.

MASCARILLE, *ayant pris Magdelon.*

Ma franchise va dancer la courante aussi bien que mes piez. En cadance, violons, en cadance. O quels ignorans! il n'y a pas moyen de dancer avec eux. Le diable vous emporte! ne sçauriez-vous joüer en mesure? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme, ô violons de village.

JODELET, *dançant en suite.*

Hola! ne pressez pas si fort la cadance; je ne fais que sortir de maladie

SCENE XIII.

DU CROISY, LA GRANGE, MASCARILLE, JODELET.

LA GRANGE.

Ah! ah! coquins, que faites-vous icy? il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE, *se sentant battre.*

Ahy! ahy! ahy! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi.

JODELET.

Ahy! ahy! ahy!

LA GRANGE.

C'est bien à vous, infame que vous estes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CROISY.

Voila qui vous apprendra à vous connoistre.

(*Ils sortent.*)

SCENE XIV.

MASCARILLE, JODELET, CATHOS, MAGDELON.

MAGDELON.

Que veut donc dire cecy?

JODELET.

C'est une gageure.

CATHOS.

Quoy! vous laisser battre de la sorte?

MASCARILLE.

Mon Dieu! je n'ay pas voulu faire semblant de rien, car je suis violent, et je me serois emporté.

MAGDELON.

Endurer un affront comme celuy-là en nostre presence?

MASCARILLE.

Ce n'est rien, ne laissons pas d'achever. Nous nous connoissons il y a long-temps, et entre amis on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCENE XV.

DU CROISY, LA GRANGE, MASCARILLE, JODELET, MAGDELON, CATHOS.

LA GRANGE.

Ma foy, marauts, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

MAGDELON.

Quelle est donc cette audace de venir nous troubler de la sorte dans nostre maison?

DU CROISY.

Comment! Mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux receus que nous? qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, et vous donnent le bal?

MAGDELON.

Vos laquais?

LA GRANGE.

Ouy, nos laquais, et cela n'est ny beau ny honneste de nous les débaucher comme vous faites.

MAGDELON.

O Ciel! quelle insolence!

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la veuë, et, si vous les voulez aimer, ce sera, ma foy, pour leurs

beaux yeux. Viste, qu'on les dépoüille sur-le-champ.

JODELET.

Adieu nostre braverie!

MASCARILLE.

Voila le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROISY.

Ah! ah! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées. Vous irez chercher autre part dequoy vous rendre agreables aux yeux de vos belles, je vous en asseure.

LA GRANGE.

C'est trop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O Fortune! quelle est ton inconstance!

DU CROISY.

Viste, qu'on leur oste jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'estat qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira : nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, Monsieur et moy, que nous n'en serons aucunement jaloux.

CATHOS.

Ah! quelle confusion!

MAGDELON.

Je creve de dépit.

VIOLONS, *au Marquis.*

Qu'est-ce donc que cecy? Qui nous payera, nous autres?

MASCARILLE.

Demandez à monsieur le Vicomte.

VIOLONS, *au Vicomte.*

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET.

Demandez à monsieur le Marquis.

SCENE XVI.

GORGIBUS, MASCARILLE, JODELET, MAGDELON.

GORGIBUS.

Ah! coquines que vous estes! vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je voy, et je viens d'apprendre de belles affaires, vrayement, de ces Messieurs qui sortent.

MAGDELON.

Ah! mon pere, c'est une piece sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS.

Ouy, c'est une piece sanglante, mais qui est un effet de vostre impertinence, infames. Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait, et cependant, malheureux que je suis! il faut que je boive l'affront.

MAGDELON.

Ah! je jure que nous en serons vangées, ou que je mourray en la peine. Et vous, marauts, osez-vous vous tenir icy aprés vostre insolence?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un marquis? Voila ce que c'est que du monde! la moindre disgrace nous fait mépriser de ceux qui nous cherissoient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime icy que la vaine apparence, et qu'on n'y considere point la vertu toute nuë.

(*Ils sortent tous deux.*)

SCENE XVII.

GORGIBUS, MAGDELON, CATHOS, VIOLONS.

VIOLONS.

Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez, à leur défaut, pour ce que nous avons joué icy.

GORGIBUS, *les battant.*

Ouy, ouy, je vous vais contenter, et voicy la monnoye dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sçay qui me tient que je ne vous en fasse autant; nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voila ce que vous vous estes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais. Et vous, qui estes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicieux amusemens des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous estre à tous les diables!

SGANARELLE

OU

LE COCU IMAGINAIRE

COMEDIE

ACTEURS.

GORGIBUS, bourgeois de Paris.
CELIE, sa fille.
LELIE, amant de Celie.
GROS-RENÉ, valet de Lelie.
SGANARELLE, bourgeois de Paris et cocu imaginaire.
SA FEMME.
VILLEBREQUIN, pere de Valere.
LA SUIVANTE de Celie.
UN PARENT de Sganarelle.

La scene est à Paris.



SGANARELLE
OU
LE COCU IMAGINAIRE

SCENE PREMIERE

GORGIBUS, CELIE, SA SUIVANTE.

CELIE, *sortant toute éplorée, et son pere la suivant.*

AH! n'esperez jamais que mon cœur y consente.

GORGIBUS.

Que marmottez-vous là, petite impertinente?
Vous pretendez choquer ce que j'ay resolu,
Je n'auray pas sur vous un pouvoir absolu,
Et par sottes raisons vostre jeune cervelle
Voudroit regler icy la raison paternelle?
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loy?
A vostre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moy,
O sotte, peut juger ce qui vous est utile?
Par la corbleu, gardez d'eschauffer trop ma bile;

Vous pourriez éprouver, sans beaucoup de longueur,
Si mon bras sçait encor montrer quelque vigueur;
Vostre plus court sera, Madame la mutine,
D'accepter sans façons l'époux qu'on vous destine.
J'ignore, dites-vous, *de quelle humeur il est,*
Et dois auparavant consulter s'il vous plaist.
Informé du grand bien qui luy tombe en partage,
Dois-je prendre le soin d'en sçavoir davantage?
Et cet espoux, ayant vingt mille bons ducats,
Pour estre aimé de vous doit-il manquer d'appas?
Allez; tel qu'il puisse estre, avecque cette somme,
Je vous suis caution qu'il est tres-honneste homme.

CELIE.

Helas!

GORGIBUS.

Hé bien, helas! que veut dire cecy?
Voyez le bel helas qu'elle nous donne icy!
Hé! que si la colere une fois me transporte,
Je vous feray chanter helas de belle sorte.
Voila, voila le fruit de ces empressemens
Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans;
De quolibets d'amour vostre teste est remplie,
Et vous parlez de Dieu bien moins que de Clelie.
Jettez-moy dans le feu tous ces meschans écrits
Qui gastent tous les jours tant de jeunes esprits;
Lisez-moy, comme il faut, au lieu de ces sornettes,
Les *Quatrains* de Pibrac, et les doctes *Tablettes*
Du conseiller Mathieu, ouvrage de valeur
Et plein de beaux dictons à reciter par cœur.
La Guide des pecheurs est encore un bon livre :
C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien vivre,

Et, si vous n'aviez leu que ces moralitez,
Vous sçauriez un peu mieux suivre mes volontez.

CELIE.

Quoy! vous pretendez donc, mon pere, que j'oublie
La constante amitié que je dois à Lelie?
J'aurois tort si sans vous je disposois de moy;
Mais vous-mesme à ses vœux engageastes ma foy.

GORGIBUS.

Luy fût-elle engagée encore davantage,
Un autre est survenu dont le bien l'en dégage.
Lelie est fort bien fait; mais apprens qu'il n'est rien
Qui ne doive ceder au soin d'avoir du bien ;
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
Et que, sans luy, le reste est une triste affaire.
Valere, je croy bien, n'est pas de toy chery;
Mais, s'il ne l'est amant, il le sera mary.
Plus que l'on ne le croit ce nom d'époux engage.
Et l'amour est souvent un fruit du mariage.
Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner
Où de droict absolu j'ay pouvoir d'ordonner?
Tréve donc, je vous prie, à vos impertinences!
Que je n'entende plus vos sottes doleances :
Ce gendre doit venir vous visiter ce soir,
Manquez un peu, manquez à le bien recevoir;
Si je ne vous luy vois faire fort bon visage,
Je vous... je ne veux pas en dire davantage.

SCENE II.

CELIE, SA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

Quoy! refuser, Madame, avec cette rigueur
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur!
A des offres d'hymen répondre par des larmes,
Et tarder tant à dire un oüy si plein de charmes!
Helas! que ne veut-on aussi me marier?
Ce ne seroit pas moy qui se feroit prier;
Et, loin qu'un pareil oüy me donnast de la peine,
Croyez que j'en dirois bien viste une douzaine.
Le precepteur qui fait repeter la leçon
A vostre jeune frere a fort bonne raison
Lors que, nous discourant des choses de la terre,
Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,
Qui croist beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
Et ne profite point s'il en est separé.
Il n'est rien de plus vray, ma tres-chere maistresse,
Et je l'éprouve en moy, chetive pecheresse
Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin;
Mais j'avois, luy vivant, le teint d'un cherubin,
L'embonpoint merveilleux, l'œil gay, l'ame contente,
Et je suis maintenant ma commere dolente.
Pendant cet heureux temps, passé comme un éclair,
Je me couchois sans feu dans le fort de l'hyver,
Secher mesme les draps me sembloit ridicule,
Et je tremble à present dedans la canicule.

Enfin il n'est rien tel, Madame, croyez-moy,
Que d'avoir un mary la nuit auprés de soy,
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous saluë
D'un « Dieu vous soit en aide! » alors qu'on éternuë.

CELIE.

Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lelie, et prendre ce mal-fait?

LA SUIVANTE.

Vostre Lelie aussi n'est, ma foy, qu'une beste,
Puis que si hors de temps son voyage l'arreste,
Et la grande longueur de son esloignement
Me le fait soupçonner de quelque changement.

CELIE, *luy montrant le portraict de Lelie.*

Ah! ne m'accable point par ce triste presage.
Vois attentivement les traits de ce visage :
Ils jurent à mon cœur d'eternelles ardeurs;
Je veux croire aprés tout qu'ils ne sont pas menteurs,
Et, comme c'est celuy que l'art y represente,
Il conserve à mes feux une amitié constante.

LA SUIVANTE.

Il est vray que ces traits marquent un digne amant,
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

CELIE.

Et cependant il faut... Ah! soustiens-moy.
(*Laissant tomber le portrait de Lelie.*)

LA SUIVANTE.

Madame,
D'où vous pourroit venir?... Ah! bons Dieux! elle pasme.
Hé, viste! Hola! quelqu'un.

SCENE III.

CELIE, LA SUIVANTE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Qu'est-ce donc ? me voila.

LA SUIVANTE.

Ma maistresse se meurt.

SGANARELLE.

Quoy! ce n'est que cela?
Je croyois tout perdu, de crier de la sorte;
Mais approchons pourtant. Madame, estes-vous morte?
Hays! elle ne dit mot.

LA SUIVANTE.

Je vais faire venir
Quelqu'un pour l'emporter; vueillez la soustenir.

SCENE IV.

CELIE, SGANARELLE, SA FEMME.

SGANARELLE, *en luy passant la main sur le sein.*

Elle est froide partout, et je ne sçais qu'en dire;
Approchons-nous pour voir si sa bouche respire.
Ma foy, je ne sçais pas, mais j'y trouve encor, moy,
Quelque signe de vie.

La Femme de Sganarelle, *regardant par la fenestre.*
Ah! qu'est-ce que je voy?
Mon mary dans ses bras... Mais je m'en vais descendre :
Il me trahit sans doute, et je veux le surprendre.

Sganarelle.

Il faut se dépescher de l'aller secourir;
Certes elle auroit tort de se laisser mourir :
Aller en l'autre monde est tres-grande sottise
Tant que dans celuy-cy l'on peut estre de mise.

(*Il l'emporte avec un homme que la suivante ameine.*)

SCENE V.

LA FEMME DE SGANARELLE, seule.

Il s'est subitement esloigné de ces lieux,
Et sa fuitte a trompé mon desir curieux;
Mais de sa trahison je ne fais plus de doute,
Et le peu que j'ay veu me la découvre toute.
Je ne m'estonne plus de l'estrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur;
Il reserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres
Et nourit leurs plaisirs par le jeûne des nostres.
Voila de nos maris le procedé commun,
Ce qui leur est permis leur devient importun.
Dans les commencemens ce sont toutes merveilles,
Ils témoignent pour nous des ardeurs nonpareilles;
Mais les traistres bien-tost se lassent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.

Ah! que j'ay de despit que la loy n'authorise
A changer de mary comme on fait de chemise!
Cela seroit commode, et j'en sçay telle icy
Qui, comme moy, ma foy, le voudroit bien aussi.

(*En ramassant le portraict que Celie avoit laissé tomber.*)

Mais quel est ce bijou que le sort me presente?
L'aimail en est fort beau, la graveure charmante.
Ouvrons.

SCENE VI.

SGANARELLE ET SA FEMME.

SGANARELLE.

On la croyoit morte, et ce n'estoit rien;
Il n'en faut plus qu'autant, elle se porte bien.
Mais j'apperçois ma femme.

SA FEMME, [*se croyant seule*].

O Ciel! c'est mignature,
Et voila d'un bel homme une vive peinture.

SGANARELLE, *à part, et regardant sur l'espaule de sa femme.*

Que considere-t'elle avec attention?
Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon;
D'un fort vilain soupçon je me sens l'ame esmuë.

SA FEMME, *sans l'appercevoir, continuë.*

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma veuë;
Le travail plus que l'or s'en doit encor priser.
Hon! que cela sent bon!

SGANARELLE, *à part.*

Quoy! peste! le baiser?
Ah! j'en tiens.

SA FEMME *poursuit.*

Avoüons qu'on doit estre ravie
Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir servie,
Et que, s'il en contoit avec attention,
Le penchant seroit grand à la tentation.
Ah! que n'ay-je un mary d'une aussi bonne mine,
Au lieu de mon pelé, de mon rustre...

SGANARELLE, *luy arrachant le portraict.*

Ah! mâtine,
Nous vous y surprenons en faute contre nous
En diffamant l'honneur de vostre cher espoux :
Donc, à vostre calcul, ô ma trop digne femme,
Monsieur, tout bien conté, ne vaut pas bien Madame?
Et, de par Belzebut, qui vous puisse emporter!
Quel plus rare party pourriez-vous souhaitter?
Peut-on trouver en moy quelque chose à redire?
Cette taille, ce port que tout le monde admire,
Ce visage si propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautez soûpirent nuit et jour,
Bref, en tout et par tout ma personne charmante
N'est donc pas un morceau dont vous soyez contente,
Et, pour rassasier vostre appetit gourmand,
Il faut à son mary le ragoust d'un galand?

SA FEMME.

J'entends à demy-mot où va la raillerie.
Tu crois par ce moyen...

SGANARELLE.

A d'autres, je vous prie!

La chose est averée, et je tiens dans mes mains
Un bon certificat du mal dont je me plains.

SA FEMME.

Mon couroux n'a desja que trop de violence
Sans le charger encor d'une nouvelle offence;
Escoute, ne crois pas retenir mon bijou,
Et songe un peu...

SGANARELLE.

Je songe à te rompre le cou.
Que ne puis-je, aussi bien que je tiens la coppie,
Tenir l'original!

SA FEMME.

Pourquoy?

SGANARELLE.

Pour rien, m'amie :
Doux objet de mes vœux, j'ay grand tort de crier,
Et mon front de vos dons vous doit remercier.
(Regardant le portraict de Lelie.)
Le voila, le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tison de ta flame secrette,
Le drole avec lequel...

SA FEMME.

Avec lequel? poursuis.

SGANARELLE.

Avec lequel, te dis-je... et j'en creve d'ennuis...

SA FEMME.

Que me veut donc conter par là ce maistre yvrogne?

SGANARELLE.

Tu ne m'entends que trop, Madame la carogne
Sganarelle est un nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeller seigneur Corneillius :

J'en suis pour mon honneur; mais à toy, qui me l'ostes,
Je t'en feray du moins pour un bras ou deux costes.

SA FEMME.

Et tu m'oses tenir de semblables discours?

SGANARELLE.

Et tu m'oses joüer de ces diables de tours?

SA FEMME.

Et quels diables de tours? Parle donc sans rien feindre.

SGANARELLE.

Ah! cela ne vaut pas la peine de se plaindre:
D'un panache de cerf sur le front me pourvoir,
Helas! voila vrayment un beau venez-y voir!

SA FEMME.

Donc, aprés m'avoir fait la plus sensible offence
Qui puisse d'une femme exciter la vengeance,
Tu prends d'un feint couroux le vain amusement
Pour prevenir l'effet de mon ressentiment?
D'un pareil procedé l'insolence est nouvelle:
Celuy qui fait l'offence est celuy qui querelle.

SGANARELLE.

Eh! la bonne effrontée! A voir ce fier maintien,
Ne la croiroit-on pas une femme de bien?

SA FEMME.

Va, poursuis ton chemin, cajole tes maistresses,
Adresse-leur tes vœux et fais-leur des caresses;
Mais rends-moy mon portraict sans te joüer de moy.
(Elle luy arrache le portraict, et s'enfuit.)

SGANARELLE, *courant aprés elle.*

Oüy, tu crois m'eschapper; je l'auray malgré toy.

SCENE VII.

LELIE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

Enfin nous y voicy! Mais, Monsieur, si je l'ose,
Je voudrois vous prier de me dire une chose.

LELIE.

Hé bien, parle.

GROS-RENÉ.

Avez-vous le diable dans le corps
Pour ne pas succomber à de pareils efforts?
Depuis huit jours entiers, avec vos longues traites,
Nous sommes à piquer de chiennes de mazettes
De qui le train maudit nous a tant secoüez
Que je m'en sens, pour moy, tous les membres roüez,
Sans prejudice encor d'un accident bien pire
Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire;
Cependant, arrivé, vous sortez bien et beau
Sans prendre de repos ny manger un morceau.

LELIE.

Ce grand empressement n'est point digne de blâme:
De l'himen de Celie on allarme mon ame;
Tu sçais que je l'adore, et je veux estre instruit
Avant tout autre soin de ce funeste bruit.

GROS-RENÉ.

Oüy; mais un bon repas vous seroit necessaire
Pour s'aller esclaircir, Monsieur, de cette affaire,
Et vostre cœur sans doute en deviendroit plus fort

Pour pouvoir resister aux attaques du sort.
J'en juge par moy-mesme, et la moindre disgrace,
Lors que je suis à jeun, me saisit, me terrace;
Mais, quand j'ay bien mangé, mon ame est ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout.
Croyez-moy, bourez-vous, et sans reserve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la Fortune;
Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez vostre cœur.

LELIE.

Je ne sçaurois manger.

GROS-RENÉ, *à part ce demy-vers.*

Si feray bien, je meure.
Vostre disné pourtant seroit prest tout à l'heure

LELIE.

Tay-toy, je te l'ordonne.

GROS-RENÉ.

Ah! quel ordre inhumain!

LELIE.

J'ay de l'inquietude, et non pas de la faim.

GROS-RENÉ.

Et moy, j'ay de la faim et de l'inquietude
De voir qu'un sot amour fait toute vostre estude.

LELIE.

Laisse-moy m'informer de l'objet de mes vœux,
Et, sans m'importuner, va manger si tu veux.

GROS-RENÉ.

Je ne replique point à ce qu'un maistre ordonne.

SCENE VIII.

LELIE, SEUL.

Non, non, à trop de peur mon ame s'abandonne :
Le pere m'a promis, et la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui soustient mon espoir.

SCENE IX.

SGANARELLE, LELIE.

SGANARELLE.

Nous l'avons, et je puis voir à l'aise la trogne
Du malheureux pendart qui cause ma vergogne :
Il ne m'est point connu.

LELIE, *à part.*

Dieux ! qu'apperçoy-je icy?
Et, si c'est mon portraict, que dois-je croire aussi?

SGANARELLE *continuë.*

Ah ! pauvre Sganarelle, à quelle destinée
Ta reputation est-elle condamnée?

(*Appercevant Lelie qui le regarde, il se retourne d'un autre costé.*)

Faut...

LELIE, *à part.*

Ce gage ne peut, sans allarmer ma foy,
Estre sorty des mains qui le tenoient de moy.

SGANARELLE.

Faut-il que desormais à deux doigts l'on te montre,
Qu'on te mette en chansons, et qu'en toute rencontre
On te rejette au nez le scandaleux affront
Qu'une femme mal née imprime sur ton front?

LELIE, *à part.*

Me trompay-je?

SGANARELLE.

Ah! truande, as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge,
Et, femme d'un mary qui peut passer pour beau
Faut-il qu'un marmouset, un maudit estourneau...

LELIE, *à part et regardant encore son portraict.*

Je ne m'abuse point, c'est mon portraict luy-mesme.

SGANARELLE *luy retourne le dos.*

Cet homme est curieux.

LELIE, *à part.*

Ma surprise est extresme.

SGANARELLE.

A qui donc en a-t'il?

LELIE, *à part.*

Je le veux accoster.

(*Haut.*)

Puis-je... Hé! de grace, un mot.

SGANARELLE *le fuit encore.*

Que me veut-il conter?

LELIE.

Puis-je obtenir de vous de sçavoir l'avanture
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture?

SGANARELLE, *à part, et examinant le portraict qu'il tient et Lelie.*

D'où luy vient ce desir? Mais je m'avise icy...
Ah! ma foy, me voila de son trouble éclaircy;
Sa surprise à present n'estonne plus mon ame :
C'est mon homme, ou plutost c'est celuy de ma femme.

LELIE.

Retirez-moy de peine, et dites d'où vous vient...

SGANARELLE.

Nous sçavons, Dieu mercy, le soucy qui vous tient;
Ce portrait qui vous fasche est vostre ressemblance,
Il estoit en des mains de vostre connoissance,
Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous
Que les douces ardeurs de la dame et de vous.
Je ne sçay pas si j'ay, dans sa galanterie,
L'honneur d'estre connu de Vostre Seigneurie;
Mais faites-moy celuy de cesser desormais
Un amour qu'un mary peut trouver fort mauvais,
Et songez que les nœuds du sacré mariage...

LELIE.

Quoy! celle, dites-vous, dont vous tenez ce gage...

SGANARELLE.

Est ma femme, et je suis son mary.

LELIE.

Son mary?

SGANARELLE.

Oüy, son mary, vous dis-je, et mary tres-marry;
Vous en sçavez la cause, et je m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ses parens.

SCENE X.

LELIE, SEUL.

Ah! que viens-je d'entendre?
L'on me l'avoit bien dit, et que c'estoit de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.
Ah! quand mille sermens de ta bouche infidelle
Ne m'auroient pas promis une flame eternelle,
Le seul mépris d'un choix si bas et si honteux
Devoit bien soûtenir l'interest de mes feux,
Ingrate, et quelque bien... Mais le sensible outrage,
Se meslant aux travaux d'un assez long voyage,
Me donne tout à coup un choc si violent
Que mon cœur devient foible et mon corps chancelant.

SCENE XI.

LELIE, LA FEMME DE SGANARELLE.

LA FEMME DE SGANARELLE, *se tournant vers Lelie.*

Malgré moy mon perfide... Helas! quel mal vous presse?
Je vous vois prest, Monsieur, à tomber en foiblesse.

LELIE.

C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

La Femme de Sganarelle.

Je crains icy pour vous l'évanoüissement;
Entrez dans cette salle en attendant qu'il passe.

Lelie.

Pour un moment ou deux j'accepte cette grace.

SCENE XII.

SGANARELLE et LE PARENT DE SA FEMME.

Le Parent.

D'un mary sur ce point j'approuve le soucy,
Mais c'est prendre la chevre un peu bien viste aussi,
Et tout ce que de vous je viens d'oüir contre-elle
Ne conclut point, parent, qu'elle soit criminelle.
C'est un point delicat, et de pareils forfaits,
Sans les bien averer, ne s'imputent jamais

Sganarelle.

C'est à dire qu'il faut toucher au doigt la chose?

Le Parent.

Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.
Qui sçait comme en ses mains ce portrait est venu,
Et si l'homme aprés tout luy peut estre connu?
Informez-vous-en donc; et, si c'est ce qu'on pense,
Nous serons les premiers à punir son offence.

SCENE XIII.

SGANARELLE, seul.

On ne peut pas mieux dire ; en effet, il est bon
D'aller tout doucement. Peut-estre sans raison
Me suis-je en teste mis ces visions cornuës,
Et les sueurs au front m'en sont trop tost venuës.
Par ce portrait enfin dont je suis allarmé,
Mon des-honneur n'est pas tout à fait confirmé ;
Taschons donc par nos soins...

SCENE XIV.

SGANARELLE, SA FEMME, LELIE sur la porte de Sganarelle et parlant a sa femme.

Sganarelle *poursuit.*

Ah ! que vois-je ? Je meure ;
Il n'est plus question de portraict à cette heure,
Voicy, ma foy, la chose en propre original.

La Femme de Sganarelle, *à Lelie.*

C'est par trop vous haster, Monsieur, et vostre mal,
Si vous sortez si-tost, poura bien vous reprendre.

Lelie.

Non, non, je vous rends grace autant qu'on puisse rendre
De l'obligeant secours que vous m'avez presté.

SGANARELLE, *à part.*

La masque encore aprés luy fait civilité.

SCENE XV.

SGANARELLE, LELIE.

SGANARELLE, *à part.*

Il m'apperçoit; voyons ce qu'il me poura dire.

LELIE, *à part.*

Ah! mon ame s'esmeut, et cet objet m'inspire...
Mais je dois condamner cet injuste transport
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon sort.
Envions seulement le bonheur de sa flame.
O trop heureux d'avoir une si belle femme!

(Passant auprés de luy et le regardant.)

SCENE XVI.

SGANARELLE, CELIE REGARDANT ALLER LELIE.

SGANARELLE, *sans voir Celie.*

Ce n'est point s'expliquer en termes ambigus.
Cet estrange propos me rend aussi confus
Que s'il m'estoit venu des cornes à la teste.
Allez, ce procedé n'est point du tout honneste.

(Il se tourne du costé que Lelie s'en vient d'en aller.)

CELIE, *à part.*

Quoy! Lelie a paru tout à l'heure à mes yeux :
Qui pourroit me cacher son retour en ces lieux?

SGANARELLE *poursuit.*

« O trop heureux d'avoir une si belle femme! »
Malheureux bien plutost de l'avoir, cette infame,
Dont le coupable feu trop bien verifié
Sans respect ny demy nous a cocufié.

(*Celie approche peu à peu de luy, et attend que son transport soit finy pour luy parler.*)

Mais je le laisse aller aprés un tel indice,
Et demeure les bras croisez comme un Jocrice.
Ah! je devois du moins luy jetter son chapeau,
Luy rüer quelque pierre ou crotter son manteau,
Et sur luy hautement, pour contenter ma rage,
Faire au larron d'honneur crier le voisinage.

CELIE.

Celuy qui maintenant devers vous est venu,
Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu?

SGANARELLE.

Helas! ce n'est pas moy qui le connoist, Madame,
C'est ma femme.

CELIE.

Quel trouble agite ainsi vostre ame?

SGANARELLE.

Ne me condamnez point d'un deüil hors de saison,
Et laissez-moy pousser des soûpirs à foison.

CELIE.

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes?

SGANARELLE.

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes,

Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moy
De se voir sans chagrin au point où je me voy.
Des maris mal-heureux vous voyez le modele :
On desrobe l'honneur au pauvre Sganarelle;
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me desrobe encor la reputation.

CELIE.

Comment?

SGANARELLE.

Ce damoiseau, parlant par reverence,
Me fait cocu, Madame, avec toute licence,
Et j'ay sceu par mes yeux averer aujourd'huy
Le commerce secret de ma femme et de luy.

CELIE.

Celuy qui maintenant...

SGANARELLE.

Oüy, oüy, me deshonore :
Il adore ma femme, et ma femme l'adore.

CELIE.

Ah! j'avois bien jugé que ce secret retour
Ne pouvoit me couvrir que quelque lasche tour,
Et j'ay tremblé d'abord, en le voyant paroistre,
Par un pressentiment de ce qui devoit estre.

SGANARELLE.

Vous prenez ma deffence avec trop de bonté;
Tout le monde n'a pas la mesme charité,
Et plusieurs qui tantost ont appris mon martire,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.

CELIE.

Est-il rien de plus noir que ta lasche action,
Et peut-on luy trouver une punition?
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie,

Aprés t'estre soüillé de cette perfidie?
O Ciel! est-il possible?

SGANARELLE.

Il est trop vray pour moy.

CELIE.

Ah! traistre, scelerat, ame double et sans foy.

SGANARELLE.

La bonne ame!

CELIE.

Non, non, l'enfer n'a point de gesne
Qui ne soit pour ton crime une trop douce peine.

SGANARELLE.

Que voila bien parler!

CELIE.

Avoir ainsi traitté
Et la mesme innocence et la mesme bonté!

SGANARELLE. (*Il soûpire haut.*)

Hay!

CELIE.

Un cœur qui jamais n'a fait la moindre chose
A merité l'affront où ton mespris l'expose?

SGANARELLE.

Il est vray.

CELIE.

Qui, bien loin... Mais c'est trop, et ce cœur
Ne sçauroit y songer sans mourir de douleur.

SGANARELLE.

Ne vous faschez pas tant, ma tres-chere Madame,
Mon mal vous touche trop, et vous me percez l'ame.

CELIE.

Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer
Qu'à des plaintes sans fruit j'en vueille demeurer;

Mon cœur, pour se vanger, sçait ce qu'il te faut faire,
Et j'y cours de ce pas ; rien ne m'en peut distraire.

SCENE XVII.

SGANARELLE, SEUL.

Que le Ciel la preserve à jamais de danger !
Voyez quelle bonté de vouloir me vanger !
En effet, son couroux, qu'excite ma disgrace,
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse
Et l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
De semblables affronts, à moins qu'estre un vray sot.
Courons donc le chercher cependant qu'il m'affronte ;
Monstrons nostre courage à venger nostre honte.
Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos despens,
Et sans aucun respect faire cocus les gens.
Doucement, s'il vous plaist ; cet homme a bien la mine...
(Il se retourne, ayant fait trois ou quatre pas.)
D'avoir le sang boüillant et l'ame un peu mutine ;
Il pourroit bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos comme il a fait mon front.
Je hay de tout mon cœur les esprits coleriques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques :
Je ne suis point battant de peur d'estre battu,
Et l'humeur debonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offence
Il faut absolument que je prenne vengeance.
Ma foy, laissons-le dire autant qu'il luy plaira ;

Au diantre qui pourtant rien du tout en fera!
Quand j'auray fait le brave et qu'un fer, pour ma peine,
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trespas,
Dites-moy, mon honneur, en serez-vous plus gras?
La biere est un séjour par trop melancolique
Et trop mal sain pour ceux qui craignent la colique;
Et quant à moy je trouve, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux estre encor cocu que trepassé?
Quel mal cela fait-il? la jambe en devient-elle
Plus tortuë aprés tout, et la taille moins belle?
Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage :
Puis qu'on tient à bon droit tout crime personnel,
Que fait là nostre honneur pour estre criminel?
Des actions d'autruy l'on nous donne le blasme.
Si nos femmes sans nous ont un commerce infame,
Il faut que tout le mal tombe sur nostre dos :
Elles font la sottise, et nous sommes les sots;
C'est un vilain abus, et les gens de police
Nous devroient bien regler une telle injustice.
N'avons-nous pas assez des autres accidents
Qui nous viennent happer en despit de nos dents?
Les querelles, procez, faim, soif et maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie
Sans s'aller, de surcroist, aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement?
Mocquons-nous de cela, mesprisons les allarmes,
Et mettons sous nos pieds les soûpirs et les larmes :
Si ma femme a failly, qu'elle pleure bien fort.

Mais pourquoy moy pleurer puis que je n'ay point tort?
En tout cas, ce qui peut m'oster ma fascherie,
C'est que je ne suis pas seul de ma confrairie :
Voir cajoler sa femme et n'en témoigner rien
Se pratique aujourd'huy par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle.
Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
L'on m'appellera sot de ne me vanger pas,
Mais je le serois fort de courir au trespas.
(*Mettant la main sur son estomach.*)
Je me sens là pourtant remüer une bile
Qui veut me conseiller quelque action virile.
Oüy, le courroux me prend, c'est trop estre poltron;
Je veux resolument me vanger du larron;
Desja, pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflame,
Je vais dire par tout qu'il couche avec ma femme.

SCENE XVIII.

GORGIBUS, CELIE, LA SUIVANTE.

CELIE.

Ouy, je veux bien subir une si juste loy.
Mon pere, disposez de mes vœux et de moy,
Faites, quand vous voudrez, signer cette himenée;
A suivre mon devoir je suis determinée,
Je pretends gourmander mes propres sentimens,
Et me soûmettre en tout à vos commandemens.

GORGIBUS.

Ah! voila qui me plaist, de parler de la sorte;

Parbleu, si grande joye à l'heure me transporte
Que mes jambes sur l'heure en cabrioleroient,
Si nous n'estions point veus de gens qui s'en riroient.
Approche-toy de moy, viens çà que je t'embrasse;
Une telle action n'a pas mauvaise grace :
Un pere quand il veut peut sa fille baiser
Sans que l'on ait sujet de s'en scandaliser.
Va, le contentement de te voir si bien née
Me fera rajeunir de dix fois une année.

SCENE XIX.

CELIE, LA SUIVANTE.

La Suivante.

Ce changement m'estonne.

Celie.

Et, lors que tu sçauras
Par quel motif j'agis, tu m'en estimeras.

La Suivante

Cela pourroit bien estre.

Celie.

Apprends donc que Lelie
A pû blesser mon cœur par une perfidie;
Qu'il estoit en ces lieux sans...

La Suivante.

Mais il vient à nous.

SCENE XX.

CELIE, LELIE, LA SUIVANTE.

LELIE.

Avant que pour jamais je m'esloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place...

CELIE.

Quoy! me parler encore? avez-vous cette audace?

LELIE.

Il est vray qu'elle est grande, et vostre choix est tel
Qu'à vous rien reprocher je serois criminel.
Vivez, vivez contente, et bravez ma memoire
Avec le digne espoux qui vous comble de gloire.

CELIE.

Oüy, traistre, j'y veux vivre, et mon plus grand desir,
Ce seroit que ton cœur en eust du desplaisir.

LELIE.

Qui rend donc contre moy ce courroux legitime?

CELIE.

Quoy! tu fais le surpris et demandes ton crime?

SCENE XXI.

CELIE, LELIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE.

SGANARELLE *entre armé.*
Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur
Qui sans misericorde a soüillé nostre honneur!
CELIE, *à Lelie.*
Tourne, tourne les yeux sans me faire respondre.
LELIE.
Ah! je vois..
CELIE.
Cet objet suffit pour te confondre.
LELIE.
Mais pour vous obliger bien plutost à rougir.
SGANARELLE.
Ma colere à present est en estat d'agir;
Dessus ses grands chevaux est monté mon courage,
Et, si je le rencontre, on verra du carnage:
Oüy, j'ay juré sa mort, rien ne peut l'empecher;
Où je le trouveray, je le veux depescher;
Au beau milieu du cœur il faut que je luy donne...
LELIE.
A qui donc en veut-on?
SGANARELLE.
Je n'en veux à personne.
LELIE.
Pourquoy ces armes-là?

SGANARELLE.

C'est un habillement
Que j'ay pris pour la pluye.

(*A part.*)

Ah! quel contentement
J'aurois à le tuer! prenons-en le courage.

LELIE.

Hay?

SGANARELLE, *se donnant des coups de poing sur l'estomach et des soufflets pour s'exciter.*

Je ne parle pas.

(*A part.*)

Ah! poltron dont j'enrage,
Lasche, vray cœur de poule!

CELIE.

Il t'en doit dire assez,
Cet objet dont tes yeux nous paroissent blessez.

LELIE.

Oüy; je connois par là que vous estes coupable
De l'infidelité la plus inexcusable
Qui jamais d'un amant puisse outrager la foy.

SGANARELLE, *à part.*

Que n'ay-je un peu de cœur!

CELIE.

Ah! cesse devant moy,
Traistre, de ce discours l'insolence cruelle.

SGANARELLE.

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle;
Courage, mon enfant, sois un peu vigoureux :
Là! hardy, tasche à faire un effort genereux
En le tuant tandis qu'il tourne le derriere.

LELIE, *faisant deux ou trois pas sans dessein, fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.*

Puis qu'un pareil discours esmeut vostre colere,
Je dois de vostre cœur me monstrer satisfait
Et l'applaudir icy du beau choix qu'il a fait.

CELIE.

Oüy, oüy, mon choix est tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LELIE.

Allez; vous faites bien de le vouloir deffendre.

SGANARELLE.

Sans doute, elle fait bien de deffendre mes droits :
Cette action, Monsieur, n'est point selon les loix;
J'ay raison de m'en plaindre, et, si je n'estois sage,
On verroit arriver un estrange carnage.

LELIE.

D'où vous naist cette plainte, et quel chagrin brutal...?

SGANARELLE.

Suffit, vous sçavez bien où le bois me fait mal;
Mais vostre conscience et le soin de vostre ame
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme est ma femme;
Et vouloir à ma barbe en faire vostre bien,
Que ce n'est pas du tout agir en bon chrestien.

LELIE.

Un semblable soupçon est bas et ridicule.
Allez; dessus ce point n'ayez aucun scrupule,
Je sçay qu'elle est à vous, et, bien loin de brûler...

CELIE.

Ah! qu'icy tu sçais bien, traistre, dissimuler!

LELIE.

Quoy! me soupçonnez-vous d'avoir une pensée

De qui son ame ait lieu de se croire offencée?
De cette lascheté voulez-vous me noircir?

CELIE.

Parle, parle à luy-mesme, il pourra t'esclaircir.

SGANARELLE.

Vous me deffendez mieux que je ne sçaurois faire,
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCENE XXII.

CELIE, LELIE, SGANARELLE, SA FEMME, LA SUIVANTE.

LA FEMME DE SGANARELLE, *à Celie.*

Je ne suis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire esclater, Madame, un esprit trop jaloux;
Mais je ne suis point duppe, et voy ce qui se passe :
Il est de certains feux de fort mauvaise grace,
Et vostre ame devroit prendre un meilleur employ
Que de seduire un cœur qui doit n'estre qu'à moy.

CELIE.

La declaration est assez ingenuë.

SGANARELLE, *à sa femme.*

L'on ne demandoit pas, carogne, ta venuë;
Tu la viens quereller lors qu'elle me deffend,
Et tu trembles de peur qu'on t'oste ton galand.

CELIE, *se tournant vers Lelie.*

Allez; ne croyez pas que l'on en ait envie.
Tu vois si c'est mensonge, et j'en suis fort ravie.

LELIE.

Que me veut-on conter?

LA SUIVANTE.

Ma foy, je ne sçay pas
Quand on verra finir ce galimatias :
Desja depuis long-temps je tasche à le comprendre,
Et si plus je l'escoute, et moins je puis l'entendre;
Je vois bien à la fin que je m'en dois mesler.
(Allant se mettre entre Lelie et sa maistresse.)
Respondez-moy par ordre et me laissez parler.
(A Lelie.)
Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peut reprocher le vostre?

LELIE.

Que l'infidelle a pû me quitter pour un autre;
Que lors que, sur le bruit de son himen fatal,
J'accours tout transporté d'un amour sans égal,
Dont l'ardeur resistoit à se croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

LA SUIVANTE.

Mariée? à qui donc?

LELIE, *monstrant Sganarelle.*

A luy.

LA SUIVANTE.

Comment! à luy?

LELIE.

Oüy-da.

LA SUIVANTE.

Qui vous l'a dit?

LELIE.

C'est luy-mesme, aujourd'huy.

LA SUIVANTE, *à Sganarelle.*

Est-il vray?

SGANARELLE.

Moy, j'ay dit que c'estoit à ma femme
Que j'estois marié.

LELIE.

Dans un grand trouble d'ame,
Tantost de mon portraict je vous ay veu saisi.

SGANARELLE.

Il est vray, le voila.

LELIE.

Vous m'avez dit aussi
Que celle aux mains de qui vous aviez pris ce gage
Estoit liée à vous des nœuds du mariage.

SGANARELLE, *monstrant sa femme.*

Sans doute, et je l'avois de ses mains arraché,
Et n'eusse pas sans luy descouvert son peché.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Que me viens-tu conter par ta plainte importune?
Je l'avois sous mes pieds rencontré par fortune,
Et mesme quand, aprés ton injuste couroux,
(*Monstrant Lelie.*)
J'ay fait dans sa foiblesse entrer Monsieur chez nous,
Je n'ay pas reconnû les traits de sa peinture.

CELIE.

C'est moy qui du portraict ay causé l'avanture,
Et je l'ay laissé cheoir en cette pasmoison
(*A Sganarelle.*)
Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE.

Vous voyez que sans moy vous y seriez encore,
Et vous aviez besoin de mon peu d'elebore.

SGANARELLE.

Prendrons-nous tout cecy pour de l'argent comptant?
Mon front l'a, sur mon ame, eu bien chaude pourtant.

SA FEMME.

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,
Et, doux que soit le mal, je crains d'estre trompée.

SGANARELLE.

Hé ! mutuellement croyons-nous gens de bien :
Je risque plus du mien que tu ne fais du tien ;
Accepte sans façon le marché qu'on propose.

SA FEMME.

Soit; mais gare le bois si j'apprends quelque chose!

CELIE, *à Lelie, aprés avoir parlé bas ensemble.*

Ah, Dieux! s'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ay fait?
Je dois de mon couroux apprehender l'effect;
Oüy, vous croyant sans foy, j'ay pris pour ma vengeance
Le malheureux secours de mon obeïssance,
Et depuis un moment mon cœur vient d'accepter
Un himen que tousjours j'eus lieu de rebuter;
J'ay promis à mon pere, et ce qui me desole...
Mais je le vois venir.

LELIE.

Il me tiendra parole.

SCENE XXIII.

CELIE, LELIE, GORGIBUS, SGANARELLE, SA FEMME, LA SUIVANTE.

LELIE.

Monsieur, vous me voyez en ces lieux de retour,
Bruslant des mesmes feux, et mon ardente amour

Verra, comme je croy, la promesse accomplie
Qui me donna l'espoir de l'himen de Celie.

GORGIBUS.

Monsieur, que je revois en ces lieux de retour,
Bruslant des mesmes feux, et dont l'ardente amour
Verra, que vous croyez, la promesse accomplie
Qui vous donna l'espoir de l'himen de Celie,
Tres-humble serviteur à Vostre Seigneurie.

LELIE.

Quoy ! Monsieur, est-ce ainsi qu'on trahit mon espoir?

GORGIBUS.

Oüy, Monsieur, c'est ainsi que je fais mon devoir;
Ma fille en suit les loix.

CELIE.

Mon devoir m'interesse,
Mon pere, à desgager vers luy vostre promesse.

GORGIBUS.

Est-ce respondre en fille à mes commandemens?
Tu te demens bien-tost de tes bons sentimens;
Pour Valere tantost... Mais j'apperçois son pere :
Il vient asseurément pour conclure l'affaire.

SCENE DERNIERE.

CELIE, LELIE, GORGIBUS, SGANARELLE, SA FEMME, VILLEBREQUIN, LA SUIVANTE.

GORGIBUS.

Qui vous ameine icy, Seigneur Villebrequin?

VILLEBREQUIN.

Un secret important que j'ay sceu ce matin,

Qui rompt absolument ma parole donnée.
Mon fils, dont vostre fille acceptoit l'himenée,
Sous des liens cachez trompant les yeux de tous,
Vit depuis quatre mois avec Lise en espoux;
Et, comme des parens le bien et la naissance
M'ostent tout le pouvoir d'en casser l'alliance,
Je vous viens...

GORGIBUS.

Brisons-là : si sans vostre congé
Valere vostre fils ailleurs s'est engagé,
Je ne puis vous celer que ma fille Celie
Dés long-temps par moy-mesme est promise à Lelie,
Et que, riche en vertus, son retour aujourd'huy
M'empesche d'agréer un autre espoux que luy.

VILLEBREQUIN.

Un tel choix me plaist fort.

LELIE.

Et cette juste envie
D'un bon-heur eternel va couronner ma vie.

GORGIBUS.

Allons choisir le jour pour se donner la foy.

SGANARELLE.

A-t-on mieux crû jamais estre cocu que moy?
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jetter dans l'esprit une fausse creance.
De cet exemple-cy ressouvenez-vous bien,
Et, quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.





NOTES

DU TOME PREMIER

NOTA. — *Les renvois au texte sont calculés par lignes, même pour les pièces en vers.*

L'ESTOURDY.

L'Estourdy est la première œuvre de Molière qui mérite de figurer dans son répertoire dramatique. Directeur d'une troupe de comédiens ambulants pour laquelle il composait parfois quelques farces sans importance, il s'avisa un jour d'écrire une comédie en cinq actes et en vers, en s'inspirant de la scène italienne, et *l'Estourdy*, emprunté en même temps à *l'Inavvertito* de Nicolo Barbieri et à *l'Emilia* de Louis Groto, fut représenté pour la première fois à Lyon en 1653, d'autres disent en 1654. Jouée ensuite à Montpellier avec le plus grand succès, le 7 décembre 1654, pendant la tenue des états de Languedoc, la nouvelle comédie fit son apparition, le 3 novembre 1658, au théâtre du Petit-Bourbon, où les applaudissements de la capitale consacrèrent définitivement sa réputation. De ce jour, la France connut son plus grand auteur dramatique.

Page 5, ligne 1. *Quand nous faisons besoin,* quand on a besoin de nous. C'est le *far d'uopo* des Italiens.

P. 5, l. 13. *Ne l'en tire pas,* c'est-à-dire que ce n'est pas dans ce rang si bas que le Ciel l'a fait naître.

6, 3. *Devriez* ne fait ici que deux syllabes. Il en faisait trois quand besoin était.

— 17. *Penard* est un terme de mépris qu'on donnait aux vieillards. Il comportait parfois aussi le sens d'ancien libertin.

8, 11. *Biays* est ici de deux syllabes, quoique Molière autre part ne l'ait fait que d'une.

9, 13. *Ayent* n'est, dans ce vers, que d'une syllabe : nouvelle licence prosodique.

12, 22. *Éclairer* est pris ici dans le sens de guetter.

19, 31. *Qu'elle succede,* qu'elle réussisse.

20, 27. Pour que ce vers ne soit pas faux, on doit ne pas élider l'*e* muet de *querelle* devant *oui.*

21, 32. *Importer* est pris ici dans un sens défavorable qu'il n'a plus aujourd'hui.

23, 17. *Coucher d'imposture,* jouer, payer d'imposture. Cette locution vient du langage des joueurs, qui disaient « coucher d'une somme », c'est-à-dire la mettre au jeu.

30, 1. *Je les vois en parole,* en conversation (Anselme et Mascarille).

36, 11. *J'ay proû de ma frayeur,* j'ai assez de ma frayeur.

37, 4. *A vostre dam,* tant pis pour vous.

49, 11. *Donner la baye*, tromper, *baye* signifiant tromperie,

51, 7. *Falot,* plaisant.

63, 21. Olibrius, gouverneur des Gaules pour l'empereur Dèce, fit, d'après la légende, mettre à mort sainte Reine. De là le nom d'*Olibrius* donné aux fanfarons, aux pourfendeurs de moulins à vent.

64, 11-13. Molière a mis dans ces trois vers toute la critique de *l'Estourdy*. Quelque malencontreuses que soient les démarches de Lélie, le plus coupable est souvent Masca-

rille qui ne le prévient jamais de rien. Un peu plus loin (scène VIII) Lélie dit encore à Mascarille avec beaucoup de raison : « L'aurois-je deviné, n'estant point adverty? »

P. 64, l. 20. Le *vert* était un ancien jeu auquel on se livrait au mois de mai, et qui imposait aux joueurs l'obligation de porter pendant tout le mois une feuille verte cueillie le jour même. Celui qu'on surprenait sans cette feuille était *pris sans vert* et payait une amende.

70, 7. Le *momon* est un enjeu fait par des gens masqués qui ne s'adressent pas la parole.

71, 12. *Tarare!* exclamation ironique qui veut dire qu'on se moque de ce que dit quelqu'un, qu'on n'y ajoute pas foi.

— 25. *Régaler* est pris ici pour dédommager. Faut-il voir dans l'étymologie de ce mot l'idée de compensation, d'*égalisation?*

73. Lélie arrive sur la scène déguisé en Arménien.

84, 12. *Débris* est pris ici dans le sens non de morceaux brisés, mais de *brisement,* ruine.

85, 20. *Montriez* n'est mis que pour deux syllabes.

— 25. Le *pois gris* est le pois des champs. Celui qui avale des *pois gris* est un glouton qui mange tout avec avidité.

88, 7. *Epousteray* est un barbarisme que le nom de Molière même ne peut faire accepter. Si, par négligence, on prononce quelquefois ainsi, on écrit au moins *époussetterai,* pour peu qu'on soit frotté de grammaire française.

93, 6. *Paraguante,* gratification, de l'espagnol *para guantes,* pour avoir des gants.

101, 9. *Bissestre* est une corruption de *bissexte.* Le jour complémentaire de l'année bissextile était regardé, chez les Romains, comme malheureux, et *faire bissexte* s'est dit pour « faire un malheur ».

105. Les quatre premiers vers de la scène VIII sont obscurs; on ne peut leur trouver un sens bien déterminé qu'en donnant à la conjonction *si* le sens de *puisque* ou de *car.*

P. 107, l. 27. *Bagace*, terme injurieux appliqué aux femmes de mauvaise vie.

108, 1. *Scoffion*, coiffe que les femmes portaient alors. — 6. *Décharpir*, séparer (*de-carpere*, déprendre).

DÉPIT AMOUREUX.

Le *Dépit amoureux* est, comme *l'Estourdy*, une pièce empruntée par Molière à la scène italienne. C'est dans *l'Interesse* de Nicolas Secchi qu'il a pris son intrigue ; mais ici les emprunts sont beaucoup moins nombreux et moins complets, et Molière a ajouté à l'original des traits dont celui-ci n'était même pas capable d'avoir l'idée. Le *Dépit amoureux* est aussi supérieur à *l'Estourdy* par le style que par l'étude des caractères, et nous ne serons plus arrêtés par ces nombreuses incorrections qui rendent pénible la lecture de la pièce précédente. Nous voici presque arrivés au vrai Molière, au Molière grand peintre de mœurs, et le plus grand, au Molière grand écrivain, et le plus grand aussi.

Le *Dépit amoureux* présente encore cette particularité commune avec *l'Estourdy*, qu'il a été joué d'abord en province. C'est en effet à Béziers, pendant la session des états de Languedoc de 1656-57, qu'eut lieu la première représentation, et la pièce ne parut qu'en 1658 sur la scène du Petit-Bourbon. Molière n'eut pas à se féliciter cette fois d'avoir offert à la province la primeur de son nouvel ouvrage : non pas que le succès n'ait été aussi grand que celui de *l'Estourdy* ; mais, dans l'espoir d'obtenir une subvention, que justifiaient amplement les grandes dépenses dont il était chargé, l'auteur-directeur avait fait hommage de billets gratuits aux députés des états : on lui signifia de venir les reprendre, en l'avertissant qu'il n'avait à compter en rien sur la libéralité de l'assemblée. L'insuccès de cette démarche, compensé par la faveur toujours croissante qui s'attachait à son nom, le détourna, pour l'avenir, de faire en province l'essai de ses comédies, qui, d'ailleurs, n'avaient plus besoin désormais d'être essayées.

Le succès du *Dépit amoureux* ne survécut guère à Molière, et, si la pièce reparut plus tard sur la scène, ce ne fut que complètement défigurée par des coupures et des arrangements. Aujourd'hui encore on la joue en deux actes, le premier étant celui de la pièce originale, et le second se composant des six premiers vers de la scène III et de la scène IV tout entière du second, puis des scènes II à IV du quatrième. Les plus connus parmi les arrangements (ou *dérangements*, comme on aimera mieux) du *Dépit amoureux* sont, pour le XVIIIe siècle, ceux de Colson, dit Bellecour, et de Letourneur, dit Valville, et, pour le commencement du XIXe siècle, ceux de Richard Fabert (Odéon, 1er janvier 1816, un acte) et de Pieyre (Odéon, 10 janvier 1818, 3 actes).

P. 115. On remarquera que le véritable titre de la pièce est *Dépit amoureux*, et non *le Dépit amoureux*.

116. Aucune édition n'a indiqué où la scène se passe; mais peu importe : pour les pièces de Molière la scène est partout.

130, l. 11. *Tend* est employé ici dans le sens du latin *tendere*, se diriger.

135, 18. *Baye*, tromperie, moquerie. Voir la note de la page 49.

136, 10. *Lestrygons*, nom d'un peuple, de la Campanie suivant les uns, de la Sicile selon les autres, que les poëtes anciens ont représenté comme anthropophage.

141, 5. *Je le quitte*, j'y renonce, j'abandonne la partie.

142, 18. On voit, d'après ce vers, que *froide* se prononçait *fraide*, de même que les imparfaits avaient déjà le son de *ai* tout en s'écrivant encore *oi*.

153, 17. *Je destine* veut dire ici : je projette, je désire avoir.

— 24. Le *haut allemant* est l'allemand des gens de science, c'est-à-dire le moins répandu et le plus difficile à comprendre. Aujourd'hui que, grâce à la grande diffusion

des lumières, l'étude des langues vivantes fait partie de tous les systèmes d'instruction, on dit : « C'est de l'hébreu pour moi. »

P. 154, l. 2. Métaphraste parle ici du frère de Marcus Tullius Cicero, Quintus Cicero, auteur d'épigrammes contre les femmes et le mariage.

— 3. *Faire sermon* est une expression latine qui signifie parler.

— 4. Que vient faire ici cet *Atanaton* tout seul? Malgré l'absence de l'*h* après le premier *t*, il y a lieu de penser que c'est le mot grec Ἀθάνατον, immortel. M. Taschereau y voit le commencement d'une citation grecque, dans laquelle Métaphraste se trouve interrompu par son interlocuteur.

155, 5-6. Cette citation est un vers de Despautère.

Tu vivendo bonos, scribendo sequare peritos.

159, 15. *Succeder*, arriver, réussir.

161, 16. *Va, que je luy souhaite...* est bien imprimé ainsi. C'est comme s'il y avait : « Va lui dire que je luy souhaite... »

166, 25. *Ramentevons*, rappelons, du verbe *ramentevoir*, formé lui-même par l'italien *ramentare*.

168, 21. *Te croiras-tu toûjours* (*sage* sous-entendu). Nous le comprenons ainsi, et c'est pourquoi nous avons remplacé par une virgule le point d'interrogation qui suit *toujours* dans l'édition originale, les deux vers ne faisant, pour nous, qu'une seule phrase. Autrement il faudrait que *Te croiras-tu* signifiât : « ne t'en rapporteras-tu qu'à toi », ce qui ne nous paraît guère probable.

171, 16. *Chançon* est bien imprimé ainsi dans le texte original, et c'est sans doute à cause de la rime avec soupçon.

176, 28. *Devriez* ne compte que pour deux syllabes.

178, 16. *Grimpant* est un nom forgé par Molière pour

le bourreau, qui avait à grimper sur une échelle pour attacher le condamné à la potence.

P. 178, l. 32. *Capriole,* qui vient de *capreolus,* chevreau, est plus conforme à l'étymologie que *cabriole.*

182, 7. C'est à bon escient que nous avons imprimé *raisonné* au participe passé, conformément au texte original.

185, 13. *Voudrions* compte là pour deux syllabes.

186, 9. Pour que ce vers ait sa mesure, il faut que le mot *partie* compte pour trois syllabes.

— 24. *S'accroist* se prononçait alors *s'accraist.*

— 31. *Competiter* (du latin *competere*), dont le sens est assez difficile à déterminer ici, semble vouloir dire : tendre à un but, chercher à démontrer une chose, à convaincre une personne.

189, 1. Il faudrait *eussé-je,* mais nous nous sommes conformé à l'orthographe du texte original.

190, 7. *Aimay-je.* Même remarque que pour *eussé-je,* à la page précédente.

193, 7. Quoique *vrayement* donne une syllabe de trop, nous l'avons imprimé comme dans l'édition originale.

194, 7. *Remenez* n'est pas une faute, pour *ramenez. Ramener* et *remener* ont à peu près le même sens ; mais *ramener* s'emploie de préférence quand la personne ramenée ne l'est pas volontairement. Ainsi on dira : « ramener (et non *remener*) ses troupes à la charge. »

— 25. *Ardez,* pour *regardez,* ou *agardez,* du vieux verbe *agarder.*

195, 7. *Galand,* nom donné à un certain nœud de rubans. — *De neige* est un terme de mépris qui signifie : sans consistance, sans valeur. — *Nompareille,* un autre ruban, mais celui-là très étroit, qui servait à attacher le nœud.

199, 6. *Vrayement.* Même observation qu'à la page 193.

— 7. Il y a là, pour le besoin du vers, une ellipse qui

donne trop d'obscurité à la phrase. Le sens doit être : « L'espoir où je me fonde *est que* nous irons bien armez. »

P. 201, l. 27. *Puis-je mais,* y puis-je quelque chose? On sait que *mais* n'est autre que le mot latin *magis.*

204, 6. *Resvay-je,* pour *resvé-je.* Même remarque qu'aux pages 189 et 190.

— 22. *Firent l'evenement d'une ruse,* c'est-à-dire amenèrent une ruse. Heureusement Molière n'aura plus beaucoup de ces tournures-là.

205, 12. *Fortune* est pris là pour bonheur.

206, 14. *Mon compliment,* ma façon de vous complaire (*complacere,* suivant nous).

210, 3. *Devriez* ne fait ici que deux syllabes.

213, 12. *De merveille,* d'étonnement, d'admiration.

214, 31. Une variante, qui serait bonne à adopter, donne : « Oh! *la* fine pratique! »

215, 1. *As de pique,* terme de mépris, ayant le sens de mauvaise langue. On a voulu voir dans cette locution une corruption d'*aspic.*

LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

Il ne s'agit plus ici d'imitations plus ou moins fidèles de la scène italienne ; il n'est plus question d'embrouiller ou de débrouiller avec plus ou moins d'ingéniosité des intrigues amoureuses qui n'intéressent personne ; Molière nous apporte cette fois une vraie comédie de mœurs qui attaque de front un des ridicules de l'époque, et qui du coup le met à bas. L'entreprise est hardie, mais le succès sera proportionné à l'audace. Les plus grands noms de la noblesse et de la littérature se rencontrent dans cette société de précieux et de précieuses qui tient ses assises à l'hôtel de Rambouillet. Mais Molière, inspiré par le démon de la comédie, entraîné par ce diable au corps qui est le signe des grands écrivains, ne songe pas aux dangers de la lutte. Et ne pensez pas que

cette fois il va commencer par produire timidement sa pièce en province; non pas, c'est à Paris même, sur le théâtre du Petit-Bourbon, le 18 novembre 1659, que *les Précieuses ridicules* vont livrer leur première bataille, et, en même temps, remporter leur première et décisive victoire.

On se rappelle le mot d'un spectateur enthousiaste qui, pendant la représentation, se leva en s'écriant : « Courage, Molière! voilà la véritable comédie. » Ce n'était pas là le cri d'un seul homme, mais de tous les gens de bon sens, qui avaient trouvé leur oracle. De ce jour-là, Molière fut, et c'est presque toujours par des chefs-d'œuvre qu'il marqua les nouvelles étapes de sa carrière littéraire.

P. 220, l. 22. Pour être imprimées et mises en vente, il fallait en effet que *les Précieuses* sautassent du Petit-Bourbon dans la galerie du Palais, où se tenaient surtout les libraires.

221, 4. M. de Luynes est le libraire chez qui parut la première édition des *Précieuses*.

228, 24-25. *Cyrus*, *Mandane*, *Aronce*, *Clélie*, sont des personnages des romans de Mlle de Scudéri, l'une des divinités de l'hôtel de Rambouillet.

230, 11-12. *Billets-doux*, *Petits-soins*, *Billets-galans*, *Jolis-vers*, localités faisant partie du pays de *Tendre*, dont Mlle de Scudéri avait dressé la carte.

231, 15-16. Rappelons ici que la marquise de Rambouillet, qui se nommait Catherine, et dont la Cathos de Molière est peut-être plus que cousine, avait anagrammatisé son nom pour prendre celui d'Arthénice.

238, 20. *Gagner au pied*, gagner du terrain, s'enfuir. — *Caution bourgeoise* est un terme de la langue juridique, qui signifie caution sûre et valable.

— 25. *Amilcar*, personnage du roman de *Clélie*.

239, 31. On ne sait pas exactement à quel *Recueil* Molière fait allusion, les publications de ce genre ayant été alors assez fréquentes. La date de la représentation des

Précieuses peut faire supposer qu'il s'agit du *Recueil de pièces en prose... composées par divers auteurs,* qui avait commencé à paraître, cette même année 1659, chez le libraire Charles de Sercy, et dont il devait alors être question dans le monde des beaux esprits.

P. 241, l. 24. Uniquement pour faire disparaître la possibilité d'une équivoque, rappelons que l'habitude prise par les précieuses de se tenir dans leur lit à l'heure où elles recevaient les beaux esprits avait fait donner le nom de *ruelle* au lieu de ces réunions, et aux réunions elles-mêmes.

248, 2. L'édition de 1682, au lieu de *aux grands comediens,* porte *aux comediens de l'hostel de Bourgogne.* Molière a saisi là l'occasion de lancer une pointe à la troupe rivale de la sienne, et qui était en possession de la faveur publique.

— 15. On désignait sous le nom de *petite oye* l'ensemble des garnitures qui complétaient un habillement.

— 22. Perdrigeon était alors le mercier à la mode.

— 24. Le *canon* était un cercle d'étoffe, souvent orné de dentelles, qu'on attachait au-dessus du genou, et qui retombait sur une partie de la jambe.

250, 7. *A droit* doit bien être écrit ainsi sans *e* muet final. Il veut dire : « à côté droit », comme *à gauche,* « à côté gauche ». C'est sans doute la liaison du *t* avec *et,* dans la locution *à droit et à gauche,* qui a fait prendre l'habitude d'écrire *à droite.* L'expression *à main droite* a dû être aussi une cause de cette erreur.

254, 12. Le siège d'Arras fut soutenu en 1654 par les Français, sous le commandement de Turenne, contre les Espagnols ayant le prince de Condé à leur tête.

255, 6. Turenne, en 1659, s'empara de Gravelines, occupée par l'armée espagnole, que commandaient le prince de Condé et don Juan d'Autriche.

— 24. Un *cadeau* était une partie de plaisir, offerte surtout à des dames, et dans laquelle se trouvait compris un grand repas.

P. 256, l. 22. Les *brayes* étaient, à proprement parler, le linge de corps. *Sortir d'une affaire les braies nettes,* c'est s'en tirer heureusement avec armes et bagages.

257, 2. *Veritable* est là pour *véridique.*

258, 2. C'est bien avec intention que nous avons imprimé *amis,* au lieu d'*amies,* que donne le texte original. En effet, Magdelon vient de dire à Almanzor (p. 256, l. 14) de faire venir « ces Messieurs et ces Dames » d'ici près pour peupler la solitude du bal, et, quand elle les voit arriver, elle dit : « Voicy nos *amis* qui viennent. » Il est vrai que Magdelon commence la scène suivante en s'adressant seulement aux dames, mais cela n'empêche pas que par le mot *amis* elle n'ait voulu désigner « ces Messieurs et ces Dames ».

262, 4. *Braverie,* parure, toilette.

SGANARELLE.

Sganarelle n'est pas, à vrai dire, une comédie; c'est une nouvelle farce, écrite par Molière en souvenir de celles qu'il composait autrefois pour sa troupe, et empruntée encore à une pièce italienne, *il Ritratto, o Arlechino cornuto per opinione.* Sans doute Molière, à travers les plaisanteries de *Sganarelle,* a visé les travers de la bourgeoisie ; mais il voulut surtout faire rire son public, et il y réussit au delà de toute espérance. Le succès fut immense : la pièce eut plus de quarante représentations consécutives. C'est la dernière qu'il ait fait jouer au théâtre du Petit-Bourbon, qui tombait quelque temps après pour faire place aux fondations de la colonnade du Louvre.

La première représentation avait eu lieu le 28 mai 1660, et l'on fut bien étonné de voir, le 12 août suivant, la pièce paraître chez Jean Ribou, publiée par un sieur de Neufvillenaine. Où cet éditeur improvisé avait-il pu trouver le manuscrit que Molière gardait précieusement, refusant toutes les offres de publication qui lui étaient faites?

Le sieur de Neufvillenaine avait tout simplement été voir plusieurs fois *Sganarelle*, et, l'ayant retenu par cœur, l'avait fait imprimer de mémoire. Son édition débutait par une lettre *à un amy*, dans laquelle il ne ménageait pas les éloges à la comédie de *M. de Molier*, et chaque scène était précédée d'un argument en prose rédigé dans les termes les plus flatteurs pour le même M. de Molier, qui remplissait le rôle de Sganarelle. On s'attendait à un procès, ou tout au moins à une violente réclamation. Mais, soit qu'il y eût eu une sorte de connivence entre lui et le sieur de Neufvillenaine, soit qu'il se fût laissé désarmer par les flatteries dont celui-ci avait orné cette sorte d'expropriation littéraire, Molière ne souffla mot, et se borna, lors de la seconde édition, à reproduire textuellement la première, en faisant seulement substituer, dans le privilège, son nom à celui de l'éditeur primitif.

On peut donc regarder comme authentique le texte de cette première édition, et quant aux arguments, qui ne sont pas de Molière et qui ne nous paraissent offrir qu'un intérêt tout à fait secondaire, nous n'avons pas cru devoir les reproduire. On les trouvera d'ailleurs dans notre réimpression de l'édition originale, faite par les soins de M. Louis Lacour en 1867.

Sganarelle a été publié aussi en trois actes. Cette division était motivée sur ce que le théâtre reste deux fois vide, après la sixième et après la dix-septième scène. Bret indique le fait comme s'étant produit plusieurs fois; mais M. Paul Lacroix ne cite qu'une édition de ce genre (Paris, Compagnie des libraires, 1761, in-8).

P. 268, l. 23. *Clélie* est un roman de Mlle de Scudéri, que Molière a déjà cité dans *les Précieuses ridicules*.

— 27. Les *Quatrains* moraux de Guy Dufour de Pibrac, célèbre magistrat du XVIe siècle, avaient été, à un certain moment, très fort à la mode. On les avait traduits dans toutes les langues. — Les *Tablettes de la vie et de la mort*, de Pierre Mathieu, historiographe de France, mort en 1621, eurent un succès égal à celui des *Quatrains*, à la suite des-

quels on les imprime souvent. C'était une sorte de manuel destiné aux enfants.

P. 268, l. 30. *La Guide des pecheurs* (*Guida de pecadores*) est un traité religieux de Louis de Grenade, dominicain espagnol qui vivait au XVIe siècle. Traduit en français, ce livre acquit rapidement une grande popularité.

274, 14. *Il n'en faut plus qu'autant* est une vieille tournure de phrase qui signifie : « Quand il en arriverait encore autant. »

281, 10. *Trompay-je* pour *trompé-je* est bien conforme à l'original. On trouvera de nombreux exemples de cette fausse orthographe.

287, 8. *Sans respect ny demy*, sans respect ni sans demi-respect, c'est-à-dire sans respect aucun. Voir dans le *Dépit amoureux* (acte Ier, scène 1), page 119, ligne 24 : « sans sujet ny demy ».

290, 11. L'édition de 1682 donne ici une variante assez curieuse pour être signalée :

Courons donc le chercher, ce pendard qui m'affronte !

298, 7. *Biais* est ici de deux syllabes. Voir la note de la page 8.

299, 7. *Et si,* et pourtant.

300, 18. *Par fortune,* par hasard.





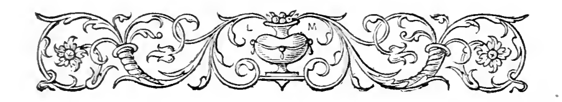


TABLE DES MATIÈRES

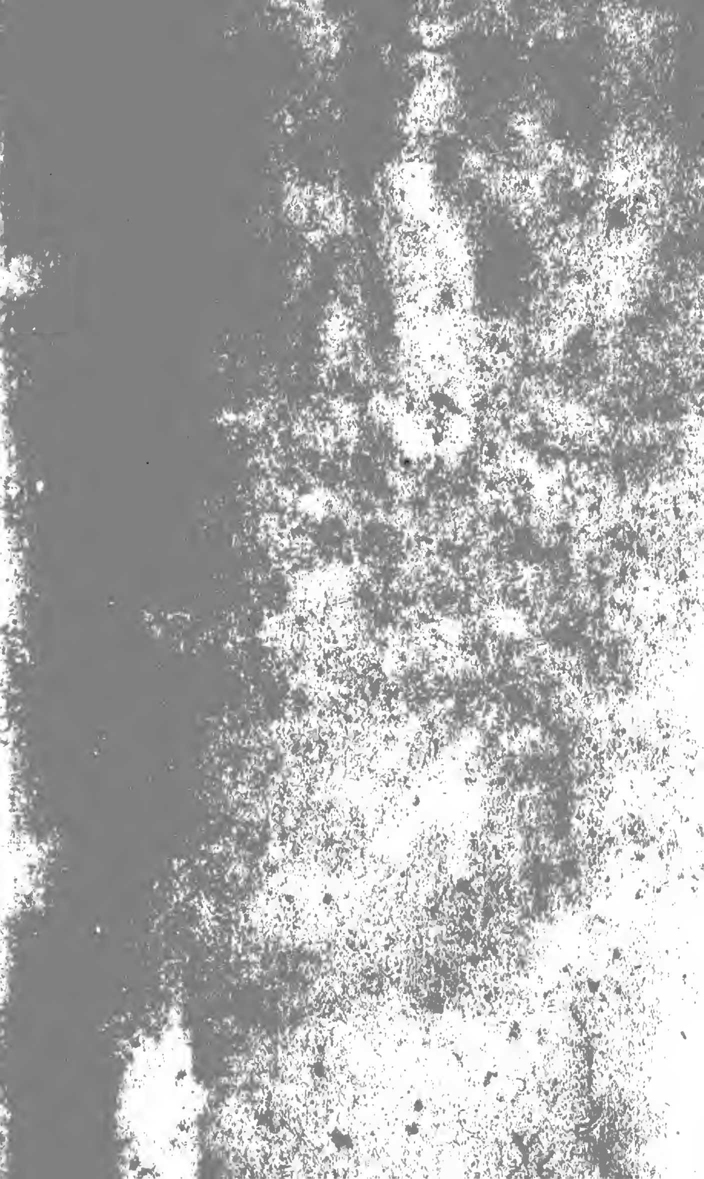


IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1882




a39003 002337797b

